

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1999

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- Opposing pages with varying colouration or discolorations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10x		14x		18x		22x		26x		30x	
					✓							
	12x		16x		20x		24x		28x		32x	

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

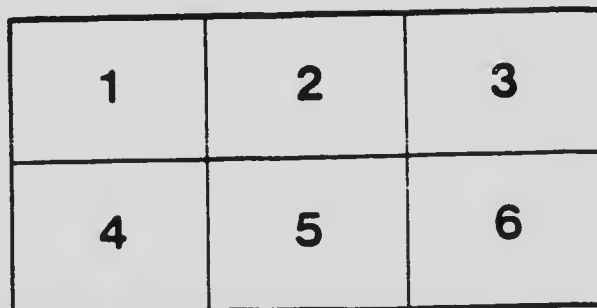
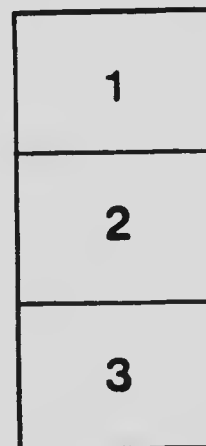
Lakehead University,
Chancellor Paterson Library,
Thunder Bay

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Lakehead University,
Chancellor Paterson Library,
Thunder Bay

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

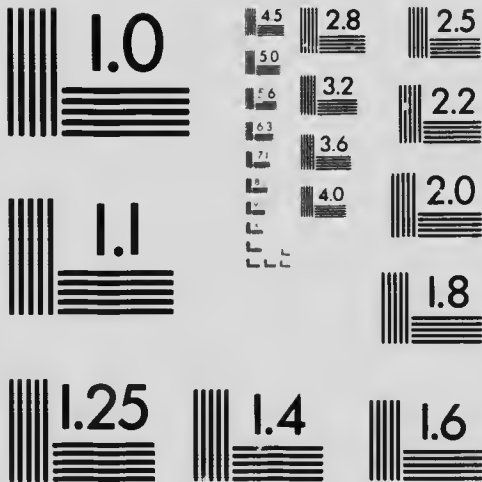
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax



STATUE OF VICTOR HUGO

By Ernest Louis Barrias in the Place Victor Hugo, Paris



THE POETRY OF VICTOR HUGO

BY

PELHAM EDGAR
AND
JOHN SQUAIR

OF THE UNIVERSITY OF TORONTO

*FOR THE USE OF
SCHOOLS AND COLLEGES*



GINN AND COMPANY

BOSTON · NEW YORK · CHICAGO · LONDON



PQ
1181
P23
C.1

11813

COPYRIGHT, 1911, BY WILLIAM EDGAR AND JOHN SQUAIR
ALL RIGHTS RESERVED

911.4

PUBLISHED WITH THE AUTHORIZATION OF THE LATE PAUL MEURICE
LITERARY EXECUTOR OF VICTOR HUGO



The Athenæum Press
GINN AND COMPANY • PROPRIETORS • BOSTON • U.S.A.

201894

PREFACE

This volume contains a selection from the nondramatic verse of Victor Hugo and is intended for use in schools and colleges. The editors have constantly kept in mind that it is a book for class use. The poems chosen are, it is hoped, varied enough in matter and style to give students a fairly adequate and just view of Hugo's work. In making a classification of the poems the aim was to satisfy practical demands rather than critical exactness. The scheme of classification has regard chiefly to matter and not to form. Within each group the poems are arranged, for the most part, in chronological order, so that students may study the changes which occurred in Hugo's ideas and style as his life went on. The poems are given, with rare exceptions, in their complete form, for to read only the best parts of a poem is to have of it an imperfect and distorted knowledge.

In the matter of annotating, the editors have sought not to invade unduly the domain of the instructor. The footnotes deal mainly with words and meanings which do not usually occur in the smaller dictionaries. The critical and historical explanations have been kept within modest limits, for which the teacher will doubtless be thankful.

The editors have found, in their experience, that proper names frequently cost students a good deal of time and trouble, and it occurred to them that a sort of skeleton encyclopedia, containing all proper names found in the volume, might be provided for the student without encroaching on the province of the teacher. They regret that in the case of certain names they are unable to afford any help.

CONTENTS

INTRODUCTION

	PAGE
SUMMARY OF LIFE OF HUGO	xi
STYLISTIC DEVELOPMENT IN HUGO'S POETRY	xiii
HUGO'S PUBLISHED VERSE	xv
HUGO'S DRAMA	xvi
HUGO'S FICTION	xvii

SELECTIONS

PATRIOTIC POEMS	1-22
Le chant de ceux qui s'en vont sur mer	1
Chanson : A quoi ce proscrit pense-t-il?	3
Chanson : Proscrit, regarde les roses	5
✓ - Exil	6
Les forts	7
Nos morts	9
Lettre à une femme	10
La mère qui défend son petit	13
Le cimetière d'Eylau	14
NAPOLEON POEMS	23-73
Buonaparte	24
Lui	28
A la colonne	32
Napoléon II	41
- Le retour de l'empereur	48
- L'expiation	62
NARRATIVE POEMS	74-90
La fiancée du timbalier	74
Les djinns	78

	PAGE
Le marabout prophète	82
Le chasseur noir	83
Les reîtres	85
La chanson des doreurs de proues	88
 NATURE POEMS	 91-135
✓ Soleils couchants	96
— Ce qu'on entend sur la montagne	98
Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir	100
Gros temps la nuit	102
Éclaircie	104
La terre	105
— L'océan	109
L'église	125
Choses du soir	127
Aux oiseaux et aux nuages	129
— En marchant la nuit dans un bois	130
Soir	132
— Nuages	134
 PICTORIAL POEMS	 136-167
Le feu du ciel	136
Le rouet d'Omphale	148
La conscience	148
Booz endormi	150
Le mariage de Roland	154
La rose de l'infante	159
✕ Saison des semailles. Le soir	166
 MEDITATIVE POEMS AND LYRICS	 168-178
✓ Que t'importe, mon cœur	168
✓ — La tombe dit à la rose	169
Une terre au flanc maigre	170
✓ Écrit au bas d'un crucifix	170
✓ — Le pont	171
Au peuple	171
O gouffre ! l'âme plonge	172
✓ — La source tombait du rocher	173
✓ — Un hymne harmonieux	173
— L'immense Être inconnu	174

CONTENTS

ix

	PAGE
—Temps affreux! ma pensée est	175
Il est! Mais nul cri d'homme	176
VISIONARY POEMS	179-185
Stella	180
Une autre voix	182
—L'âme à la poursuite du vrai	183
POEMS ON DEATH	186-239
—Oceano nox	186
—Aucune aile ici-bas	188
—Quia pulvis es	188
Elle avait pris ce pli	189
—Demain, dès l'aube	190
Oh! je fus comme fou	190
—Sentiers où l'herbe se balance	191
Mors	192
—Pleurs dans la nuit	192
Paroles sur la dune	215
—Aux anges qui nous voient	216
En frappant à une porte	217
—L'épopée du ver	218
—Sur la falaise	235
J'ai beau comme un imbécile	238
—Sous terre	239
CHILD POEMS	240-252
—Lorsque l'enfant paraît	240
Dans l'alcôve sombre	242
—L'idylle du vieillard	244
—Printemps	247
Jeanne endormie. La sieste	249
Jeanne était au pain sec	250
—Chanson de grand-père	251
—Jeanne endormie. L'oiseau chante	252
LOVE POEMS AND LYRICS	253-273
O mes lettres d'amour	253
—Nouvelle chanson	255
Autre chanson	255

	PAGE
—La pauvre fleur disait	256
—Puisqu'ici-bas toute âme	258
—Guitare	259
—Tristesse d'Olympio	262
Mes vers fuiraient	268
—Viens! — une flûte invisible	269
Je respire où tu palpites	269
Chanson: Si vous n'avez rien à me dire	272
Chanson d'autrefois	272
 SATIRIC POEMS	 274-278
—Chanson: Courtisans! attablés	274
Chanson: La femelle? elle est morte.	275
—Le manteau impérial	276
Il est des jours abjects	277
Les insulteurs	278
 HUMANITARIAN POEMS AND POEMS OF PROGRESS	 279-305
—Pour les pauvres	279
La caravane	282
Lux	287
Le pesant chariot	295
—La nature	296
—Le mendiant	298
—L'avenir	299
A Vianden	301
—Progrès	302
Ah! prenez garde à ceux	303
Inscription de sépulcre	304
 GLOSSARY OF NAMES.	 307

INTRODUCTION

It is not within the scope of the present book to present a critical review of the events of Hugo's career. Having regard to the eminence of the subject, the available biographical material is surprisingly slender, and it can scarcely be said that an adequate life of the poet exists. A reading of the autobiography, "Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,"¹ should be supplemented by the life in five volumes by Edmond Biré,² in which we find certain inaccuracies and misleading statements of the former book subjected to a critical review of occasional excessive harshness. A more charitable and essentially a fairer account of Hugo's life is contributed by Mr. F. T. Marzials to the Great Writers Series, to which is appended a useful bibliography.

SUMMARY OF THE LIFE OF VICTOR HUGO

- Feb. 26, 1802 Victor-Marie Hugo born at Besançon
1802-1812 Elba, Corsica, Naples, Paris, Madrid
1812 Paris
1815-1818 A student in the boarding school of Cordier and Decotte
1817 Receives honorable mention from the Academy for a poem in a prize competition
1819 Gains prizes in the poetical competitions of *les Jeux Floraux* of Toulouse
Founds with his brothers a critical review, *Le conservateur littéraire* (1819-1821)

¹ Paris, 1863.

² "Victor Hugo avant 1830"; "Victor Hugo après 1830"; "Victor Hugo après 1852."

- 1821 Death of his mother
- 1822 "Odes et poésies diverses." Pension of 1000 francs
Marries Adèle Foucher (October 12)
- 1823 His first novel "Han d'Islande." A second pension, of
2000 francs
- 1824 His daughter Léopoldine born (d. 1843)
- 1826 His son Charles born (d. 1871)
- 1828 Death of his father
His son François-Victor born (d. 1873)
- 1830 His daughter Adèle born. "Hernani" produced,
February 25
- 1841 Elected to the French Academy
- 1843 "Les Burgraves" acted, March 7. Léopoldine and her
husband, Charles Vacquerie, drowned in the Seine,
September 4
- 1845 Is created a peer of France. Devotes himself to
politics
- 1848 Elected to the Constituent Assembly
- 1849 Elected to the Legislative Assembly. Goes over to the
radical party in opposition to Louis Napoleon
- 1851 Helps to organize opposition to Napoleon after the
Coup d'État of December 2. Flees to Brussels,
December 11
- 1852-1855 Lives at Marine Terrace in Jersey
- 1855-1870 Settles down at Hauteville House, Guernsey
- 1868 Death of his wife
- 1870 Returns to Paris, September 5, after Napoleon's de-
feat and downfall. Remains in Paris throughout the
siege
- 1871 His son Charles dies, leaving two children, Georges
and Jeanne
- 1873 His son François-Victor dies
- 1876 Elected senator from Paris
- 1885 Died, May 22. Buried in the Pantheon

STYLISTIC DEVELOPMENT IN HUGO'S POETRY

The late M. Ferdinand Brunetière¹ attempted to divide Hugo's poetry into three distinct periods. According to this classification the first or *lyric* period includes his work in poetry down to, but not including, "Les châtiments." The earlier-written poems of "Les contemplations" fall in this division. The second period M. Brunetière designates as the *epic-satiric inspiration*, and it includes "Les châtiments" and the first "Légende des siècles." The third division is entitled the *apocalyptic inspiration*; it embraces the visionary poems of the exile period, and, generally speaking, all the poems of his later life.

M. Brunetière's division is more ingenious than serviceable. It expresses a half-truth, but it is too arbitrary and lacks definite precision. No transition in Hugo's poetry, for example, is more marked than that from his early pseudo-classic manner to the freer and less academic inspiration of his second period. Such an important transition Brunetière's classification neglects. It is of more practical benefit to the student of Hugo's poetry that he should have his attention called to certain definite features of Hugo's style which illustrate a gradual change in poetic method. The following division suggests itself as a plain statement of the facts:

I. THE EARLY OR ACADEMIC MANNER, represented by the "Odes" of 1822 and 1824. Here Hugo is dominated by the rhetorical methods of such pseudo-classicists as Lebrun, Delille, Lefranc de Pompignan, and Jean-Baptiste Rousseau. His style is therefore marked by the inversions, the periphrases, the apostrophes, and the set rhetorical epithets of eighteenth-century poetry. A certain vagueness and tendency to abstractness, so different from the concreteness and directness of his later poetry, is noticeable.

¹"Manuel de l'histoire de la littérature française," Paris, Ch. Delagrave, 1898.

Examples are taken from the poem "Buonaparte," 1822 :

*Inversion*¹ :

Des aveugles fléaux ressaisissant la proie (p. 24, l. 9)
 De l'esprit de Nemrod héritiers formidables (p. 24, l. 15)
 D'abord, troublant du Nil les hautes catacombes (p. 25, l. 7)
 Quand des vieux pharaons il foulait la couronne (p. 25, l. 14)
 etc.

Periphrasis :

Un sang royal [the duc d'Enghien] (p. 25, l. 17)
 Le Prêtre-Monarque de Rome [the Pope] (p. 25, l. 22)
 Asservi les fils de Pélage [Spaniards] (p. 26, l. 16)
 Devant les fils de Galgacus [Englishmen] (p. 26, l. 17)

Apostrophes :

Not well exemplified in this poem, but see section V, p. 28.

Conventional or rhetorical epithets :

les clémences célestes (p. 24, l. 5)

Dignified words :

prétoires (p. 26, l. 13)
 pourpre usurpatrice (p. 25, l. 17)

II. HUGO'S SECOND MANNER (1825-1850). This is characterized at first by a partial, then presently by a complete, abandonment of the academic characteristics noted above. His language becomes concrete, his epithets are no longer conventional, but are chosen for their picturesqueness or their effectiveness in emphasizing the poet's meaning, and his imagery is at once brilliant and profuse. "Le feu du ciel" admirably illustrates the transition from the first to the second manner.

III. HUGO'S THIRD MANNER (1850-1885). The poet still retains command of all the resources of his art as specified in

¹ Inversions are common in all French poetry, but are relatively much rarer in Hugo's later verse.

the preceding paragraph. At no time in his career subsequent to 1825 did Hugo shrink from offending the academic sense of dignity, but now familiarity of expression is more frequently encountered, a familiarity which is sometimes playfully grotesque, at other times willfully trivial. In this third period we must note also that Hugo's ideas have become more radical in religion and in politics. While remaining a theist, he is intensely anti-Catholic, and the royalism of his youth is supplanted by a democratic sentiment little short of revolutionary. His mysticism is also more pronounced. Examples of his familiarity of expression may be observed in "Le cimetière d'Eylau." For a note on his mysticism see the introductory remarks to the Visionary Poems (pp. 179-180).

A LIST OF THE PUBLISHED VERSE OF VICTOR HUGO

- 1822 Odes et poésies diverses
- 1824 Nouvelles odes
- 1826 Odes et ballades
- 1828 Odes et ballades (complete edition, including all the above)
- 1829 Les orientales
- 1831 Les feuilles d'automne
- 1835 Les chants du crépuscule
- 1837 Les voix intérieures
- 1840 Les rayons et les ombres
- 1853 Les châtimens
- 1856 Les contemplations (contains poems written between 1833 and 1855)
- 1859 La légende des siècles (first series)
- 1865 Les chansons des rues et des bois
- 1872 L'année terrible
- 1877 La légende des siècles (second series)
L'art d'être grand-père
- 1878 Le pape
- 1879 La pitié suprême

- 1880 Religions et religion
L'âne
1881 Les quatre vents de l'esprit (some of these poems date back
to 1853)
1883 La légende des siècles (third series)

The following were posthumously published :

- 1886 La fin de Satan (much of this written as early as 1850)
1888 Toute la lyre (first series)
1891 Dieu (begun as early as 1850)
1893 Toute la lyre (second series)
1902 La dernière gerbe

HUGO'S DRAMA

Politics and the drama were the two dominating ambitions of Hugo's life, and in neither of these did he achieve permanent success. His acting dramas were written between the years 1829 ("Marion Delorme" and "Hernani") and 1842 ("Les Burgraves"). The performance of "Hernani" in February, 1830, was a marked triumph for the romantic drama, and the triumph was satisfactorily sustained in a number of plays from Hugo's pen, the most noteworthy being "Le roi s'amuse" (1832) and "Ruy Blas" (1838). "Les Burgraves," the most poetical and imaginative of Hugo's dramas, failed to appeal to the public, and Hugo in consequence diverted his energies into political channels. Unfortunately he never realized that he possessed no capacity for practical politics, and the chief embitterment of his life was the defeat of his political aspirations. But we must not wholly regret Hugo's absorption in public affairs. The humanitarian element in his written work cannot be dissociated from his practical participation in political life, and we owe the fiercest satire of modern times ("Les châtimens") to the defeat of his political ambitions.

HUGO'S FICTION

A word in conclusion must be said of Hugo the writer of fiction. Two early books, "Han d'Islande" (1823) and "Bug Jargal" (1818, rewritten 1825), revealed a vigorous descriptive talent and a pronounced affinity for abnormal and violent themes. "Notre-Dame de Paris" (1831) exhibits these same characteristics in their complete development. Revolting and grotesque as portions of this book certainly are, few novels of the century impress one more profoundly with a sense of power, however misdirected. A long interval elapsed before Hugo made another essay in fiction. His great humanitarian novel "Les misérables" was completed at Guernsey in 1862. "Les travailleurs de la mer" appeared in 1866, "L'homme qui rit" in 1869, and his revolutionary story "Quatre-vingt-treize" was published in 1874.

THE POETRY OF VICTOR HUGO

PATRIOTIC POEMS

It is permissible to condone an exaggerated patriotism if it is not aggressive and exclusive. Hugo's enthusiasms are not characterized by their moderation, and his passionate love of his country is not the smallest of these enthusiasms. France is a light-bearer to the nations, and Paris, *la cité-mère*, is the mind of France. France, or Paris, for they are one in his thought, he loves concretely in her history, celebrating her triumphs and commiserating her defeats with a like intensity of passion; and he loves her in the abstract as the symbol of humanity in its aspiration to those ideal conditions whose consummation his poetry foreshadows.

It cannot be said that this vast patriotism of Hugo's is entirely free from aggressiveness; but Hugo will always be found ready to praise the great men with whom his genius sympathizes, whatever the country of their birth, and his vision of universal peace and a future United States of Europe redeems his patriotism from the charge of undue exclusiveness.

His wonderful poems of exile are the reflection of his patriotism, poignant in proportion to his love of France.

LE CHANT DE CEUX QUI S'EN VONT SUR MER

(Air breton)

Adieu, patrie !
L'onde est en furie.
Adieu, patrie,
Azur !

Adieu, maison, treille au fruit mûr,
Adieu, les fleurs d'or du vieux mur !

PATRIOTIC POEMS

Adieu, patrie !
Ciel, forêt, prairie !
Adieu, patrie,
Azur !

Adieu, patrie !
L'onde est en furie,
Adieu, patrie,
Azur !

Adieu, fiancée au front pur,
Le ciel est noir, le vent est dur.

Adieu, patrie !
Lise, Anna, Marie !
Adieu, patrie,
Azur !

Adieu, patrie !
L'onde est en furie.
Adieu, patrie,
Azur !

Notre œil, que voile un deuil futur,
Va du flot sombre au sort obscur !

Adieu, patrie !
Pour toi mon cœur prie.
Adieu, patrie,
Azur !

En mer, 1^{er} août 1852

(*Les châtiments*)

CHANSON

A quoi ce proscrit pense-t-il ?
 A son champ d'orge ou de laitue,
 A sa charrue, à son outil,
 A la grande France abattue.
 Hélas ! le souvenir le tue.

Pendant qu'on rente¹ les Dupin
 Le pauvre exilé souffre et prie.

— On ne peut pas vivre sans pain ;
 On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

L'ouvrier rêve l'atelier,
 Et le laboureur sa chaumière,
 Les pots de fleurs sur l'escalier,
 Le feu brillant, la vitre claire,
 Au fond le lit de la grand'mère.
 Quatre gros glands de vieux crépin²

En faisaient la coquetterie.
 — On ne peut pas vivre sans pain ;

On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

En mai volait la mouche à miel ;
 On voyait courir dans les seigles
 Les moineaux, partageux du ciel ;
 Ils pillaient nos champs, ces espiègles,
 Tout comme s'ils étaient des aigles.
 Un château du temps de Pépin
 Croulait près de la métairie.

— On ne peut pas vivre sans pain ;

On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Avec sa lime ou son maillet
 On soutenait enfants et femme ;

¹ *rente* : 'makes rich.'

² *crépin* : perhaps = *crépine*, Eng. 'fringe.'

De l'aube au soir on travaillait
 Et le travail égayait l'âme.
 O saint travail ! lumière et flamme !
 De Watt, de Jacquart, de Papin,
 La jeunesse ainsi fut nourrie. 5

— On ne peut pas vivre sans pain ;
 On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Les jours de fête, l'ouvrier
 Laissait les soucis en fourrière ;
 Chantant les chants de février, 10
 Blouse au vent, casquette en arrière,
 On s'en allait à la barrière.¹

On mangeait un douteux lapin
 Et l'on buvait à la Hongrie.²
 — On ne peut pas vivre sans pain ; 15

On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Les dimanches le paysan
 Appelait Jeanne ou Jacqueline,
 Et disait : — Femme, viens-nous-en,
 Mets ta coiffe de mousseline ! 20
 Et l'on dansait sur la colline.

Le sabot et non l'escarpin
 Foulait gaîment l'herbe fleurie.
 — On ne peut pas vivre sans pain ;

On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. — 25

Les exilés s'en vont pensifs,
 Leur âme, hélas ! n'est plus entière.
 Ils regardent l'ombre des ifs
 Sur les fosses du cimetière ;
 L'un songe à l'Allemagne altière, 30

¹ à la barrière : 'to the gates,' i.e. outside the city for amusement.

² There were revolutionary movements in Hungary about 1848.

L'autre au beau pays transalpin,¹
L'autre à sa Pologne chérie.

— On ne peut pas vivre sans pain ;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

5 Un proscrit, lassé de souffrir, 5
Mourait ; calme, il fermait son livre ;
Et je lui dis : « Pourquoi mourir ? »
Il me répondit : « Pourquoi vivre ? »
Puis il reprit : « Je me délivre.

10 Adieu ! je meurs. Néron-Scapin 10
Met aux fers la France flétrie. . . . »

— On ne peut pas vivre sans pain ;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

15 « . . . Je meurs de ne plus voir les champs 15
Où je regardais l'aube naître,
De ne plus entendre les chants
Que j'entendais de ma fenêtre.
Mon âme est où je ne puis être.
Sous quatre planches de sapin,
Enterrez-moi dans la prairie. » 20

20 — On ne peut pas vivre sans pain ;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Jersey, 13 avril 1853

(*Les châtiments*)

CHANSON

25 Proscrit, regarde les roses ;
Mai joyeux, de l'aube en pleurs
Les reçoit toutes écloses ; 25
Proscrit, regarde les fleurs.

30 — Je pense
Aux roses que je semai.

¹ *pays transalpin* : 'Italy.'

Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les tombes ;
Mai, qui rit aux cieux si beaux,
Sous les baisers des colombes
Fait palpiter les tombeaux. 5

— Je pense
Aux yeux chers que je fermai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai. 10

Proscrit, regarde les branches,
Les branches où sont les nids ;
Mai les remplit d'ailes blanches
Et de soupirs infinis.

— Je pense 15
Aux nids charmants où j'aimai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Mai 1854

(Les quatre vents de l'esprit)

EXIL ✓

Si je pouvais voir, ô patrie,
Tes amandiers et tes lilas, 20
Et fouler ton herbe fleurie,
Hélas !

Si je pouvais — mais, ô mon père,
O ma mère, je ne peux pas —
Prendre pour chevet votre pierre, 25
Hélas !

Dans le froid cercueil qui vous gêne,
 Si je pouvais vous parler bas,
 Mon frère Abel, mon frère Eugène,¹
 Hélas !

5 Si je pouvais, ô ma colombe,² 5
 Et toi, mère,³ qui t'envolas,
 M'agenouiller sur votre tombe,
 Hélas !

10 Oh ! vers l'étoile solitaire, 10
 Comme je lèverais les bras !
 Comme je baiserais la terre,
 Hélas !

15 Loin de vous, ô morts que je pleure, 15
 Des flots noirs j'écoute le glas ;
 Je voudrais fuir, mais je demeure,
 Hélas !

Pourtant le sort, caché dans l'ombre,
 Se trompe si, comptant mes pas,
 Il croit que le vieux marcheur sombre
 Est las. 20

(*Les quatre vents de l'esprit*, 1881)

LES FORTS

20 Ils sont les chiens de garde énormes de Paris.
 Comme nous pouvons être à chaque instant surpris,
 Comme une horde est là, comme l'embûche vile
 Parfois rampe jusqu'à l'enceinte de la ville,

¹ Two brothers of Hugo. Abel (1798-1855). Eugène, born in 1800, was seized with insanity at Victor's marriage, and died in an asylum in 1837. See "Voix intérieures," XXIX.

² His daughter Léopoldine.

³ His wife died in 1868.

Ils sont dix-neuf épars sur les monts, qui, le soir,
 Inquiets, menaçants, guettent l'espace noir,
 Et, s'entr'avertissant dès que la nuit commence,
 Tendent leur cou de bronze autour du mur immense.
 Ils restent éveillés quand nous nous endormons, 5
 Et font tousser la foudre en leurs rauques poumons.
 Les collines parfois, brusquement étoilées,
 Jettent dans la nuit sombre un éclair aux vallées ;
 Le crépuscule lourd s'abat sur nous, masquant
 Dans son silence un piège et dans sa paix un camp ; 10
 Mais en vain l'ennemi serpente et nous enlace,
 Ils tiennent en respect toute une populace
 De canons monstrueux, rôdant à l'horizon.
 Paris bivouac, Paris tombeau, Paris prison,
 Debout dans l'univers devenu solitude, 15
 Fait sentinelle, et, pris enfin de lassitude,
 S'assoupit ; tout se tait, hommes, femmes, enfants,
 Les sanglots, les éclats de rire triomphants,
 Les pas, les chars, le quai, le carrefour, la grève,
 Les mille toits d'où sort le murmure du rêve, 20
 L'espoir qui dit je crois, la faim qui dit je meurs ;
 Tout fait silence ; ô foule ! indistinctes rumeurs !
 Sommeil de tout un monde ! ô songes insondables !
 On dort, on oublie. . . — Eux, ils sont là, formidables.

Tout à coup on se dresse en sursaut ; haletant, 25
 Morne, on prête l'oreille, on se penche . . . — on entend
 Comme le hurlement profond d'une montagne.
 Toute la ville écoute et toute la campagne
 Se réveille ; et voilà qu'au premier grondement
 Répond un second cri, sourd, farouche, inclément, 30
 Et dans l'obscurité d'autres fracas s'écroulent,
 Et d'échos en échos cent voix terribles roulent.
 Ce sont eux. C'est qu'au fond des espaces confus,
 Ils ont vu se grouper de sinistres affûts ;
 C'est qu'ils ont des canons surpris la silhouette ; 35

C'est que, dans quelque bois d'où s'enfuit la chouette,
 Ils viennent d'entrevoir, là-bas, au bord d'un champ,
 Le fourmillement noir des bataillons marchant ;
 C'est que dans les halliers des yeux traîtres flamboient.

Comme c'est beau ces forts qui dans cette ombre aboient !
 (*L'année terrible, 1872*)

NOS MORTS

Ils gisent dans le champ terrible et solitaire.
 Leur sang fait une mare affreuse sur la terre ;
 Les vautours monstrueux fouillent leur ventre ouvert ;
 Leurs corps farouches, froids, épars sur le pré vert,
 Effroyables, tordus, noirs, ont toutes les formes
 Que le tonnerre donne aux foudroyés énormes ;
 Leur crâne est à la pierre aveugle ressemblant ;
 La neige les modèle avec son linceul blanc ;
 On dirait que leur main lugubre, âpre et crispée,
 Tâche encor de chasser quelqu'un à coups d'épée ;
 Ils n'ont pas de parole, ils n'ont pas de regard ;
 Sur l'immobilité de leur sommeil hagard
 Les nuits passent ; ils ont plus de chocs et de plaies
 Que les suppliciés promenés sur des claies ;
 Sous eux rampent le ver, la larve et la fourmi ;
 Ils s'enfoncent déjà dans la terre à demi
 Comme dans l'eau profonde un navire qui sombre ;
 Leurs pâles os, couverts de pourriture et d'ombre,
 Sont comme ceux auxquels Ézéchiël parlait ;
 On voit partout sur eux l'affreux coup du boulet,
 La balafre du sabre et le trou de la lance ;
 Le vaste vent glacé souffle sur ce silence ;
 Ils sont nus et sanglants sous le ciel pluvieux.

O morts en son pays, je suis votre envieux.

(*L'année terrible, 1872*)

LETTRE A UNE FEMME

(Par ballon monté, 10 janvier)

Paris terrible et gai combat. Bonjour, madame.
 On est un peuple, on est un monde, on est une âme.
 Chacun se donne à tous et nul ne songe à soi.
 Nous sommes sans soleil, sans appui, sans effroi.
 Tout ira bien pourvu que jamais on ne dorme. 5
 Schmitz fait des bulletins plats sur la guerre énorme ;
 C'est Eschyle traduit par le père Brumoy.
 J'ai payé quinze francs quatre œufs frais, non pour moi,
 Mais pour mon petit George et ma petite Jeanne.
 Nous mangeons du cheval, du rat, de l'ours, de l'âne. 10
 Paris est si bien pris, cerné, muré, noué,
 Gardé, que notre ventre est l'arche de Noé ;
 Dans nos flancs toute bête, honnête ou mal famée,
 Pénètre, et chien et chat, le mammon,¹ le pygmée,
 Tout entre, et la souris rencontre l'éléphant. 15
 Plus d'arbres ; on les coupe, on les scie, on les fend ;
 Paris sur ses chenets met les Champs-Élysées.
 On a l'onglée aux doigts et le givre aux croisées.
 Plus de feu pour sécher le linge des lavoirs,
 Et l'on ne change plus de chemise. Les soirs 20
 Un grand murmure sombre abonde au coin des rues.
 C'est la foule ; tantôt ce sont des voix bourruées,
 Tantôt des chants, parfois de belliqueux appels.
 La Seine lentement traîne des archipels
 De glaçons hésitants, lourds, où la canonnière² 25
 Court, laissant derrière elle une écumante ornière.
 On vit de rien, on vit de tout, on est content.
 Sur nos tables sans nappe, où la faim nous attend,
 Une pomme de terre arrachée à sa crypte
 Est reine, et les oignons sont dieux comme en Égypte.³ 30

¹ mammon : probably an error for *mammouth*.² canonnière : 'gunboat.'³ Juvenal, *Satires*, XV, 9, says that in Egypt

Porrum et caepe nefas violare et frangere morsu.

Nous manquons de charbon, mais notre pain est noir.
 Plus de gaz ; Paris dort sous un large éteignoir ;
 A six heures du soir, ténèbres. Des tempêtes
 De bombes font un bruit monstrueux sur nos têtes.
 D'un bel éclat d'obus j'ai fait mon encrier. 5
 Paris assassiné ne daigne pas crier.
 Les bourgeois sont de garde autour de la muraille ;
 Ces pères, ces maris, ces frères qu'on mitraille,
 Coiffés de leurs képis, roulés dans leurs cabans,
 Guettent, ayant pour lit la planche c'e leurs bancs. 10
 Soit. Moltke nous canonne et Bismarck nous affame,
 Paris est un héros, Paris est une femme,
 Il sait être vaillant et charmant ; ses yeux vont,
 Souriants et pensifs, dans le grand ciel profond,
 Du pigeon qui revient au ballon qui s'envole. 15
 C'est beau, le formidable est sorti du frivole.
 Moi, je suis là, joyeux de ne voir rien plier.
 Je dis à tous d'aimer, de lutter, d'oublier,
 De n'avoir d'ennemi que l'ennemi ; je crie :
 Je ne sais plus mon nom, je m'appelle Patrie ! 20
 Quant aux femmes, soyez très fière, en ce moment
 Où tout penche, elles sont sublimes simplement.
 Ce qui fit la beauté des Romaines antiques,*
 C'étaient leurs humbles toits, leurs vertus domestiques,
 Leurs doigts que l'âpre laine avait faits noirs et durs, 25

* Praestabat castas humilis fortuna Latinas,
 Casulae, somnique breves, et vellere tusco
 Vexatae duraeque manus, et proximus urbi
 Annibal, et stantes Collina in turre mariti.¹

Juvenal

¹ It is curious to note the differences between Hugo's version of this passage of Juvenal and the ordinary one which follows :

Praestabat castas humilis fortuna Latinas
 Quondam, nec vitiis contingi parva sinebat
 Tecta labor somnique breves et vellere Tusco
 Vexatae duraeque manus ac proximus Urbi
 Hannibal et stantes Collina turre mariti.

Juvenal, *Satires*, VI, 287-291

Leurs courts sommeils, leur calme, Annibal près des murs,
 Et leurs maris debout sur la porte Colline.
 Ces temps sont revenus. La géante féline,
 La Prusse tient Paris, et, tigresse, elle mord
 Ce grand cœur palpitant du monde à moitié mort. 5
 Eh bien, dans ce Paris, sous l'étreinte inhumaine,
 L'homme n'est que Français, et la femme est Romaine.
 Elles acceptent tout, les femmes de Paris,
 Leur âtre éteint, leurs pieds par le verglas meurtris,
 Au seuil noir des bouchers les attentes nocturnes, 10
 La neige et l'ouragan vidant leurs froides urnes,
 La famine, l'horreur, le combat, sans rien voir
 Que la grande patrie et que le grand devoir ;
 Et Juvénal au fond de l'ombre est content d'elles.
 Le bombardement fait gronder nos citadelles. 15
 Dès l'aube le tambour parle au clairon lointain ;
 La diane réveille, au vent frais du matin,
 La grande ville pâle et dans l'ombre apparue ;
 Une vague fanfare erre de rue en rue.
 On fraternise, on rêve un succès ; nous offrons 20
 Nos cœurs à l'espérance, à la foudre nos fronts.
 La ville par la gloire et le malheur élue
 Voit arriver les jours terribles, et salue.
 Eh bien, on aura froid ! eh bien, on aura faim !
 Qu'est cela ? C'est la nuit. Et que sera la fin ? 25
 L'aurore. Nous souffrons, mais avec certitude.
 La Prusse est le cachot et Paris est Latude.
 Courage ! on refera l'effort des jours anciens.
 Paris avant un mois chassera les Prussiens.
 Ensuite nous comptons, mes deux fils et moi, vivre 30
 Aux champs auprès de vous, qui voulez bien nous suivre,
 Madame, et nous irons en mars vous en prier
 Si nous ne sommes pas tués en février.

(L'année terrible, 1872)

LA MÈRE QUI DÉFEND SON PETIT

Au milieu des forêts, asiles des chouettes,
 Où chuchotent tout bas les feuilles inquiètes
 5 Dans les halliers que semble emplir un noir dessein,
 Pour le doux nouveau-né qui frissonne à son sein,
 10 Pour le tragique enfant qu'elle emporte effarée,
 Dès qu'elle voit la nuit croître, sombre marée,
 Dès que les loups obscurs poussent leurs longs abois,
 Oh ! le sauvage amour de la femme des bois !

Tel est Paris. La ville où l'Europe se mêle,
 Avec le droit, la gloire et l'art, triple mamelle,
 10 Allaitte cet enfant céleste, l'Avenir.
 On entend les chevaux de l'aurore hennir
 15 Autour de ce berceau sublime. Elle, la mère
 De la réalité qui commence en chimère,
 La nourrice du songe auguste des penseurs,
 20 La ville dont Athènes et Rome sont les sœurs,
 Dans le printemps qui rit, sous le ciel qui rougeoit,
 Elle est l'amour, elle est la vie, elle est la joie ;
 L'air est pur, le jour luit, le firmament est bleu ;
 Elle berce en chantant le puissant petit dieu ;
 25 Quelle fête ! elle montre aux hommes, fière, gaie,
 Ce rêve qui sera le monde et qui bégaie,
 Ce tremblant embryon du nouveau genre humain,
 Ce géant, nain encor, qui s'appelle Demain,
 Et pour qui le sillon des temps futurs se creuse ;
 30 Sur son front calme et tendre et sur sa bouche heureuse
 Et dans son œil serein qui ne croit pas au mal,
 Elle a ce radieux sourire, l'idéal ;
 On sent qu'elle est la ville où l'espérance habite ;
 Elle aime, elle bénit. Mais si, noirceur subite,
 30 L'éclipse vient, et donne aux peuples le frisson,
 Si quelque vague monstre erre sur l'horizon,
 Si tout ce qui serpente, écume, rampe et louche,

Vient menacer l'enfant divin, elle est farouche,
 Alors elle se dresse, alors elle a des cris
 Terribles, et devient le furieux Paris ;
 Elle gronde et rugit, sinistrement vivante,
 Et celle qui charmait l'univers, l'épouvante.

5
(L'année terrible, 1872)

LE CIMETIÈRE D'EYLAU

A mes frères aînés, écoliers éblouis,
 Ce qui suit fut conté par mon oncle Louis,
 Qui me disait à moi, de sa voix la plus tendre :
 — Joue, enfant ! — me jugeant trop petit pour comprendre.
 J'écoutais cependant, et mon oncle disait : 10
 — Une bataille, bah ! savez-vous ce que c'est ?
 De la fumée. A l'aube on se lève, à la brune
 On se couche ; et je vais vous en raconter une.
 Cette bataille-là se nomme Eylau ; je crois
 Que j'étais capitaine et que j'avais la croix ; 15
 Oui, j'étais capitaine. Après tout, à la guerre,
 Un homme, c'est de l'ombre, et ça ne compte guère,
 Et ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Donc, Eylau
 C'est un pays¹ en Prusse ; un bois, des champs, de l'eau,
 De la glace, et partout l'hiver et la bruine. 20

Le régiment campa près d'un mur en ruine ;
 On voyait des tombeaux autour d'un vieux clocher.
 Benigssen ne savait qu'une chose, approcher
 Et fuir ; mais l'empereur dédaignait ce manège.
 Et les plaines étaient toutes blanches de neige. 25
 Napoléon passa, sa lorgnette à la main.
 Les grenadiers disaient : Ce sera pour demain.
 Des vieillards, des enfants pieds nus, des femmes grosses
 Se sauvaient ; je songeais ; je regardais les fosses.
 Le soir on fit les feux, et le colonel vint ; 30

¹ pays : 'place.'

Il dit : — Hugo ? — Présent. — Combien d'hommes ? — Cent vingt.

— Bien. Prenez avec vous la compagnie entière,
Et faites-vous tuer. — Où ? — Dans le cimetière.

Et je lui répondis : — C'est en effet l'endroit.

J'avais ma gourde, il but et je bus ; un vent froid
Soufflait. Il dit : — La mort n'est pas loin. Capitaine,
J'aime la vie, et vivre est la chose certaine,
Mais rien ne sait mourir comme les bons vivants.

Moi, je donne mon cœur ; mais ma peau, je la vends.

Gloire aux belles ! Trinquons. Votre poste est le pire. — 10

Car notre colonel avait le mot pour rire.

Il reprit : — Enjambez le mur et le fossé,

Et restez là ; ce point est un peu menacé,

Ce cimetière étant la clef de la bataille.

Gardez-le. — Bien. — Ayez quelques bottes de paille. 15

— On n'en a point. — Dormez par terre. — On dormira.

— Votre tambour¹ est-il brave ? — Comme Barra.

— Bien. Qu'il batte la charge au hasard et dans l'ombre,
Il faut avoir le bruit quand on n'a pas le nombre.

Et je dis au gamin : — Entends-tu, gamin ? — Oui, 20

Mon capitaine, dit l'enfant, presque enfoui

Sous le givre et la neige, et riant. — La bataille,

Reprit le colonel, sera toute à mitraille ;

Moi, j'aime l'arme blanche, et je blâme l'abus

Qu'on fait des lâchetés féroces de l'obus ; 25

Le sabre est un vaillant, la bombe une traîtresse ;

Mais laissons l'empereur faire. Adieu, le temps presse.

Restez ici demain sans broncher. Au revoir.

Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir. —

Le colonel partit. Je dis : — Par file à droite ! 30

Et nous entrâmes tous dans une enceinte étroite :

De l'herbe, un mur autour, une église au milieu,

Et dans l'ombre, au-dessus des tombes, un bon Dieu.

¹ tambour : 'drummer boy.'

Un cimetière sombre, avec de blanches lames.
 Cela rappelle un peu la mer. Nous crénelâmes
 Le mur, et je donnai le mot d'ordre, et je fis
 Installer l'ambulance au pied du crucifix.
 — Soupons, dis-je, et dormons. — La neige cachait l'herbe; 5
 Nos capotes étaient en loques; c'est superbe,
 Si l'on veut, mais c'est dur quand le temps est mauvais.
 Je pris pour oreiller une fosse; j'avais
 Les pieds transis, ayant des bottes sans semelle.
 Et bientôt, capitaine et soldats pêle-mêle, 10
 Nous ne bougeâmes plus, endormis sur les morts.
 Cela dort, les soldats; ¹ cela n'a ni remords,
 Ni crainte, ni pitié, n'étant pas responsable;
 Et, glacé par la neige ou brûlé par le sable,
 Cela dort; et d'ailleurs, se battre rend joyeux. 15
 Je leur criai: Bonsoir! et je fermai les yeux;
 A la guerre on n'a pas le temps des pantomimes.
 Le ciel était maussade, il neigeait, nous dormîmes.
 Nous avons ramassé des outils de labour,
 Et nous en avons fait un grand feu. Mon tambour 20
 L'attisa, puis s'en vint près de moi faire un somme.
 C'était un grand soldat, fils, que ce petit homme.
 Le crucifix resta debout, comme un gibet.
 Bref le feu s'éteignit; et la neige tombait.
 Combien fut-on de temps à dormir de la sorte? 25
 Je veux, si je le sais, que le diable m'emporte!
 Nous dormions bien. Dormir, c'est essayer la mort.
 A la guerre c'est bon. J'eus froid, très froid d'abord;
 Puis je rêvai; je vis en rêve des squelettes
 Et des spectres, avec de grosses épaulettes; 30
 Par degrés, lentement, sans quitter mon chevet,
 J'eus la sensation que le jour se levait,
 Mes paupières sentaient de la clarté dans l'ombre;
 Tout à coup, à travers mon sommeil, un bruit sombre
 Me secoua, c'était au canon ressemblant; 35

¹ 'They sleep, soldiers do.' Note the familiar style.

Je m'éveillai ; j'avais quelque chose de blanc
Sur les yeux ; doucement, sans choc, sans violence,
La neige nous avait tous couverts en silence
D'un suaire, et j'y fis en me dressant un trou ;
5 Un boulet, qui nous vint je ne sais trop par où, 5
M'éveilla tout à fait ; je lui dis : Passe au large !
Et je criai : — Tambour, debout ! et bats la charge !
Cent vingt têtes alors, ainsi qu'un archipel,
Sortirent de la neige ; un sergent fit l'appel,
10 Et l'aube se montra, rouge, joyeuse et lente ; 10
On eût cru voir sourire une bouche sanglante.
Je me mis à penser à ma mère ; le vent
Semblait me parler bas ; à la guerre souvent
Dans le lever du jour c'est la mort qui se lève.
15 Je songeais. Tout d'abord nous eûmes une trêve ; 15
Les deux coups de canon n'étaient rien qu'un signal,
La musique parfois s'envole avant le bal
Et fait danser en l'air une ou deux notes vaines.
La nuit avait figé notre sang dans nos veines,
20 Mais sentir le combat venir nous réchauffait. 20
L'armée allait sur nous s'appuyer en effet ;
Nous étions les gardiens du centre, et la poignée
D'hommes sur qui la bombe, ainsi qu'une cognée,
Va s'acharner ; et j'eusse aimé mieux être ailleurs.
25 Je mis mes gens le long du mur ; en tirailleurs. 25
Et chacun se berçait de la chance peu sûre
D'un bon grade à travers une bonne blessure ;
A la guerre on se fait tuer pour réussir.
Mon lieutenant, garçon qui sortait de Saint-Cyr,
30 Me cria : — Le matin est une aimable chose ; 30
Quel rayon de soleil charmant ! La neige est rose !
Capitaine, tout brille et rit ! quel frais azur !
Comme ce paysage est blanc, paisible et pur !
— Cela va devenir terrible, répondis-je.
35 Et je songeais au Rhin, aux Alpes, à l'Adige, 35
A tous nos fiers combats sinistres d'autrefois.

Brusquement la bataille éclata. Six cents voix
 Énormes, se jetant la flamme à pleines bouches,
 S'insultèrent du haut des collines farouches.
 Toute la plaine fut un abîme fumant,
 Et mon tambour battait la charge éperdument. 5
 Aux canons se mêlait une fanfare altière,
 Et les bombes pleuvaient sur notre cimetièrre,
 Comme si l'on cherchait à tuer les tombeaux ;
 On voyait du clocher s'envoler les corbeaux ;
 Je me souviens qu'un coup d'obus troua la terre, 10
 Et le mort apparut stupéfait dans sa bière,
 Comme si le tapage humain le réveillait.
 Puis un brouillard cacha le soleil. Le boulet
 Et la bombe faisaient un bruit épouvantable.
 Berthier, prince d'empire et vice-connétable,¹ 15
 Chargea sur notre droite un corps hanovrien
 Avec trente escadrons, et l'on ne vit plus rien
 Qu'une brume sans fond, de bombes étoilée ;
 Tant toute la bataille et toute la mêlée
 Avaient dans le brouillard tragique disparu. 20
 Un nuage tombé par terre, horrible, accru
 Par des vomissements immenses de fumées,
 Enfants, c'est là-dessous qu'étaient les deux armées ;
 La neige en cette nuit flottait comme un duvet,
 Et l'on s'exterminait, ma foi, comme on pouvait. 25
 On faisait de son mieux. Pensif, dans les décombres,
 Je voyais mes soldats rôder comme des ombres,
 Spectres le long du mur rangés en espalier ;
 Et ce champ me faisait un effet singulier,
 Des cadavres dessous et dessus des fantômes. 30
 Quelques hameaux flambaient ; au loin brûlaient des chaumes.
 Puis la brume où du Harz on entendait le cor²
 Trouva moyen de croître et d'épaissir encor,

¹ **vice-connétable** : an honorific title under the First Empire.

² Surely only the "horns of Elfland" could be heard for such a distance as lies between the Harz and Eylau.

Et nous ne vîmes plus que notre cimetière ;
 A midi nous avions notre mur pour frontière.
 Comme par une main noire, dans de la nuit,
 Nous nous sentîmes prendre, et tout s'évanouit.
 5 Notre église semblait un rocher dans l'écume. 5
 La mitraille voyait fort clair dans cette brume,
 Nous tenait compagnie, écrasait le chevet
 De l'église, et la croix de pierre, et nous prouvait
 Que nous n'étions pas seuls dans cette plaine obscure.
 10 Nous avons faim, mais pas de soupe ; on se procure 10
 Avec peine à manger dans un tel lieu. Voilà
 Que la grêle de feu tout à coup redoubla.
 La mitraille, c'est fort gênant ; c'est de la pluie ;
 Seulement ce qui tombe et ce qui vous ennuie,
 15 Ce sont des grains de flamme et non des gouttes d'eau. 15
 Des gens à qui l'on met sur les yeux un bandeau,
 C'était nous. Tout croulait sous les obus, le cloître,
 L'église et le clocher, et je voyais décroître
 Les ombres que j'avais autour de moi debout ;
 20 Une de temps en temps tombait. — On meurt beaucoup, 20
 Dit un sergent pensif comme un loup dans un piège ;
 Puis il reprit, montrant les fosses sous la neige :
 — Pourquoi nous donne-t-on ce champ déjà meublé¹ ? —
 25 Nous luttons. C'est le sort des hommes et du blé 25
 D'être fauchés sans voir la faux. Un petit nombre
 De fantômes rôdait encor dans la pénombre ;
 Mon gamin de tambour continuait son bruit ;
 Nous tirions par-dessus le mur presque détruit.
 Mes enfants, vous avez un jardin ; la mitraille
 30 Était sur nous, gardiens de cette âpre muraille, 30
 Comme vous sur les fleurs avec votre arrosoir.
 « Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir. »
 Je songeais, méditant tout bas cette consigne.
 Des jets d'éclair mêlés à des plumes de cygne,
 Des flammèches rayant dans l'ombre les flocons, 35

¹ meublé : 'full.'

C'est tout ce que nos yeux pouvaient voir. — Attaquons !
 Me dit le sergent. — Qui ? dis-je, on ne voit personne.
 — Mais on entend. Les voix parlent ; le clairon sonne,
 Partons, sortons ; la mort crache sur nous ici ;
 Nous sommes sous la bombe et l'obus. — Restons-y. 5
 J'ajoutai : — C'est sur nous que tombe la bataille.
 Nous sommes le pivot de l'action. — Je bâille,
 Dit le sergent. — Le ciel, les champs, tout était noir ;
 Mais quoiqu'en pleine nuit nous étions loin du soir,
 Et je me répétais tout bas : Jusqu'à six heures. 10
 — Morbleu ! nous aurons peu d'occasions meilleures
 Pour avancer ! me dit mon lieutenant. Sur quoi,
 Un boulet l'emporta. Je n'avais guère foi
 Au succès ; la victoire au fond n'est qu'une garce.¹
 Une blême lueur, dans le brouillard épars, 15
 Éclairait vaguement le cimetière. Au loin
 Rien de distinct, sinon que l'on avait besoin
 De nous pour recevoir sur nos têtes les bombes.
 L'empereur nous avait mis là, parmi ces tombes ;
 Mais, seuls, criblés d'obus et rendant coups pour coups, 20
 Nous ne devinions pas ce qu'il faisait de nous.
 Nous étions, au milieu de ce combat, la cible.
 Tenir bon, et durer le plus longtemps possible,
 Tâcher de n'être morts qu'à six heures du soir,
 En attendant, tuer, c'était notre devoir. 25
 Nous tirions au hasard, noirs de poudre, farouches ;
 Ne prenant que le temps de mordre² les cartouches,
 Nos soldats combattaient et tombaient sans parler.
 — Sergent, dis-je, voit-on l'ennemi reculer ?
 — Non. — Que voyez-vous ? — Rien. — Ni moi. — C'est le
 déluge, 30
 Mais en feu. — Voyez-vous nos gens ? — Non. Si j'en juge
 Par le nombre de coups qu'à présent nous tirons,

¹ une garce : 'a jade.'

² mordre les cartouches : the cartridges had to be opened with the teeth, and the powder emptied into the muzzle of the gun.

Nous sommes bien quarante. — Un grognard à chevrons,¹
 Qui tirait pas loin de moi, dit : — On est trente.
 Tout était neige et nuit ; la bise pénétrante
 Soufflait, et, grelottants, nous regardions pleuvoir
 5 Un gouffre de points blancs dans un abîme noir. 5
 La bataille pourtant semblait devenir pire.
 C'est qu'un royaume était mangé par un empire !
 On devinait derrière un voile un choc affreux ;
 On eût dit des lions se dévorant entre eux ;
 10 C'était comme un combat des géants de la fable ; 10
 On entendait le bruit des décharges, semblable
 A des écroulements énormes ; les faubourgs
 De la ville d'Eylau prenaient feu ; les tambours
 Redoublaient leur musique horrible, et sous la nue
 15 Six cents canons faisaient la basse continue ; 15
 On se massacrait ; rien ne semblait décidé ;
 La France jouait là son plus grand coup de dé ;
 Le bon Dieu de là-haut était-il pour ou contre ?
 Quelle ombre ! et je tirais de temps en temps ma montre.
 20 Par intervalle un cri troublait ce champ muet, 20
 Et l'on voyait un corps gisant qui remuait.
 Nous étions fusillés l'un après l'autre, un râle
 Immense remplissait cette ombre sépulcrale.
 Les rois ont les soldats comme vous vos jouets.
 25 Je levais mon épée, et je la secouais 25
 Au-dessus de ma tête, et je criais : Courage !
 J'étais sourd et j'étais ivre, tant avec rage
 Les coups de foudre étaient par d'autres coups suivis ;
 Soudain mon bras pendit, mon bras droit, et je vis
 Mon épée à mes pieds, qui m'était échappée ;
 30 J'avais un bras cassé ; je ramassai l'épée 30
 Avec l'autre, et la pris dans ma main gauche : — Amis !
 Se faire aussi casser le bras gauche est permis !
 Criai-je, et je me mis à rire, chose utile,
 Car le soldat n'est point content qu'on le mutilé,
 35

¹ à chevrons : 'with service stripes.'

Et voir le chef un peu blessé ne déplaît point.
 Mais quelle heure était-il ? Je n'avais plus qu'un poing
 Et j'en avais besoin pour lever mon épée ;
 Mon autre main battait mon flanc, de sang trempée,
 Et je ne pouvais plus tirer ma montre. Enfin 5
 Mon tambour s'arrêta : — Drôle, as-tu peur ? — J'ai faim,
 Me répondit l'enfant. En ce moment la plaine
 Eut comme une secousse, et fut brusquement pleine
 D'un cri qui jusqu'au ciel sinistre s'éleva.
 Je me sentais faiblir ; tout un homme s'en va 10
 Par une plaie ; un bras cassé, cela ruisselle ;
 Causer avec quelqu'un soutient quand on chancelle ;
 Mon sergent me parla ; je dis au hasard : Oui,
 Car je ne voulais pas tomber évanoui.
 Soudain le feu cessa, la nuit sembla noirs noire. 15
 Et l'on criait : Victoire ! et je criai : Victoire !
 J'aperçus des clartés qui s'approchaient de nous.
 Sanglant, sur une main et sur les deux genoux
 Je me traînai ; je dis : — Voyons où nous en sommes.
 J'ajoutai : — Debout, tous ! Et je comptai mes hommes. 20
 — Présent ! dit le sergent. — Présent ! dit le gamin.
 Je vis mon colonel venir, l'épée en main.
 — Par qui donc la bataille a-t-elle été gagnée ?
 — Par vous, dit-il. — La neige étant de sang baignée,
 Il reprit : — C'est bien vous, Hugo ? c'est votre voix ? 25
 — Oui. — Combien de vivants êtes-vous ici ? — Trois.

(*La légende des siècles, 1877*)

NAPOLEON POEMS

5
10
15
20
25
30
35
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100
105
110
115
120
125
130
135
140
145
150
155
160
165
170
175
180
185
190
195
200
205
210
215
220
225
230
235
240
245
250
255
260
265
270
275
280
285
290
295
300
305
310
315
320
325
330
335
340
345
350
355
360
365
370
375
380
385
390
395
400
405
410
415
420
425
430
435
440
445
450
455
460
465
470
475
480
485
490
495
500
505
510
515
520
525
530
535
540
545
550
555
560
565
570
575
580
585
590
595
600
605
610
615
620
625
630
635
640
645
650
655
660
665
670
675
680
685
690
695
700
705
710
715
720
725
730
735
740
745
750
755
760
765
770
775
780
785
790
795
800
805
810
815
820
825
830
835
840
845
850
855
860
865
870
875
880
885
890
895
900
905
910
915
920
925
930
935
940
945
950
955
960
965
970
975
980
985
990
995

Until about 1825 Hugo was, like all his Romantic contemporaries, a royalist and a Catholic. This attitude may be in part attributed to the influence of Chateaubriand, who was then at the height of his fame. Hugo prefers to tell us that his mother's influence molded his opinions in his youth, but that his early manhood was swayed by the Napoleonic enthusiasms of his father, who had been a general in Napoleon's armies. It appeared inevitable, however, all other influences apart, that Hugo should be deeply impressed by the splendid contrasts of Napoleon's career. At one time he appeared destined to become an inveterate chauvinist, or jingo, so vehemently does he celebrate the heroisms of the Napoleonic period, and so unreservedly does he accept Napoleon's brilliant victories as their own sufficient justification. The poems he wrote while the fever lasted are resonant with military ardor, and are so stimulating as almost to disarm criticism. With advancing years there is a noticeable diminution in this martial fervor, which yields to a nobler passion for peace. Napoleon is rarely mentioned without admiration, but he is mentioned less often; and it is significant of Hugo's maturer views that in the poem of "Les mages" (1856), where he enumerates at great length the many benefactors of mankind, neither Napoleon nor any conqueror is given a place.

25
30
35
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100
105
110
115
120
125
130
135
140
145
150
155
160
165
170
175
180
185
190
195
200
205
210
215
220
225
230
235
240
245
250
255
260
265
270
275
280
285
290
295
300
305
310
315
320
325
330
335
340
345
350
355
360
365
370
375
380
385
390
395
400
405
410
415
420
425
430
435
440
445
450
455
460
465
470
475
480
485
490
495
500
505
510
515
520
525
530
535
540
545
550
555
560
565
570
575
580
585
590
595
600
605
610
615
620
625
630
635
640
645
650
655
660
665
670
675
680
685
690
695
700
705
710
715
720
725
730
735
740
745
750
755
760
765
770
775
780
785
790
795
800
805
810
815
820
825
830
835
840
845
850
855
860
865
870
875
880
885
890
895
900
905
910
915
920
925
930
935
940
945
950
955
960
965
970
975
980
985
990
995

This group of Napoleon poems is of interest as illustrating the changes in Hugo's views regarding the Bonapartes. In "Buonaparte" he is hostile to Napoleon I; in "Lui" he is hesitating, not quite sure whether Napoleon is "ange ou démon," but with a leaning in favor of the "empereur puissant"; in "A la colonne," "Napoléon II," and "Le retour de l'empereur" we have the full measure of the poet's admiration; and in "L'expiation" his admiration for the great emperor is mingled with a certain feeling of satisfaction at the retributory misfortunes which overtook the giant and with a strong feeling of contempt for Napoleon III.

This group illustrates also the three main poetic *manners* of Hugo. "Buonaparte" furnishes examples of his first manner, when he wrote, as a young man of twenty, in the academic style as practiced by the last representatives of classicism. In "Lui" we have a less pronounced form of this academic manner, while in the three pieces that follow

we have fine examples of the brilliant imagery and energetic eloquence of his second manner. "L'expiation" is in the poet's third manner, in which the brilliance and elegance of the earlier manners are replaced to some extent by directness, terseness, and familiarity.

BUONAPARTE

I

Quand la terre engloutit les cités qui la couvrent,
 Que le vent sème au loin un poison voyageur,
 Quand l'ouragan mugit, quand des monts brûlants s'ouvrent,
 C'est le réveil du Dieu vengeur.
 Et si, lassant enfin les clémences célestes, 5
 Le monde à ces signes funestes
 Ose répondre en les bravant,
 Un homme, alors, choisi par la main qui foudroie,
 Des aveugles fléaux ressaisissant la proie,
 Paraît, comme un fléau vivant ! 10

Parfois, élus maudits de la fureur suprême,
 Entre les nations des hommes sont passés,
 Triomphateurs longtemps armés de l'anathème,
 Par l'anathème renversés !
 De l'esprit de Nemrod héritiers formidables, 15
 Ils ont sur les peuples coupables
 Régner par la flamme et le fer ;
 Et dans leur gloire impie, en désastres féconde,
 Ces envoyés du ciel sont apparus au monde,
 Comme s'ils venaient de l'enfer ! 20

II

Naguère, de lois affranchie,
 Quand la reine des nations
 Descendit de la monarchie,
 Prostituée aux factions,

On vit, dans ce chaos fétide,
 Naître de l'hydre régicide
 Un despote, empereur d'un camp.
 Telle souvent la mer qui gronde
 Dévore une plaine féconde
 Et vomit un sombre volcan.

5

D'abord, troublant du Nil les hautes catacombes,¹
 Il vint, chef populaire, y combattre en courant,
 Comme pour insulter des tyrans dans leurs tombes,
 Sous sa tente de conquérant. —
 Il revint pour régner sur ses compagnons d'armes,
 En vain l'auguste France en larmes
 Se promettait des jours plus beaux ;
 Quand des vieux pharaons il foulait la couronne,
 Sourd à tant de néant, ce n'était qu'un grand trône
 Qu'il rêvait sur leurs grands tombeaux !

10

15

Un sang royal² teignit sa pourpre usurpatrice.
 Un guerrier fut frappé par ce guerrier sans foi.
 L'anarchie, à Vincenne, admira son complice, —
 Au Louvre elle adora son roi.

20

Il fallut presque un Dieu pour consacrer cet homme.
 Le Prêtre-Monarque³ de Rome
 Vint bénir son front menaçant ;
 Car, sans doute en secret effrayé de lui-même,
 Il voulait recevoir son sanglant diadème
 Des mains d'où le pardon descend.

25

¹ Probably a periphrastic expression for "the Pyramids."

² The duc d'Enghien, who had left France in 1789, was brought back, tried by a commission appointed by Napoleon, and executed at Vincennes in 1804.

³ Pope Pius VII came from Rome to crown Napoleon, December 2, 1804.

III

Lorsqu'il veut, le Dieu secourable,
 Qui livre au méchant le pervers,
 Brise le jouet formidable
 Dont il tourmentait l'univers.
 Celui qu'un instant il seconde 5
 Se dit le seul maître du monde ;
 Fier, il s'endort dans son néant ;
 Enfin, bravant la loi commune,
 Quand il croit tenir sa fortune,
 Le fantôme échappe au géant. 10

IV

Dans la nuit des forfaits, dans l'éclat des victoires,
 Cet homme, ignorant Dieu qui l'avait envoyé,
 De cités en cités promenant ses prétoires,
 Marchait, sur sa gloire appuyé.
 Sa dévorante armée avait, dans son passage, 15
 Asservi les fils de Pélage
 Devant les fils de Galgacus ;
 Et, quand dans leurs foyers il ramenait ses braves,
 Aux fêtes qu'il vouait à ces vainqueurs esclaves,
 Il invitait les rois vaincus ! 20

Dix empires conquis devinrent ses provinces.
 Il ne fut pas content dans son orgueil fatal.
 Il ne voulait dormir qu'en une cour de princes,
 Sur un trône continental !
 Ses aigles, qui volaient sous vingt cieux parsemées, 25
 Au nord, de ses longues armées
 Guidèrent l'immense appareil ;
 Mais là parut l'écueil de sa course hardie.
 Les peuples sommeillaient ; un sanglant incendie
 Fut l'aurore du grand réveil ! 30

Il tomba roi ; — puis, dans sa route,
 Il voulut, fantôme ennemi,
 Se relever, afin sans doute
 De ne plus tomber à demi.
 Alors, loin de sa tyrannie, 5
 Pour qu'une effrayante harmonie
 Frappât l'orgueil anéanti,
 On jeta ce captif suprême
 Sur un rocher, débris lui-même
 De quelque ancien monde englouti ! 10

Là, se refroidissant comme un torrent de lave,
 Gardé par ses vaincus, chassé de l'univers,
 Ce reste d'un tyran, en s'éveillant esclave,
 N'avait fait que changer de fers.
 Des trônes restaurés écoutant la fanfare, 15
 Il brillait de loin comme un phare,
 Montrant l'écueil au nautonier.
 Il mourut. — Quand ce bruit éclata dans nos villes,
 Le monde respira dans les fureurs civiles,
 Délivré de son prisonnier ! 20

Ainsi l'orgueil s'égare en sa marche éclatante,
 Colosse né d'un souffle et qu'un regard abat.
 Il fit du glaive un sceptre, et du trône une tente.
 Tout son règne fut un combat.
 Du fléau qu'il portait lui-même tributaire, 25
 Il tremblait, prince de la terre ;
 Soldat, on vantait sa valeur.
 Retombé dans son cœur comme dans un abîme,
 Il passa par la gloire, il passa par le crime,
 Et n'est arrivé qu'au malheur. 30

V

Peuples, qui poursuivez d'hommages
 Les victimes et les bourreaux,
 Laissez-le fuir seul dans les âges ; —
 Ce ne sont point là les héros !
 Ces faux dieux, que leur siècle encense, 5
 Dont l'avenir hait la puissance,
 Vous trompent dans votre sommeil ;
 Tels que ces nocturnes aurores
 Où passent de grands météores,
 Mais que ne suit pas le soleil. 10

Mars 1822

(Odes et ballades)

LUI

J'étais géant alors : haut de cent coudées.
Bonaparte

I

Toujours lui ! Lui partout ! — Ou brûlante ou glacée,
 Son image sans cesse ébranle ma pensée ;
 Il verse à mon esprit le souffle créateur.
 Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles
 Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles, 15
 Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides,
 Là, massacrant le peuple au nom des régicides,
 Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs,
 Là, consul jeune et fier, amaigri par des veilles 20
 Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
 Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant, dont la tête s'incline,
 Gouvernant un combat du haut de la colline,
 Promettant une étoile à ses soldats joyeux, 25

Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente, 5
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout ! quand, puissance brisée, 10
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et, mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois ! 15

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,
Et, prenant pour linceul son manteau militaire, 20
Du lit de camp passe au cercueil !

II

A Rome, où du sénat hérite le conclave,
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs de lave,
Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant, 20
Il est partout ! — Au Nil je le retrouve encore. 25
L'Égypte respandit des feux de son aurore ;
Son astre impérial se lève à l'orient.

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,
Prodige, il étonna la terre des prodiges. 25

Les vieux scheiks vénéraient l'émir jeune et prudent ;
 Le peuple redoutait ses armes inouïes ;
 Sublime, il apparut aux tribus éblouies
 Comme un Mahomet d'Occident.

Leur féerie a déjà réclamé son histoire. 5
 La tente de l'arabe est pleine de sa gloire.
 Tout bédouin libre était son hardi compagnon ;
 Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
 Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
 Et les ardents chevaux hennissent à son nom. 10

Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,
 Prenant pour piédestal la grande pyramide,
 Contempler les déserts, sablonneux océans.
 Là, son ombre, éveillant le sépulcre sonore,
 Comme pour la bataille y ressuscite encore 15
 Les quarante siècles géants.

Il dit : Debout ! Soudain chaque siècle se lève,
 Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive,
 Satrapes, pharaons, inages, peuple glacé ; 20
 Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte ;
 Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
 Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
 Tout devient monument ; il passe sur le sable,
 Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert, 25
 Que l'aiglon sans cesse y fatigue son aile !
 Son pied colossal laisse une trace éternelle
 Sur le front mouvant du désert.

III

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
 Éperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
 Remuer rien de grand sans toucher à son nom ;
 Oui, quand tu m'apparais, pour le culte ou le blâme,
 5 Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme, 5
 Napoléon ! soleil dont je suis le Memnon !

Tu domines notre âge ; ange ou démon, qu'importe ?
 Ton aigle dans son vol, haletants, nous emporte.
 10 L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
 Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre ; 10
 Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
 Sur le seuil du siècle est debout.

Ainsi, quand, du Vésuve explorant le domaine,
 15 De Naple à Portici l'étranger se promène,
 Lorsqu'il trouble, rêveur, de ses pas importuns 15
 Ischia, de ses fleurs embaumant l'onde heureuse
 Dont le bruit, comme un chant de sultane amoureuse,
 Semble une voix qui vole au milieu des parfums ;

Qu'il hante de Pæstum l'auguste colonnade,
 20 Qu'il écoute à Pouzzol la vive sérénade 20
 Chantant la tarentelle au pied d'un mur toscan ;
 Qu'il éveille en passant cette cité momie,
 Pompéi, corps gisant d'une ville endormie,
 Saisie un jour par le volcan ;

Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile 25
 D'où le brun marinier chante Tasse à Virgile : 25
 Toujours, sous l'arbre vert, sur les lits de gazon,
 Toujours il voit, du sein des mers et des prairies,
 Du haut des caps, du bord des presque îles fleuries,
 Toujours le noir géant qui fume à l'horizon ! 30

A LA COLONNE

Plusieurs pétitionnaires demandent que la Chambre intervienne pour faire transporter les cendres de Napoléon sous la colonne de la place Vendôme. Après une courte délibération, la Chambre passe à l'ordre du jour.

Chambre des Députés, séance du 7 octobre 1830

I

Oh ! quand il bâtissait, de sa main colossale,
 Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
 Ce pilier souverain,
 Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,
 Sublime monument, deux fois impérissable, 5
 Fait de gloire et d'airain ;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville
 Ou la guerre étrangère ou la guerre civile
 Y brisassent leur char,
 Et pour qu'il fît pâlir sur nos places publiques 10
 Les frêles héritiers de vos noms magnifiques,
 Alexandre et César !

C'était un beau spectacle ! — Il parcourait la terre
 Avec ses vétérans, nation militaire
 Dont il savait les noms ; 15
 Les rois fuyaient ; les rois n'étaient point de sa taille ;
 Et, vainqueur, il allait par les champs de bataille
 Glanant tous leurs canons.

Et puis il revenait avec la grande armée,
 Encombrant de butin sa France bien-aimée, 20
 Son Louvre de granit,¹

¹ An ambiguous line. It possibly signifies "his solid Louvre," or it may refer to the sculpture lodged in it by Napoleon.

Et les Parisiens poussaient des cris de joie,
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie
L'aigle rentre à son nid.

Et lui, poussant du pied tout ce métal sonore,
Il courait à la cuve où bouillonnait encore
Le monument promis. 5

Le moule en était fait d'une de ses pensées.
Dans la fournaise ardente il jetait à brassées
Les canons ennemis.

Puis il s'en revenait gagner quelque bataille. 10
Il dépouillait encore à travers la mitraille
Maints affûts dispersés ;
Et, rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :
— En avez-vous assez ? 15

C'était son œuvre à lui ! — Les feux du polygone,
Et la bombe, et le sabre, et l'or de la dragonne,
Furent ses premiers jeux.
Général, pour hochets il prit les Pyramides ;
Empereur, il voulut, dans ses vœux moins timides, 20
Quelque chose de mieux.

Il fit cette colonne ! — Avec sa main romaine
Il tordit et mêla dans l'œuvre surhumaine
Tout un siècle fameux,
Les Alpes se courbant sous sa marche tonnante, 25
Le Nil, le Rhin, le Tibre, Austerlitz rayonnante,
Eylau froid et brumeux.

Car c'est lui qui, pareil à l'antique Encelade,
Du trône universel essaya l'escalade,
Qui vingt ans entassa, 30

Remuant terre et cieux avec une parole,
Wagram sur Marengo, Champaubert sur Arcole,
Pélion sur Ossa !

Oh ! quand par un beau jour sur la place Vendôme,
Homme dont tout un peuple adorait le fantôme, 5
Tu vins grave et serein,
Et que tu découvris ton œuvre magnifique,
Tranquille, et contenant d'un geste pacifique
Tes quatre aigles d'airain¹ ;

A cette heure où les tiens t'entouraient par cent mille, 10
Où, comme se pressaient autour de Paul-Émile
Tous les petits Romains,
Nous, enfants de six ans, rangés sur ton passage,
Cherchant dans ton cortège un père au fier visage,²
Nous te battions des mains ; 15

Oh ! qui t'eût dit alors, à ce faite sublime,
Tandis que tu rêvais sur le trophée opime³
Un avenir si beau,
Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre,
Que trois cents avocats⁴ oseraient à ta cendre 20
Chicaner ce tombeau !

II

Attendez donc, jeunesse folle,
Nous n'avons pas le temps encor !
Que vient-on nous parler d'Arcole,

¹ At each corner of the foundation structure of the column there is a bronze eagle.

² Hugo's father was a general under Napoleon.

³ 'Rich trophy.' *Opime* is scarcely used, except in *dépouilles opimes* (Lat. *spolia opima*), which has sometimes the general sense of 'rich spoils.'

⁴ There were three hundred members in the *Chambre des Députés*.

Et de Wagram et du Thabor ?
 Pour avoir commandé peut-être
 Quelque armée, et s'être fait maître
 De quelque ville dans son temps,
 Croyez-vous que l'Europe tombe 5
 S'il n'ameute autour de sa tombe
 Les Démocsthènes haletants ?

D'ailleurs le ciel n'est pas tranquille ;
 Les soucis ne leur manquent pas ;
 L'inégal pavé de la ville 10
 Fait encor trébucher leurs pas.¹
 Et pourquoi ces honneurs suprêmes ?
 Ont-ils des monuments eux-mêmes ?
 Quel temple leur a-t-on dressé ?
 Étrange peuple que nous sommes ! 15
 Laissez passer tous ces grands hommes !
 Napoléon est bien pressé !

Toute crainte est-elle étouffée ?
 Nous songerons à l'immortel
 Quand ils auront tous leur trophée, 20
 Quand ils auront tous leur autel !
 Attendons, attendons, mes frères,
 Attendez, restes funéraires,
 Dépouille de Napoléon,
 Que leur courage se rassure 25
 Et qu'ils aient donné leur mesure
 Au fossoyeur du Panthéon !

III

Ainsi, — cent villes assiégées ;
 Memphis, Milan, Cadix, Berlin ;

¹ In times of revolution the pavements of the streets of Paris have often been torn up to make barricades.

Soixante batailles rangées ;
 L'univers d'un seul homme plein ;
 N'avoir rien laissé dans le monde,
 Dans la tombe la plus profonde,
 Qu'il n'ait dompté, qu'il n'ait atteint ; 5
 Avoir, dans sa course guerrière,
 Ravi le Kremlin au czar Pierre,
 L'Escurial à Charles-Quint ;

Ainsi, — ce souvenir qui pèse
 Sur nos ennemis effarés ; 10
 Ainsi, dans une cage anglaise
 Tant de pleurs amers dévorés ;
 Cette incomparable fortune,
 Cette gloire aux roi ; importune,
 Ce nom si grand, si vite acquis, 15
 Sceptre unique, exil solitaire,
 Ne valent pas six pieds de terre
 Sous les canons qu'il a conquis !

IV

Encor si c'était crainte austère !
 Si c'était l'âpre liberté 20
 Qui d'une cendre militaire
 N'ose ensemençer la cité !
 Si c'était la vierge stoïque
 Qui proscriit un nom héroïque
 Fait pour régner et conquérir, 25
 Qui se rappelle Sparte et Rome,
 Et craint que l'ombre d'un grand homme
 N'empêche son fruit de mûrir ! —

Mais non ; la liberté sait aujourd'hui sa force.
 Un trône est sous sa main comme un gui sur l'écorce 30
 Quand les races de rois manquent au droit juré.

Nous avons parmi nous vu passer, ô merveille !
 La plus nouvelle et la plus vieille¹ !
 Ce siècle, avant trente ans, avait tout dévoré.

5 La France, guerrière et paisible,
 A deux filles du même sang ; — 5
 L'une fait l'armée invincible,
 L'autre fait le peuple puissant.
 La Gloire, qui n'est pas l'aînée,
 N'est plus armée et couronnée ;
 10 Ni pavois, ni sceptre oppresseur ; 10
 La Gloire n'est plus décevante,
 Et n'a plus rien dont s'épouvante
 La Liberté, sa grande sœur !

V

15 Non, s'ils ont repoussé la relique immortelle,
 C'est qu'ils en sont jaloux ! qu'ils tremblent devant elle ! 15
 Qu'ils en sont tout pâlis !
 C'est qu'ils ont peur d'avoir l'empereur sur leur tête,
 Et de voir s'éclipser leurs lampions de fête
 Au soleil d'Austerlitz !

20 Pourtant, c'eût été beau ! — Lorsque, sous la colonne, 20
 On eût senti présents dans notre Babylone
 Ces ossements vainqueurs,
 Qui pourrait dire, au jour d'une guerre civile,
 25 Ce qu'une si grande ombre, hôtesse de la ville,
 Eût mis dans tous les cœurs ? 25

Si jamais l'étranger, ô cité souveraine,
 Eût ramené brouter les chevaux de l'Ukraine
 Sur ton sol bien-aimé,

30 ¹ The newest (the Bonapartes), the oldest (the Bourbons). Charles
 X had been deposed a few months before this poem was written.

Enfantant des soldats dans ton enceinte émue,
 Sans doute qu'à travers ton pavé qui remue
 Ces os eussent germé !

Et toi, colonne ! un jour, descendu sous ta base,
 Le pèlerin pensif, contemplant en extase 5
 Ce débris surhumain,
 Serait venu peser, à genoux sur la pierre,
 Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
 Dans le creux de la main !

O merveille ! ô néant ! tenir cette dépouille ! 10
 Compter et mesurer ces os que de sa rouille
 Rongea le flot marin,
 Ce genou qui jamais n'a ployé sous la crainte,
 Ce pouce de géant dont tu portes l'empreinte
 Partout sur ton airain ! 15

Contempler le bras fort, la poitrine féconde,
 Le talon qui, douze ans, éperonna le monde,
 Et, d'un œil filial,
 L'orbite du regard qui fascinait la foule,
 Ce front prodigieux, ce crâne fait au moule 20
 Du globe impérial !

Et croire entendre, en haut, dans tes noires entrailles,
 Sortir du cliquetis des confuses batailles,
 Des bouches du canon,
 Des chevaux hennissants, des villes crénelées, 25
 Des clairons, des tambours, du souffle des mêlées,
 Ce bruit : Napoléon !

Rhéteurs embarrassés dans votre toge neuve,
 Vous n'avez pas voulu consoler cette veuve ¹
 Vénérable aux partis ! 30

¹ I.e. *la colonne*. At the time the poem was written there was no statue of Napoleon at its top. See Glossary of Names under *Vendôme*.

Tout en vous partageant l'empire d'Alexandre,
 Vous avez peur d'une ombre et peur d'un peu de cendre.
 Oh ! vous êtes petits !

VI

Hélas ! hélas ! garde ta tombe !
 Garde ton rocher écumant, 5
 Où, t'abattant comme la bombe,
 Tu vins tomber, tiède et fumant !
 Garde ton âpre Sainte-Hélène
 Où de ta fortune hautaine
 L'œil ébloui voit le revers ; 10
 Garde l'ombre où tu te recueilles,
 Ton saule¹ sacré dont les feuilles
 S'éparpillent dans l'univers !

Là, du moins, tu dors sans outrage.
 Souvent tu t'y sens réveillé 15
 Par les pleurs d'amour et de rage
 D'un soldat rouge agenouillé.
 Là, si parfois tu te relèves,
 Tu peux voir, du haut de ces grèves,
 Sur le globe azuré des eaux, 20
 Courir vers ton roc solitaire,
 Comme au vrai centre de la terre,
 Toutes les voiles des vaisseaux !

VII

Dors, nous t'irons chercher ! ce jour viendra² peut-être !
 Car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître ! 25
 Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,

¹ A willow grew over the grave of Napoleon in St. Helena and its leaves went far and wide as mementos.

² That day came in 1840. Cf. "Le retour de l'empereur."

Et, sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,¹
 Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
 Qui t'arrache à ton piédestal !

Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles !
 Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles ; 5
 Nous en ombragerons ton cercueil respecté !
 Nous y convierons tout, Europe, Afrique, Asie !
 Et nous t'amènerons la jeune poésie
 Chantant la jeune liberté !

Tu seras bien chez nous ! couché sous ta colonne, 10
 Dans ce puissant Paris qui fermente et bouillonne,
 Sous ce ciel, tant de fois d'orages obscurci,
 Sous ces pavés vivants qui grondent et s'amassent,
 Où roulent les canons, où les légions passent ; —
 Le peuple est une mer aussi. 15

S'il ne garde aux tyrans qu'abîme et que tonnerre,
 Il a pour le tombeau, profond et centenaire
 (La seule majesté dont il soit courtisan),
 Un long gémissément, infini, doux et sombre,
 Qui ne laissera pas regretter à ton ombre 20
 Le murmure de l'océan !

9 octobre 1830

(*Les chants du crépuscule*)

¹ les trois couleurs = *le tricolore* (red, white, blue), the national flag, adopted in 1789. "L'oriflamme," the royal standard of France, not in use after 1465. The expression is used here as an equivalent for "la monarchie."

NAPOLÉON II¹

I

Mil huit cent onze ! — O temps où des peuples sans nombre
 Attendaient prosternés sous un nuage sombre

Que le ciel eût dit oui,

Sentaient trembler sous eux les états centenaires,

Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,

Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
 Ils se disaient entre eux : Quelqu'un de grand va naître ;
 L'immense empire attend un héritier demain.

Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme

Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,

Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
 S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde

L'homme prédestiné,

Et les peuples béants ne purent que se taire,

Car ses deux bras levés présentaient à la terre

Un enfant nouveau-né.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
 Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides

Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;

Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,

Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise

Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

Et lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;

Ses deux bras jusqu'alors croisés sur sa poitrine,

S'étaient enfin ouverts !

¹ Napoleon's son, born 1811, died 1832, called variously "roi de Rome," "Napoléon II," "duc de Reichstadt."

Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes, 5
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II

Non, l'avenir n'est à personne ! 10
Sire, l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre, 15
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées 20
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte, 25
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause, 30

Demain Dieu fait mûrir l'effet.
 Demain, c'est l'éclair dans la voile,
 C'est le nuage sur l'étoile,
 C'est un traître qui se dévoile,
 C'est le bélier qui bat les tours, 5
 C'est l'astre qui change de zone,
 C'est Paris qui suit Babylone ;
 Demain, c'est le sapin du trône,
 Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume. 10
 Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
 La nuit, comme un flambeau.
 C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
 Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
 Demain, c'est le tombeau ! 15

Vous pouvez entrer dans les villes
 Au galop de votre coursier,
 Dénouer les guerres civiles
 Avec le tranchant de l'acier ;
 Vous pouvez, ô mon capitaine, 20
 Barrer la Tamise hautaine,¹
 Rendre la victoire incertaine
 Amoureuse de vos clairons,
 Briser toutes portes fermées,
 Dépasser toutes renommées, 25
 Donner pour aigle à des armées
 L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
 Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
 Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ; 30

¹ A reference to the *blocus continental* of 1806, by which Napoleon tried to destroy England's trade.

Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !

III

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;¹ 5
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on peïss tout ensemble
Être si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ; 10
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait ; 15

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre 20
Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance, —
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe, 25
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré !

¹ His father gave him the title of " roi de Rome

IV

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
 Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes ;
 Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
 Tous alors sur son nid foncèrent pleins de joie ;
 Chacun selon ses dents se partagea la proie ; 5
 L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.¹

Vous savez ce qu'on fit du géant historique,
 Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
 Sous le verrou des rois bradants,
 — Oh ! n'exilons personne, oh ! n'exilons l'empire ! — 10
 Cette grande figure en sa cage enroulée,
 Ployée, et les genoux à terre étalés.

Encor si le banni neût rien mérité par terre !
 Mais les cœurs de son sang sont les vrais cœurs de père.
 Il aimait son sang ce vainqueur ! 15
 Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
 Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
 Tout et son rêve et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
 Ce qui se remuait dans cette tête chauve, 20
 Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
 Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
 Pour attraper nuit et jour le vol de ses pensées,
 Se regardaient passer les ombres sur son front ; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée 25
 Que vous aviez toujours écrite avec l'épée :
 Arcole, Austerlitz, Montmirail ;
 Ni l'apparition des vieilles pyramides,
 Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
 Qui mordaient le vôtre au poitrail ; 30

¹ the name given by Rostand to his play ("L'aiglon," 1900) whose hero is the "roi de Rome."

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
 Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
 Déchaînée en noirs tourbillons,
 Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
 Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée 5
 Comme les mâts des bataillons ;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
 La diane au matin fredonnant sa fanfare,
 Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
 Les dragons chevelus, les grenadiers épiques, 10
 Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
 Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
 D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
 Gracieux comme l'orient, 15
 Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée
 D'une goutte de lait au bout du sein restée
 Agace sa lèvre en riant.

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
 Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise, 20
 Il pleurait, d'amour éperdu. —
 Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
 Seul être qui pouvais distraire sa pensée
 Du trône du monde perdu !

V

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible ! 25
 Vous avez commencé par le maître invincible,
 Par l'homme triomphant,
 Puis vous avez enfin complété l'ossuaire ;
 Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
 Du père et de l'enfant ! 30

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
 L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
 Mais la mort lui dit non !

Chaque élément retourne où tout doit redescendre.

L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.

L'oubli reprend le nom.

VI

O révolutions ! j'ignore,

Moi, le moindre des matelots,

Ce que Dieu dans l'ombre élabore

Sous le tumulte de vos flots.

La foule vous hait et vous raille.

Mais qui sait comment Dieu travaille ?

Qui sait si l'onde qui tressaille,

Si le cri des gouffres amers,

Si la trombe aux ardentes serres,

Si les éclairs et les tonnerres,

Seigneur, ne sont pas nécessaires

A la perle que font les mers ?

Pourtant cette tempête est lourde

Aux princes comme aux nations ;

Oh ! quelle mer aveugle et sourde

Qu'un peuple en révolutions !

Que sert ta chanson, ô poète ?

Ces chants que ton génie émiette,

Tombent à la vague inquiète

Qui n'a jamais rien entendu !

Ta voix s'enroue en cette brume,

Le vent disperse au loin ta plume,

Pauvre oiseau chantant dans l'écume

Sur le mât d'un vaisseau perdu !

Longue nuit ! tourmente éternelle !

Le ciel n'a pas un coin d'azur.

Hommes et choses, pêle-mêle,
 Vont roulant dans l'abîme obscur.
 Tout dérive et s'en va sous l'onde,
 Rois au berceau, maîtres du monde,
 Le front chauve et la tête blonde, 5
 Grand et petit Napoléon !
 Tout s'efface, tout se délie,
 Le flot sur le flot se replie,
 Et la vague qui passe oublie
 Léviathan comme Alcyon ! 10

Août 1832

*(Les chants du crépuscule)*LE RETOUR DE L'EMPEREUR¹

Dors ! nous t'irons chercher ! — Ce jour viendra peut-être !
 Car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître ;
 Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,
 Et, sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
 Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
 Qui t'arrache à ton piédestal.

Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles !
 Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles.
 Nous en ombragerons ton cercueil respecté.
 Nous y convierons tout, Europe, Afrique, Asie,
 Et nous t'amènerons la jeune poésie
 Chantant la jeune liberté.

Ode à la colonne — octobre 1830

I

Après la dernière bataille,²
 Quand, formidables et béants,
 Six cents canons sous la mitraille
 Eurent écrasé les géants ;
 Dans ces jours où caisson qui roule, 15

¹ Napoleon's body lay in St. Helena from his death in 1821 until 1840, when it was brought to France and placed in a magnificent tomb under the dome of the "Invalides."

² Waterloo.

Blessés, chevaux, fuyaient en foule,
Où l'on vit choir l'aigle indompté,
Et, dans le bruit et la fumée,
Sous l'éroulement d'une armée,
Plier Paris épouvanté ;

5

Quand la vieille garde fut morte,
Trahi des uns, de tous quitté,
Le grand empereur, sans escorte,
Rentra dans la grande cité.
Dans l'ancien palais Élysée
Il s'arrêta, l'âme épuisée ;
Et, n'attendant plus de secours,
Repoussant la guerre civile,
Avant de sortir de sa ville,
Triste, il la contempla trois jours.

10

15

Sa tête enfin était courbée.
Plus de triomphes ! plus de cris !
Sa popularité tombée
Couvrait sa gloire de débris.
Partout l'abandon et la haine !
Le soir, quelque passant à peine,
S'arrêtant, mais sans approcher,
Dans le palais cherchant le maître,
A travers la haute fenêtre
Regardait son ombre marcher.

20

25

Durant ces heures solennelles,
Tandis qu'il sondait son malheur,
L'œil des muettes sentinelles
L'intéressait avec douleur.
Soldats toujours prêts pour la lutte,
Hélas ! ils comptaient de sa chute
Chaque symptôme avant-coureur ;
Et, comme un jour qui se retire,

30

Ils voyaient s'effacer l'empire
 Dans le regard de l'empereur !

Adieu ses légions sans nombre !
 Adieu ses camps victorieux !
 Il se sentait poussé vers l'ombre 5
 Par un souffle mystérieux.
 La nuit, sa fièvre était sans trêves ;
 Il voyait flotter dans ses rêves
 Le spectre d'un rocher lointain.
 Déjà, l'âme d'angoisses pleine, 10
 Il entrevoyait Sainte-Hélène
 Dans les brumes de son destin.

Le jour en proie à la pensée,
 L'œil fixé sur le sol sacré,
 Le front sur la vitre glacée, 15
 Il disait : « — Oh ! je reviendrai !
 Je reviendrai ! toujours le même,
 Seul, sans pourpre et sans diadème,
 Sans bataillons et sans trésors ;
 Je veux, proscrit, chassé, qu'importe ? 20
 Choisir, pour rentrer, cette porte,
 Cette porte par où je sors.

« Une nuit, dans une tempête,
 Rapporté par un vent des cieux,
 Avec des éclairs sur la tête, 25
 Je surgirai, vivant, joyeux !
 Mes vieux compagnons d'aventure
 Dormiront dans la brume obscure,
 Et tout à coup à l'orient
 Ils verront luire, ô délivrance ! 30
 Mon œil rayonnant pour la France,
 Pour l'Angleterre flamboyant !

« J'apparaîtrai dans les ténèbres
 A ce Paris qui m'adora ;
 Le jour succède aux nuits funèbres,
 Et mon peuple se lèvera !
 Il se lèvera plein de joie, 5
 Pourvu que dans l'ombre il me voie
 Chassant l'étranger, vil troupeau,
 Pâle, la main de sang trempée,
 Avec le tronçon d'une épée,
 Avec le haillon d'un drapeau ! » 10

*

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,
 Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
 Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale,¹
 En habit d'empereur !

Par cette même porte, où Dieu vous accompagne, 15
 Sire, vous reviendrez sur un sublime char,
 Glorieux, couronné, saint comme Charlemagne
 Et grand comme César !

Sur votre sceptre d'or, qu'aucun vainqueur ne foule,
 On verra resplendir votre aigle au bec vermeil 20
 Et sur votre manteau vos abeilles² en foule
 Frissonner au soleil.

Paris sur ses cent tours allumera des phares ;
 Paris fera parler toutes ses grandes voix ;
 Les cloches, les tambours, les clairons, les fanfares, 25
 Chanteront à la fois.

¹ The "arc de triomphe de l'Étoile," begun by Napoleon in 1806, finished by Louis-Philippe in 1836.

² Emblem of Napoleon, embroidered on his mantle. Cf. "Le manteau impérial," p. 276.

Joyeux comme l'enfant quand l'aube recommence,
Ému comme le prêtre au seuil du lieu sacré,
Sire, on verra vers vous venir un peuple immense,
Tremblant, pâle, effaré ;

Peuple qui sous vos pieds mettrait les lois de Sparte, 5
Qu'embrase votre esprit, qu'enivre votre nom,
Et qui flotte, ébloui, du jeune Bonaparte
Au vieux Napoléon.

Une nouvelle armée, ardente d'espérance,
Dont les exploits déjà sèmeront la terreur, 10
Autour de votre char criera : Vive la France !
Et vive l'empereur !

En vous voyant passer, ô chef du grand empire !
Le peuple et les soldats tomberont à genoux.
Mais vous ne pourrez pas vous pencher pour leur dire : 15
Je suis content de vous !

Une acclamation douce, tendre et hautaine,
Chant des cœurs, cri d'amour où l'extase se joint,
Remplira la cité ; mais, ô mon capitaine !
Vous ne l'entendrez point. 20

De sombres grenadiers, vétérans qu'on admire,
Muets, de vos chevaux viendront baiser les pas ;
Ce spectacle sera touchant et beau ; mais, sire,
Vous ne le verrez pas.

Car, ô géant ! couché dans une ombre profonde, 25
Pendant qu'autour de vous, comme autour d'un ami,
S'éveilleront Paris, et la France, et le monde,
Vous serez endormi !

Vous serez endormi, figure auguste et fière,
De ce morne sommeil, plein de rêves pesants, 30

Dont Barberousse, assis sur sa chaise de pierre,
Dort depuis six cents ans,

L'épée au flanc, l'œil clos, la main encore émue
Par le dernier baiser de Bertrand éperdu,
Dans un lit où jamais le dormeur ne remue
Vous serez étendu.

Pareil à ces soldats qui, devant cent murailles,
Avaient suivi vos pas, vainqueurs, toujours debout,
Et qui, touchés un soir par le vent des batailles,
Se couchaient tout à coup.

Leur attitude grave, altière, armée encore,
Ressemblait au sommeil, et non point au trépas ;
Mais la diane, hélas ! cette voix de l'aurore,
Ne les réveillait pas.

Si bien que, vous voyant glacé, dans son délire,
Et tel qu'un dieu muet qui se laisse adorer,
Ce peuple, ivre d'amour, venu pour vous sourire,
Ne pourra que pleurer.

Sire, en ce moment-là, vous aurez pour royaume
Tous les fronts, tous les cœurs qui battront sous le ciel ;
Les nations feront asseoir votre fantôme
Au trône universel.

Les poètes divins, élite agenouillée,
Vous proclameront grand, vénérable, immortel,
Et de votre mémoire, injustement souillée,
Redoreront l'autel.

Les nuages auront passé dans votre gloire ;
Rien ne troublera plus son rayonnement pur ;
Elle se posera sur toute notre histoire
Comme un dôme d'azur.

Vous serez pour tout homme une âme grande et bonne,
 Pour la France un proscrit magnanime et serein,
 Sire, et pour l'étranger, sur la haute colonne,
 Un colosse d'airain.

Vous cependant, — tandis qu'une pompe sacrée 5
 Mènera par la ville un cortège inouï,
 Et que tous croiront voir revivre à votre entrée
 Un monde évanoui ;

Tandis qu'on entendra, près du dôme où des ombres 10
 Gardent tous les grands noms dont Paris se souvient,
 Rugir les vieux canons comme des dogues sombres
 Quand le maître revient ;

Tandis que votre nom, devant qui tout s'efface,
 Montera vers les cieus, puissant, illustre et beau, —
 Vous sentirez ronger dans l'ombre votre face 15
 Par le ver du tombeau !

*

Sombres événements, hérauts aux noirs messages !
 Masques dont le Seigneur connaît seul les visages,
 Que vous parlez parfois un langage effrayant !
 Oh ! n'arrachez-vous pas au livre de Dieu même 20
 Ces feuillets ténébreux, pleins d'un vague anathème,
 Que vous nous jetez en fuyant ?

Rien n'est complet ; à tout il manque quelque chose ;
 L'homme a le pilori, l'ombre a l'apothéose.
 Ces héros sont trop grands ! un même sort les suit. 25
 Hélas ! tous les Césars et tous les Charlemagnes
 Ont deux versants, ainsi que les hautes montagnes ;
 D'un côté le soleil, et de l'autre la nuit.

Et quel temps fut jamais plus grave et plus sévère ?
 Le Christ déraciné tremble sur le Calvaire. 30

Oh ! que d'écroulements ! tout chancelle à la fois,
 Tout plie et rompt, les grands sous la charge des haines,
 Les rois sous le fardeau du sort, les lois humaines
 Sous le poids des divines lois !

Rien de ces noirs débris ne sort — que toi, pensée ! 5
 Poésie immortelle à tous les vents bercée !
 Ainsi, pour s'en aller en toute liberté,
 Au gré de l'air qui souffle ou de l'eau qui s'épanche,
 Teinte à peine de sang, la plume chaste et blanche
 Tombe de l'oiseau mort et du nid dévasté. 10

II

Sainte-Hélène ! — leçon ! chute ! exemple ! agonie !
 L'Angleterre, à la haine épuisant son génie,
 Se mit à dévorer ce grand homme en plein jour ;
 Et l'univers revit ce spectacle homérique :
 La chaîne, le rocher brûlé du ciel d'Afrique, 15
 Et le titan¹ — et le vautour !

*

Cependant ces tourments, cette auguste infortune,
 Cette rage punique, implacable rancune,
 Faisant saigner d'en bas le grand crucifié,
 Ces affronts qui tombaient sur toute âme hautaine, 20
 Comme un vase profond où coule une fontaine,
 Emplissaient lentement le monde de pitié.

Pitié des nobles cœurs ! cri de toute la terre !
 Qui t'irritaient dans l'ombre, ô geôlier d'Angleterre !
 Car l'admiration, de son feu souverain, 25

¹ Prometheus was the son of the Titan Iapetus. Hesiod and Æschylus (not Homer) are the chief sources of the legend that he stole fire from Jupiter and gave it to men, and that for this he was chained and nailed to Mount Caucasus, where a vulture fed upon his liver until he was delivered by Hercules.

Endurcit l'homme vil, amollit la grande âme.
Hélas ! où pleure un brave, un lâche rit. La flamme
Sèche la fange et fond l'airain.

*

Lui, pourtant, restait fier comme un roi chez son hôte.
On l'entendait parler dans son île à voix haute. 5
Il rêvait ; il dictait d'illustres testaments ;
Il repoussait l'oubli dont l'exil s'enveloppe
Et, quand son œil parfois se tournait vers l'Europe,
Il en venait encor de grands rayonnements.

Un jour, — Lanne assoupi tressaillit sous son dôme ; 10
Les quatre aigles pensifs de la place Vendôme
Frémirent en voyant passer un noir corbeau.
On regarda ; la nuit était sur Sainte-Hélène.
Un guichetier anglais sous son impure haleine
Avait éteint le grand flambeau. 15

*

Vingt ans il a dormi dans cette île lointaine !
Dans les monts, près d'un saule, au bord d'une fontaine,
Sans affront, sans honneur ;
Vingt ans il a dormi sous une dalle obscure,
Seul avec l'océan, seul avec la nature, 20
Seul avec vous, Seigneur !

Là, dans la solitude, après tant de tempêtes,
Tandis que son esprit revivait dans nos têtes,
Que l'Europe indignée exécrait sa prison,
Et que les rois, tremblant jusque dans leurs entrailles, 25
Voyaient le tourbillon de toutes ses batailles
Gronder confusément encore à l'horizon ;

Durant les nuits à l'heure où l'âme dans l'espace
N'entend que l'eau qui fuit, le cormoran qui passe,
Le flot des flots heurté, 30

L'air balayant les monts que la nuée encombre,
 Et ce que dit tout bas à l'éternité sombre
 La sombre immensité ;

Quand la forêt frissonne au front de la colline ;
 Quand le ciel lentement vers l'océan s'incline ; 5
 Lorsque, brisant sa vague aux nocturnes rayons,
 La mer, où vont plongeant des étoiles sans nombre,
 Semble écumer dans l'ombre
 Au choc étincelant des constellations ;

Dans ces heures de paix, les déserts, les vallées, 10
 Les vents, les bois, les monts, les sphères étoilées,
 Chantant un divin chœur,
 Couvrant d'oubli sa tombe aux bruits humains murée,
 Ensemble accomplissaient la fonction sacrée
 De calmer ce grand cœur. 15

III

Jadis, quand vous vouliez conquérir une ville,
 Ratisbonne ou Madrid, Varsovie ou Séville,
 Vienne l'austère, ou Naples au soleil radieux,
 Vous fronciez le sourcil, ô figure idéale !
 Alors tout était dit. La garde impériale 20
 Faisait trois pas comme les dieux.

Vos batailles, ô roi ! comme des mains fatales,
 L'une après l'autre, ont pris toutes les capitales !
 Il suffit d'Iéna pour entrer à Berlin,
 D'Arcole pour entrer à Mantoue, ô grand homme ! 25
 Lodi mène à Milan, Marengo mène à Rome,
 La Moskova mène au Kremlin !

Paris coûte plus cher ! c'est la cité sacrée !
 C'est la conquête ardue, âpre, démesurée !

Le but éblouissant des suprêmes efforts !
 Pour entrer dans Paris, la ville de mémoire,
 Sire, il faut revenir de la sombre victoire
 Qu'on remporte au pays des morts !

Il faut avoir forcé toute haine à se taire, 5
 Rallié tout grand cœur et tout grand caractère,
 S'être fait de l'Europe et l'âme et le milieu,
 Et, debout dans la gloire ainsi que dans un temple,
 Être pour l'univers, qui de loin vous contemple,
 Plus qu'un fantôme et presque un dieu ! 10

Il faut, soleil du siècle, en éclipser les astres ;
 Il faut, héros accru même par les désastres,
 Dépasser Lafayette, effacer Mirabeau,
 Sortir du fond des mers où l'autre ciel commence,
 Et mêler la grandeur de l'océan immense 15
 A la majesté du tombeau !

IV

Oh ! t'abaisser n'est pas facile,
 France, sommet des nations !
 Toi que l'idée a pour asile,
 Mère des révolutions ! 20
 Aux choses dont tu fais le moule
 Tout l'univers travaille en foule ;
 Ta chaleur dans ses veines coule ;
 Il t'obéit avec orgueil ;
 Il marche, il forge, il tente, il fonde ; 25
 Toi, tu penses, grave et féconde . . . —
 La France est la tête du monde,
 Cyclope dont Paris est l'œil !

Te détruire ? — audace insensée !
 Crime ! folie ! impiété ! 30

Ce serait ôter la pensée
A la future humanité !
Ce serait aveugler les races !
Car, dans le chemin que tu traces,
Dans le cercle où tu les embrasses, 5
Tous les peuples doivent s'unir ;
L'esprit des temps à ta voix change ;
Tout ce qui naît sous toi se range ! —
Qui donc ferait ce rêve étrange
De décapiter l'avenir ? 10

Te bâillonner ? — Rois ! Dieu lui-même
Pourra vous le prouver bientôt,
Ce siècle est un profond problème
Dont la France seule a le mot.
Ce siècle est debout sur la rive, 15
D'une voix terrible ou plaintive,
Questionnant quiconque arrive,
Tribuns, penseurs, — ou rois, hélas !
Il propose à tous, dès l'aurore,
L'énigme inexpiquée encore 20
Et, comme le sphinx, il dévore
Celui qui ne le comprend plus.

T'insulter ? — mais, s'il se rencontre
Des rois pour courir ce danger,
Vois donc les choses que Dieu montre 25
A ceux qui voudraient t'outrager !
Vois, sous l'arche où sont nos histoires,
Wagram les mains de poudre noires,
Ulm, Essling, Eylau, cent victoires,
Défiler au bruit du tambour ! 30
Dieu, quand l'Europe te croit morte,
Prend l'empereur et te l'apporte,
Et fait repasser sous ta porte,
Toute ta gloire en un seul jour !

T'insulter ! t'insulter ! ma mère !
 Mais n'avons-nous pas tous, ô ciel !
 Parmi nos livres, près d'Homère,
 Quelque vieux sabre paternel ?
 Nos pères sont morts, France aimée ! 5
 Mais de leur foule ranimée
 Peut-être on ferait une armée
 Comme on en fait un Panthéon !
 Prêts à surgir au bruit des bombes,
 Prêts à se lever si tu tombes, 10
 Peut-être sont-ils dans leurs tombes
 Entiers comme Napoléon !

*

Toi, héros de ces funérailles,
 Roi ! génie ! empereur ! martyr !
 Les temps sont clos ; dans nos murailles 15
 Rentre pour ne plus en sortir !
 Rentre aussi dans ta gloire entière,
 Toi qui mêlais d'une main fière,
 Dans l'airain de ton œuvre altière,
 Tous les peuples, tous les métaux ; 20
 Toi qui, dans ta force profonde,
 Oubliant que la foudre gronde,
 Voulais donner ta forme au monde
 Comme Alexandre au mont Athos !

Tu voulais, versant notre sève 25
 Aux peuples trop lents à mûrir,
 Faire conquérir par le glaive
 Ce que l'esprit doit conquérir.
 Sur Dieu même prenant l'avance,
 Tu prétendais, vaste espérance ! 30
 Remplacer Rome par la France
 Régnant du Tage à la Néva ;
 Mais de tels projets Dieu se venge.

Duel effrayant ! guerre étrange !
Jacob ne luttait qu'avec l'ange,
Tu luttais avec Jéhovah !

Nul homme en ta marche hardie
N'a vaincu ton bras calme et fort ; 5
A Moscou, ce fut l'incendie ;
A Waterloo, ce fut le sort.
Que t'importe que l'Angleterre
Fasse parler un bloc de pierre
Dans ce coin fameux de la terre 10
Où Dieu brisa Napoléon,
Et, sans qu'elle-même ose y croire,
Fasse attester devant l'histoire
Le mensonge d'une victoire
Par le fantôme d'un lion ? 15

Oh ! qu'il tremble, au vent qui s'élève,
Sur son piédestal incertain,
Ce lion chancelant qui rêve,
Debout dans le champ du destin !
Nous repasserons dans sa plaine ! 20
Laisse-le donc conter sa haine
Et répandre son ombre vaine
Sur tes braves ensevelis !
Quelque jour, — et je l'attends d'elle !
Ton aigle, à nos drapeaux fidèle, 25
Le soufflettera d'un coup d'aile
En s'en allant vers Austerlitz !

L'EXPIATION

I

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
 Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
 Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
 Laisant derrière lui brûler Moscou fumant.
 Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche. 5
 Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
 On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
 Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
 On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
 Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre 10
 Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
 On voyait des clairons à leur poste gelés,
 Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
 Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
 Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs, 15
 Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
 Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
 Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
 Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
 On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus. 20
 Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre,
 C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
 Une procession d'ombres sur le ciel noir.
 La solitude, vaste, épouvantable à voir,
 Partout apparaissait, muette vengeresse. 25
 Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
 Pour cette immense armée un immense linceul ;
 Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
 — Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
 Deux ennemis ! le czar, le nord. Le nord est pire. 30
 On jetait les canons pour brûler les affûts.
 Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
 Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.

On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
 Voir que des régiments s'étaient endormis là.
 O chutes d'Annibal ! lendemains d'Attila !
 Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
 On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières, 5
 On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
 Ney, que suivait naguère une armée, à présent
 S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
 Toutes les nuits, qui-vive ! alerte ! assauts ! attaques !
 Ces fantômes prenaient leur fusil, et sur eux 10
 Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
 Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves
 D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
 Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
 L'empereur était là, debout, qui regardait. 15
 Il était comme un arbre en proie à la cognée.
 Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
 Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
 Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
 Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches, 20
 Il regardait tomber autour de lui ses branches.
 Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
 Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
 Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
 Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile, 25
 Accusaient le destin de lèse-majesté.
 Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
 Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
 L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
 Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait 30
 Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
 Devant ses légions sur la neige semées :
 — Est-ce le châtement, dit-il, Dieu des armées ? —
 Alors il s'entendit appeler par son nom
 Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non. 35

II

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
 Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
 Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
 La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
 D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France. 5
 Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;
 Tu désertais, victoire, et le sort était las.
 O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
 Car ces derniers soldats de la dernière guerre
 Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre, 10
 Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
 Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.
 Il avait l'offensive et presque la victoire ;
 Il tenait Wellington acculé sur un bois. 15
 Sa lunette à la main il observait parfois
 Le centre du combat, point obscur où tressaille
 La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
 Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
 Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! — C'était Blücher ! 20
 L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
 La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
 La batterie anglaise écrasa nos carrés.
 La plaine où frissonnaient nos drapeaux déchirés
 Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge, 25
 Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
 Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
 Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
 Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
 Où l'on entrevoyait des blessures difformes ! 30
 Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme inquiet
 Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
 Derrière un mamelon la garde était massée,

La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il, —
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres, 5
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : vive l'empereur ! 10
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait ; et, sitôt qu'ils avaient débouché 15
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques, 20
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée, 25
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut, 30
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !
Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches
Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux, 35
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,

Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
 Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
 Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient. — En un clin d'œil,
 Comme s'envole au vent une paille enflammée,
 S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée, 5
 Et cette plaine, hélas, où l'on rêve aujourd'hui,
 Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
 Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
 Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
 Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants, 10
 Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve ;
 Hommes, chevaux, tambours, drapeaux ; — et dans l'épreuve
 Sentant confusément revenir son remords,
 Levant les mains au ciel, il dit : — Mes soldats morts, 15
 Moi vaincu ! mon empire est brisé comme verre.
 Est-ce le châtimement cette fois, Dieu sévère ? —
 Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
 Il entendit la voix qui lui répondait : Non !

III

Il croula. Dieu changea la chaîne de l'Europe. 20

Il est, au fond des mers que la brume enveloppe,
 Un roc hideux, débris des antiques volcans.
 Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,
 Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,
 Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire 25
 Le clouer, excitant par son rire moqueur
 Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.

Évanouissement d'une splendeur immense !
 Du soleil qui se lève à la nuit qui commence,
 Toujours l'isolement, l'abandon, la prison ; 30

Un soldat rouge au seuil, la mer à l'horizon.
 Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,
 Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe,
 Toujours le bruit des flots, toujours le bruit des vents !
 Adieu, tente de pourpre aux panaches mouvants, 5
 Adieu, le cheval blanc que César éperonne !
 Plus de tambours battant aux champs, plus de couronne,
 Plus de rois prosternés dans l'ombre avec terreur,
 Plus de manteau trainant sur eux, plus d'empereur !
 Napoléon était retombé Bonaparte. 10
 Comme un romain blessé par la flèche du parthe,
 Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.
 Un caporal anglais lui disait : halte-là !
 Son fils aux mains des rois, sa femme au bras d'un autre !
 Plus vil que le pourceau qui dans l'égout se vautre, 15
 Son sénat, qui l'avait adoré, l'insultait.
 Au bord des mers, à l'heure où la bise se tait,
 Sur les escarpements croulant en noirs décombres,
 Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres.
 Sur les monts, sur les flots, sur les cieux, triste et fier, 20
 L'œil encore ébloui des batailles d'hier,
 Il laissait sa pensée errer à l'aventure.
 Grandeur, gloire, ô néant ! calme de la nature !
 Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.
 Les rois, ses guichetiers, avaient pris un compas 25
 Et l'avaient enfermé dans un cercle inflexible.
 Il expirait. La mort de plus en plus visible
 Se levait dans sa nuit et croissait à ses yeux
 Comme le froid matin d'un jour mystérieux.
 Son âme palpitait, déjà presque échappée. 30
 Un jour enfin il mit sur son lit son épée,
 Et se coucha près d'elle, et dit : c'est aujourd'hui !
 On jeta le manteau ¹ de Marengo sur lui.
 Ses batailles du Nil, du Danube, du Tibre,

¹ The mantle he had worn at Marengo (1800) was still preserved by him.

Se penchaient sur son front ; il dit : Me voici libre !
 Je suis vainqueur ! je vois mes aigles accourir ! —
 Et, comme il retournait sa tête pour mourir,
 Il aperçut, un pied dans la maison déserte,
 Hudson Lowe guettant par la porte entr'ouverte. 5
 Alors, géant broyé sous le talon des rois,
 Il cria : La mesure est comble cette fois !
 Seigneur ! c'est maintenant fini ! Dieu que j'implore,
 Vous m'avez châtié ! — La voix dit : — Pas encore !

IV

O noirs événements, vous fuyez dans la nuit ! 10
 L'empereur mort tomba sur l'empire détruit.
 Napoléon alla s'endormir sous le saule.
 Et les peuples alors, de l'un à l'autre pôle,
 Oubliant le tyran, s'éprirent du héros.
 Les poètes, marquant au front les rois bourreaux, 15
 Consolèrent, pensifs, cette gloire abattue.
 A la colonne veuve on rendit sa statue.
 Quand on levait les yeux, on le voyait debout
 Au-dessus de Paris, serein, dominant tout,
 Seul, le jour dans l'azur et la nuit dans les astres. 20
 Panthéons, on grava son nom sur vos pilastres !
 On ne regarda plus qu'un seul côté des temps ;
 On ne se souvint plus que des jours éclatants ;
 Cet homme étrange avait comme enivré l'histoire ;
 La justice à l'œil froid disparut sous sa gloire, 25
 On ne vit plus qu'Essling, Ulm, Arcole, Austerlitz ;
 Comme dans les tombeaux des romains abolis,
 On se mit à fouiller dans ces grandes années ;
 Et vous applaudissiez, nations inclinées,
 Chaque fois qu'on tirait de ce sol souverain 30
 Ou le consul de marbre ou l'empereur d'airain !

V

Le nom grandit quand l'homme tombe ;
Jamais rien de tel n'avait lui.
Calme, il écoutait dans sa tombe
La terre qui parlait de lui.

La terre disait : « — La victoire 5
A suivi cet homme en tous lieux.
Jamais tu n'as vu, sombre histoire,
Un passant plus prodigieux !

« Gloire au maître qui dort sous l'herbe !
Gloire à ce grand audacieux ! 10
Nous l'avons vu gravir, superbe,
Les premiers échelons des cieus !

« Il envoyait, âme acharnée,
Prenant Moscou, prenant Madrid,
Lutter contre la destinée 15
Tous les rêves de son esprit.

« A chaque instant, rentrant en lice,
Cet homme aux gigantesques pas
Proposait quelque grand caprice
A Dieu, qui n'y consentait pas. 20

« Il n'était presque plus un homme.
Il disait grave et rayonnant,
En regardant fixement Rome :
C'est moi qui règne maintenant !

« Il voulait, héros et symbole, 25
Pontife et roi, phare et volcan,
Faire du Louvre un Capitole
Et de Saint-Cloud un Vatican.

« César, il eût dit à Pompée :
Sois fier d'être mon lieutenant !
On voyait luire son épée
Au fond d'un nuage tonnant.

« Il voulait, dans les frénésies
De ses vastes ambitions,
Faire devant ses fantaisies
Agenouiller les nations, 5

« Ainsi qu'en une urne profonde,
Mêler races, langues, esprits, 10
Répandre Paris sur le monde,
Enfermer le monde en Paris !

« Comme Cyrus dans Babylone,
Il voulait, sous sa large main,
Ne faire du monde qu'un trône 15
Et qu'un peuple du genre humain,

« Et bâtir, malgré les huées,
Un tel empire sous son nom,
Que Jéhovah dans les nuées
Fut jaloux de Napoléon ! » 20

VI

Enfin, mort triomphant, il vit sa délivrance
Et l'océan rendit son cercueil à la France.

L'homme, depuis douze ans, sous le dôme doré¹
Reposait, par l'exil et par la mort sacré,
En paix ! — Quand on passait près du monument sombre, 25
On se le figurait, couronne au front, dans l'ombre,
Dans son manteau semé d'abeilles d'or, muet,
Couché sous cette voûte où rien ne remuait,

¹ The dome of the Invalides, where Napoleon's body was placed in 1840.

Lui, l'homme qui trouvait la terre trop étroite,
 Le sceptre en sa main gauche, et l'épée en sa droite,
 A ses pieds son grand aigle ouvrant l'œil à demi,
 Et l'on disait : C'est là qu'est César endormi !

Laisant dans la clarté marcher l'immense ville, 5
 Il dormait ; il dormait confiant et tranquille.

VII

Une nuit, — c'est toujours la nuit dans le tombeau, —
 Il s'éveilla. Luisant comme un hideux flambeau,
 D'étranges visions emplissaient sa paupière ;
 Des rires éclataient sous son plafond de pierre ; 10
 Livide, il se dressa ; la vision grandit ;
 O terreur ! une voix qu'il reconnut lui dit :

— Réveille-toi. Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène,
 L'exil, les rois geôliers, l'Angleterre hautaine
 Sur ton lit accoudée à ton dernier moment, 15
 Sire, cela n'est rien. Voici le châtiment ! —

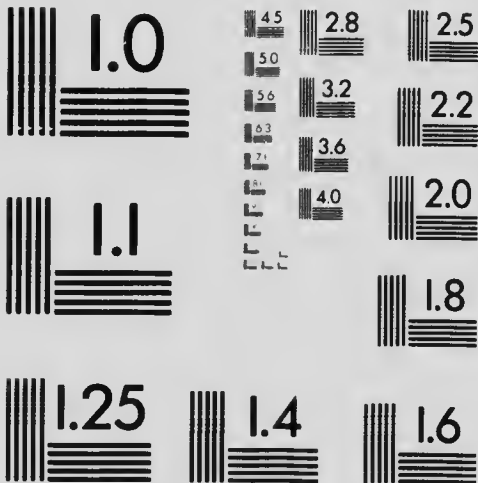
La voix alors devint âpre, amère, stridente,
 Comme le noir sarcasme et l'ironie ardente ;
 C'était le rire amer mordant un demi-dieu.

— Sire ! on t'a retiré de ton Panthéon bleu ! 20
 Sire ! on t'a descendu de ta haute colonne !
 Regarde. Des brigands dont l'essaim tourbillonne,
 D'affreux bohémiens, des vainqueurs de charnier
 Te tiennent dans leurs mains et t'ont fait prisonnier.
 A ton orteil d'airain leur patte infâme touche. 25
 Ils t'ont pris. Tu mourus, comme un astre se couche,
 Napoléon le Grand, empereur ; tu renais
 Bonaparte, écuyer du cirque Beauharnais.
 Te voilà dans leurs rangs, on t'a, l'on te harnache.
 Ils t'appellent tout haut grand homme, entre eux, ganache. 30



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Ils traînent, sur Paris qui les voit s'étaler,
 Des sabres qu'au besoin ils sauraient avaler.
 Aux passants attroupés devant leur habitacle,
 Ils disent, entends-les : — Empire à grand spectacle !
 Le pape est eugagé dans la troupe ; c'est bien, 5
 Nous avons mieux ; le czar en est ; mais ce n'est rien.
 Le czar n'est qu'un sergent, le pape n'est qu'un bonze ;
 Nous avons avec nous le bonhomme de bronze !¹
 Nous sommes les neveux du grand Napoléon ! —
 Et Fould, Magnan, Rouher, Parieu caméléon, 10
 Font rage. Ils vont montrant un sénat d'automates.
 Ils ont pris de la paille au fond des casemates
 Pour empailler ton aigle, ô vainqueur d'Iéna !
 Il est là, mort, gisant, lui qui si haut plana,
 Et du champ de bataille il tombe au champ de foire. 15
 Sire, de ton vieux trône ils recousent la moire.
 Ayant dévalisé la France au coin d'un bois,
 Ils ont à leurs haillons du sang, comme tu vois,
 Et dans son bénitier Sibour lave leur linge.
 Toi, lion, tu les suis ; leur maître, c'est le singe. 20
 Ton nom leur sert de lit, Napoléon premier.
 On voit sur Austerlitz un peu de leur fumier.
 Ta gloire est un gros vin dont leur honte se grise.
 Cartouche essaie et met ta redingote grise,²
 On quête des liards dans le petit chapeau ; 25
 Pour tapis sur la table ils ont mis ton drapeau ;
 A cette table immonde où le grec devient riche,
 Avec le paysan on boit, on joue, on triche.
 Tu te mêles, compère, à ce tripot hardi,
 Et ta main qui tenait l'étendard de Lodi, 30
 Cette main qui portait la foudre, ô Bonaparte,
 Aide à piper les dés et fait sauter la carte.
 Ils te forcent à boire avec eux, et Carlier
 Pousse amicalement d'un coude familier

¹ Napoleon I. ² redingote grise, petit chapeau : details of the traditional costume of Napoleon.

Votre majesté, sire, et Piétri dans son antre
 Vous tutoie, et Maupas vous tape sur le ventre.
 Faussaires, meurtriers, escrocs, forbans, voleurs,
 Ils savent qu'ils auront, comme toi, des malheurs ;
 Leur soif en attendant vide la coupe pleine 5
 A ta santé ; Poissy trinque avec Sainte-Hélène.
 Regarde ! bals, sabbats, fêtes matin et soir.
 La foule au bruit qu'ils font se culbute pour voir ;
 Debout sur le tréteau qu'assiège une cohue
 Qui rit, bâille, applaudit, tempête, siffle, hue, 10
 Entouré de pasquins agitant leur grelot,
 — Commencer par Homère et finir par Callot !
 Épopée ! épopée ! oh ! quel dernier chapitre ! —
 Entre Troplong paillasse et Chaix-d'Est-Ange pitre,
 Devant cette baraque, abject et vil bazar 15
 Où Mandrin mal lavé se déguise en César,
 Riant l'affreux bandit, dans sa moustache épaisse,
 Toi, spectre impérial, tu bats la grosse caisse ! —

L'horrible vision s'éteignit. — L'empereur,
 Désespéré, poussa dans l'ombre un cri d'horreur, 20
 Baissant les yeux, dressant ses mains épouvantées ;
 Les Victoires de marbre à la porte sculptées,
 Fantômes blancs debout hors du sépulcre obscur,
 Se faisaient du doigt signe et, s'appuyant au mur,
 Écoutaient le titan pleurer dans les ténèbres. 25
 Et lui, cria : Démon aux visions funèbres,
 Toi qui me suis partout, que jamais je ne vois,
 Qui donc es-tu ? — Je suis ton crime, dit la voix. —
 La tombe alors s'emplit d'une lumière étrange
 Semblable à la clarté de Dieu quand il se venge ; 30
 Pareils aux mots que vit resplendir Balthazar,
 Deux mots dans l'ombre écrits flamboyaient sur César ;
 Bonaparte, tremblant comme un enfant sans mère,
 Leva sa face pâle et lut : DIX-HUIT BRUMAIRE.

NARRATIVE POEMS

(Lyrics, ballads, and light descriptive pieces)

Hugo is a master of weird and pathetic narrative. It is interesting to note the skill with which he varies the rhythms to denote a change of mood or theme. In "Les djinns," for example, the approach, the terrifying presence, and the departure of the winged monsters is marked by the swelling growth and diminution of the measure. The refrains and repetitions of "Le chasseur noir" are not tacked on to the poem as such excrescences frequently are; they intensify the mood of terror which the poem evokes.

LA FIANCÉE DU TIMBALIER

Douce est la mort qui vient en bien aimant.

Desportes, *Sonnet*

« Monseigneur le duc de Bretagne
A, pour les combats meurtriers,
Convoqué de Nante à Mortagne,
Dans la plaine et sur la montagne,
L'arrière-ban de ses guerriers.

5

« Ce sont des barons dont les armes
Ornent des forts ceints d'un fossé ;
Des preux vieillis dans les alarmes,
Des écuyers, des hommes d'armes ;
L'un d'entre eux est mon fiancé.

10

« Il est parti pour l'Aquitaine
Comme timbalier, et pourtant
On le prend pour un capitaine,
Rien qu'à voir sa mine hautaine,
Et son pourpoint, d'or éclatant !

15

« Depuis ce jour, l'effroi m'agite.
J'ai dit joignant son sort au mien
— Ma patronne, sainte Brigitte,
Pour que jamais il ne le quitte,
Surveillez son ange gardien ! —

5

« J'ai dit à notre abbé : — Messire
Priez bien pour tous nos soldats
Et, comme on sait qu'il le désire,
J'ai brûlé trois cierges de cire
Sur la châsse de saint Gildas.

10

« A Notre-Dame de Lorette
J'ai promis, dans mon noir chagrin,
D'attacher sur ma gorgerette,
Fermée à la vue indiscreète,
Les coquilles du pèlerin.

15

« Il n'a pu, par d'amoureux gages,
Absent, consoler mes foyers ;
Pour porter les tendres messages,
La vassale n'a point de pages,
Le vassal n'a point d'écuyers.

20

« Il doit aujourd'hui de la guerre
Revenir avec monseigneur ;
Ce n'est plus un amant vulgaire ;
Je lève un front baissé naguère,
Et mon orgueil est du bonheur !

25

« Le duc triomphant nous rapporte
Son drapeau dans les camps froissé ;
Venez tous sous la vieille porte
Voir passer la brillante escorte,
Et le prince, et mon fiancé !

30

« Venez voir pour ce jour de fête
 Son cheval caparaçonné,
 Qui sous son poids hennit, s'arrête,
 Et marche en secouant la tête,
 De plumes rouges couronné !

5

« Mes sœurs, à vous parer si lentes,
 Venez voir près de mon vainqueur
 Ces timbales étincelantes
 Qui, sous sa main toujours tremblantes,
 Sonnent et font bondir le cœur !

10

« Venez surtout le voir lui-même
 Sous le manteau que j'ai brodé.
 Qu'il sera beau ! c'est lui que j'aime !
 Il porte comme un diadème
 Son casque de crins inondé !

15

« L'égyptienne ¹ sacrilège,
 M'attirant derrière un pilier,
 M'a dit hier (Dieu nous protège !)
 Qu'à la fanfare du cortège
 Il manquerait un timbalier.

20

« Mais j'ai tant prié, que j'espère !
 Quoique, me montrant de la main
 Un sépulcre, son noir repaire,
 La vieille aux regards de vipère
 M'ait dit : — Je t'attends là demain !

25

« Volons ! plus de noires pensées !
 Ce sont les tambours que j'entends.
 Voici les dames en tassées,
 Les tentes de pourpre dressées,
 Les fleurs et les drapeaux flottants.

30

¹ The gypsy fortune teller.

« Sur deux rangs le cortège ondoie.
D'abord les piquiers aux pas lourds ;
Puis, sous l'étendard qu'on déploie,
Les barons, en robe de soie,
Avec leurs toques de velours.

5

« Voici les chasubles des prêtres ;
Les hérauts sur un blanc coursier.
Tous, en souvenir des ancêtres,
Portent l'écusson de leurs maîtres,
Peint sur leur corselet d'acier.

10

« Admirez l'armure persane
Des templiers, craints de l'enfer ;
Et, sous la longue pertuisane,
Les archers venus de Lausanne,
Vêtus de buffle, armés de fer.

15

« Le duc n'est pas loin ; ses bannières
Flottent parmi les chevaliers ;
Quelques enseignes prisonnières,
Honteuses, passent les dernières . . .
Mes sœurs ! voici les timbaliers ! . . . »

20

Elle dit, et sa vue errante
Plonge, hélas ! dans les rangs pressés ;
Puis, dans la foule indifférente,
Elle tomba froide et mourante . . .
Les timbaliers étaient passés.

25

Octobre 1825

(Ode. et ballades)

LES DJINNS¹

E com i gru van cantando lor 'u.
 Facendo in aer di se lunga riga,
 Così vid' io venir traendo guai
 Ombre portate dalla detta briga.²

Dante

Murs, ville,
 Et port,
 'sile
 De mort,
 Mer grise
 Oû brise
 La brise,
 Tout dort.

5

Dans la plaine
 Naît un bruit.
 C'est l'haleine
 De la nuit.
 Elle brame
 Comme une âme
 Qu'une flamme
 Toujours suit.

10

La voix plus haute
 Semble un grelot.
 D'un nain qui saute
 C'est le galop.
 Il fuit, s'élance,
 Puis en cadence
 Sur un pied danse
 Au bout d'un flot.

20

¹ The djinns may be considered as the spirits or demons of the tempest.

² Et comme les grues qui font dans l'air de longues files vont chantant leur plainte, ainsi je vis venir traînant des gémissements les ombres emportées par cette tempête.

La rumeur approche,
 L'écho la redit.
 C'est comme la cloche
 D'un couvent maudit,
 Comme un bruit de foule 5
 Qui tonne et qui roule,
 Et tantôt s'écroule
 Et tantôt grandit.

5 Dieu ! la voix sépulcrale
 Des Djinns ! . . . — Quel bruit ils font ! 10
 Fuyons sous la spirale
 De l'escalier profond !
 Déjà s'éteint ma lampe,
 Et l'ombre de la rampe,
 Qui le long du mur rampe, 15
 Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
 Et tourbillonne en sifflant.
 Les ifs, que leur vol fracasse,
 Craquent comme un pin brûlant, 20
 Leur troupeau lourd et rapide,
 Volant dans l'espace vide,
 Semble un nuage livide
 Qui porte un éclair au flanc.

20 Ils sont tout près ! — Tenons fermée 25
 Cette salle où nous les narguons.
 Quel bruit dehors ! Hideuse armée
 De vampires et de dragons !
 La poutre du toit descellée
 Ploie ainsi qu'une herbe mouillée, 30
 Et la vieille porte rouillée
 Tremble à déraciner ses gonds.

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
 L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
 Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
 Le mur fléchit sous le noir bataillon.
 La maison crie et chancelle penchée, 5
 Et l'on dirait que, du sol arrachée,
 Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
 Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve
 De ces impurs démons des soirs, 10
 J'irai prosterner mon front chauve
 Devant tes sacrés encensoirs !
 Fais que sur ces portes fidèles
 Meure leur souffle d'étincelles,
 Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes 15
 Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! — Leur cohorte
 S'envole et fuit, et leurs pieds
 Cessent de battre ma porte
 De leurs coups multipliés. 20
 L'air est plein d'un bruit de chaînes,
 Et dans les forêts prochaines
 Frissonnent tous les grands chênes,
 Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines 25
 Le battement décroît,
 Si confus dans les plaines,
 Si faible, que l'on croit
 Ouïr la sauterelle
 Crier d'une voix grêle, 30
 Ou pétiller la grêle
 Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor :
Ainsi, des arabes
Quand sonne le cor, 5
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas, 10
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde 15
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ; 20
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute 25
La nuit . . .
J'écoute : —
Tout fuit,
Tout passe ;
L'espace 30
Efface
Le bruit.

LE MARABOUT PROPHÈTE

Fuyez au mont inabordable !
 Fuyez dans le creux du vallon !
 Une nation formidable
 Vient du côté de l'aiglon.

Ils auront de bons capitaines, 5
 Ils auront de bons matelots ;
 Ils viendront à travers les plaines,
 Ils viendront à travers les flots.

Ils auront des artilleries,
 Des chariots, des pavillons ; 10
 Leurs immenses cavaleries
 Seront comme des tourbillons.

Comme crie une aigle échappée,
 Ils crieront : Nous venons enfin !
 Meurent les hommes par l'épée ! 15
 Meurent les femmes par la faim !

On les distinguera dans l'ombre
 Jetant la lueur et l'éclair.
 Ils feront en marche un bruit sombre
 Comme les vagues de la mer. 20

Ils sembleront avoir des ailes,
 Ils voleront dans le ciel noir
 Plus nombreux que les étincelles
 D'un chaume qui brûle le soir.

Ils viendront, le cœur plein de haines, 25
 Avec des glaives dans les mains . . . —
 Oh ! ne sortez pas dans les plaines !
 Oh ! n'allez pas dans les chemins !

Car dans nos campagnes antiques
 On n'entend plus que les clairons,
 Et l'on n'y voit plus que les piques,
 Que les piques des escadrons !

Oh ! que de chars ! que de fumée ! 5
 Ils viendront, hurlant et riant,
 Ils seront une grande armée,
 Ils seront un peuple effrayant.

Mais que Dieu, sous qui le ciel tremble,
 Montre sa face dans le bruit, 10
 Ils disparaîtront tous ensemble
 Comme une vision de nuit !

5 août 1846

(Toute la lyre)

LE CHASSEUR NOIR

— Qu'es-tu, passant ? Le bois est sombre,
 Les corbeaux volent en grand nombre,
 Il va pleuvoir. 15
 — Je suis celui qui va dans l'ombre,
 Le chasseur noir !

Les feuilles des bois, du vent remuées,
 Sifflent . . . on dirait
 Qu'un sabbat¹ nocturne emplit de huées 20
 Toute la forêt ;
 Dans une clairière au sein des nuées,
 La lune apparaît.

Chasse le daim ! chasse la biche,
 Cours dans les bois, cours dans la friche, 25
 Voici le soir.

¹ Witches' dance.

Chasse le czar, chasse l'Autriche,
O chasseur noir !

Les feuilles des bois —

Souffle en ton cor, boucle ta guêtre,
Chasse les cerfs qui viennent paître 5
Près du manoir.
Chasse le roi, chasse le prêtre,
O chasseur noir !

Les feuilles des bois —

Il tonne, il pleut, c'est le déluge. 10
Le renard fuit, pas de refuge
Et pas d'espoir !
Chasse l'espion, chasse le juge,
O chasseur noir !

Les feuilles des bois — 15

Tous les démons de Saint-Antoine
Bondissent dans la folle avoine
Sans t'émouvoir ;
Chasse l'abbé, chasse le moine,
O chasseur noir ! 20

Les feuilles des bois —

Chasse les ours ! ta meute jappe.
Que pas un sanglier n'échappe.
Fais ton devoir !
Chasse César, chasse le pape, 25
O chasseur noir !

Les feuilles des bois —

Le loup de ton sentier s'écarte.
 Que ta meute à sa suite parte !
 Cours ! fais-le choir !
 Chasse le brigand Bonaparte,
 O chasseur noir !

5

Les feuilles des bois, du vent remuées,
 Tombent . . . on dirait
 Que le sabbat sombre aux rauques huées
 A fui la forêt ;
 Le clair chant du coq perce les nuées ;
 Ciel ! l'aube apparaît !

10

Tout reprend sa force première.
 Tu redeviens la France altièrre
 Si belle à voir,
 L'ange blanc vêtu de lumière,
 O chasseur noir !

15

Les feuilles des bois, du vent remuées,
 Tombent . . . on dirait
 Que le sabbat sombre aux rauques huées
 A fui la forêt ;
 Le clair chant du coq perce les nuées,
 Ciel ! l'aube apparaît !

20

Jersey, septembre 1853

(*Les châtiments*)

LES REITRES

(Chanson barbare)

Sonnez, clairons,
 Sonnez, cymbales !

On entendra siffler les balles ;
 L'ennemi vient, nous le battons ;
 Les déroutes sont des cavales
 Qui s'envolent quand nous soufflons ;

25

Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
 Sonnez, rixdales,
 Sonnez, doublons !

Sonnez, cymbales,
 Sonnez, clairons !

5

On entendra siffler les balles ;
 Nous sommes les durs forgerons
 Des victoires impériales ;
 Personne n'a vu nos talons ;
 Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
 Sonnez, doublons,
 Sonnez, rixdales !

10

Sonnez, clairons,
 Sonnez, cymbales !

On entendra siffler les balles ;
 Sitôt qu'en guerre nous entrons
 Les rois ennemis font leurs malles,
 Et commandent leurs postillons ;
 Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
 Sonnez, rixdales,
 Sonnez, doublons !

15

20

Sonnez, cymbales,
 Sonnez, clairons !

On entendra siffler les balles ;
 Sur les villes nous tomberons ;
 Toutes femmes nous sont égales,
 Que leurs cheveux soient bruns ou blonds ;
 Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
 Sonnez, doublons,
 Sonnez, rixdales !

25

30

Sonnez, clairons,
 Sonnez, cymbales !

On entendra siffler les balles ;

CHANSON DES DOREURS DE PROUES

Nous sommes les doreurs de proues.
 Les vents, tournant comme des roues,
 Sur la verte rondeur des eaux
 Mêlent les lueurs et les ombres,
 Et dans les plis des vagues sombres 5
 Traînent les obliques vaisseaux.

La bourrasque décrit des courbes,
 Les vents sont tortueux et fourbes,
 L'archer noir souffle dans son cor,
 Ces bruits s'ajoutent aux vertiges, 10
 Et c'est nous qui dans ces prodiges
 Faisons rôder des spectres d'or,

Car c'est un spectre que la proue.
 Le flot l'étreint, l'air la secoue ;
 Fièrè, elle sort de nos bazars 15
 Pour servir aux éclairs de cible,
 Et pour être un regard terrible
 Parmi les sinistres hasards.

Roi, prends le frais sous les platanes ;
 Sultan, sois jaloux des sultanes, 20
 Et tiens sous des voiles caché
 L'essaim des femmes inconnues
 Qu'hier on vendait toutes nues
 A la criée en plein marché ;

Qu'importe au vent ! qu'importe à l'onde ! 25
 Une femme est noire, une est blonde,
 L'autre est d'Alep ou d'Ispahan ;
 Toutes tremblent devant ta face ;
 Et que veut-on que cela fasse
 Au mystérieux océan ? 30

Vous avez chacun votre fête ;
 Sois le prince, il est la tempête ·
 Lui l'éclair, toi l'yatagan,
 Vous avez chacun votre glaive ;
 Sous le sultan le peuple rêve, 5
 Le flot songe sous l'ouragan.

Nous travaillons pour l'un et l'autre.
 Cette double tâche est la nôtre,
 Et nous chantons ! O sombre émir,
 Tes yeux d'acier, ton cœur de marbre, 10
 N'empêchent pas le soir dans l'arbre
 Les petits oiseaux de dormir ;

Car la nature est éternelle
 Et tranquille, et Dieu sous son aile
 Abrite les vivants pensifs. 15
 Nous chantons dans l'ombre sereine
 Des chansons où se mêle à peine
 La vision des noirs récifs.

Nous laissons aux maîtres les palmes
 Et les lauriers ; nous sommes calmes 20
 Tant qu'ils n'ont pas pris dans leur main
 Les étoiles diminuées,
 Tant que la fuite des nuées
 Ne dépend pas d'un souffle humain.

L'été luit, les fleurs sont écloses, 25
 Les seins blancs ont des pointes roses,
 On chasse, on rit, les ouvriers
 Chantent, et les moines s'ennuient ;
 Les vagues biches qui s'enfuient
 Font tressaillir les lévriers. 30

Oh ! s'il fallait que tu t'emplisses,
 Sultan, de toutes les délices

Qui t'environnent, tu mourrais.
 Vis et règne, — la vie est douce.
 Le chevreuil couché sur la mousse
 Fait des songes dans les forêts ;

Monter ne sert qu'à redescendre ; 5
 Tout est flamme, puis tout est cendre ;
 La tombe dit à l'homme : vois !
 Le temps change, les oiseaux muent.
 Et les vastes eaux se remuent.
 Et l'on entend passer des voix ; 10

L'air est chaud, les femmes se baignent ;
 Les fleurs entre elles se dédaignent ;
 Tout est joyeux, tout est charmant ;
 Des blancheurs dans l'eau se reflètent ;
 Les roses des bois se complètent 15
 Par les astres du firmament.

Ta galère que nous dorâmes
 A soixante paires de rames
 Qui de Lépante à Moganez
 Domptent le vent et la marée, 20
 Et dont chacune est manœuvrée
 Par quatre forçats enchaînés.

(La légende des siècles, 1883)

NATURE POEMS

This group contains some of the most characteristic of Hugo's nature poems, but it makes no pretensions to representing them in all their variety. Without undue artificiality we may divide Hugo's nature poetry into periods.

I. THE EARLY OR CLASSICAL PERIOD, represented by the earlier odes. We could not anticipate from these poems the future prodigality of Hugo in the realm of descriptive poetry, nor could we divine the direction in which his talent would develop. There is hardly an original image in the whole series, and there is no hint of the boldness with which in later poems he succeeded in illustrating emotions and abstract mental processes by forcible images drawn from the world of external objects.

By a strange chance the only lines which one would be tempted to quote from these early poems as affording a suggestion of Hugo's future manner are the opening four lines of the first ode:

Le vent chasse loin des campagnes
Le gland tombé des rameaux verts;
Chêne, il le bat sur les montagnes;
Esquif, il le bat sur les mers.

There is a nervous strength, a directness, and a pregnant brevity in these lines which recurs repeatedly in the midst of the most diffuse poems of Hugo's later period. And they derive their effect from the assumption that the forces of nature are endowed with conscious life.

II. TRANSITION PERIOD. The odes written after 1824, and the ballads of the same period, show the transition from abstract to concrete art. The world now presents itself to Hugo as a picture, as witness two graphic odes of 1824, "Le chant du cirque" and "Le chant du tournoi," and that splendid ballad of 1825, "La mêlée." His powers of grotesque description are first evident in "La ronde du sabbat," also of the year 1825. Nature is poetically personified in "Le chant de l'arène" (1824):

Depuis cette plage inféconde
Où dort sur la borne du monde
L'Hiver, vieillard au dur sommeil,
Jusqu'aux lieux où, quand naît l'aurore,
On entend, sous l'onde sonore,
Hennir les coursiers du Soleil.

The ode "A M. Alphonse de L." (1825) has three lines which cannot be described as nature poetry, but which are quoted as indicating a growing boldness in imagery:

Pourtant Napoléon du monde était le faite.
Ses pieds éperonnés des rois pliaient la tête,
Et leur tête gardait le pli.

III. THE PERIOD OF "LES ORIENTALES" (1827-1828). Hugo has now become a master of pure description. What the eye of his imagination sees, his art can reproduce. Boldness and vividness of imagery abound, and he develops a power of picturesque phrasing which marvelously reflects the vividness of his vision. In "Les rêves" ("Odes et ballades," 1828) these two stanzas describe such a retreat as the poet craves:

Oh! la Bretagne antique!
Quelque roc écumant!
Dans la forêt celtique
Quelque donjon gothique!
Pourvu que seulement

La tour hospitalière
Où je pendrai mon nid,
Ait, vieille chevalière,
Un panache de lierre
Sur son front de granit!

We may note in these verses the prevalent medievalism of the period, tinged with Gothic sentimentality, but it is more important to observe how the metaphorical compression of the closing lines serves to imprint a definite image in our mind. Hugo now and henceforward seeks to surprise and impress us by startling contrasts of color, or of light and shadow, or by an antithesis inherent in the ideas which he expresses. As, for example, in "Le feu du ciel" (p. 138):

Les vierges aux seins d'ébène,
Belles comme les beaux soirs,
Riaient de se voir à peine
Dans le cuivre des miroirs;
D'autres, joyeuses comme elles,
Faisaient jaillir des mamelles
De leurs dociles chamelles
Un lait blanc sous leurs doigts noirs.

In this period of his life Hugo is contented with making pictures. He has, as yet, no reasoned philosophy of nature, and his descriptive faculty spends itself more upon the reproduction of pageants, citadels, and towers than upon the representation of forest, hill, or stream. As

far as nature has any significance, she affords an optimistic contrast to the world of humanity :

On croit sur la falaise,
On croit dans les forêts,
Tant on respire à l'aise
Et tant rien ne nous pèse,
Voir le ciel de plus près !

Là, tout est comme un rêve ;
Chaque voix a des mots,
Tout parle, un chant s'élève
De l'onde sur la grève,
De l'air dans les rameaux.

C'est une voix profonde,
Un chœur universel,
C'est le globe qui gronde,
C'est le roulis du monde
Sur l'océan du ciel.

C'est l'écho magnifique
Des voix de Jéhova,
C'est l'hymne séraphique
Du monde pacifique
Où va ce qui s'en va ;

Où, sourde aux cris de femmes,
Aux plaintes, aux sanglots,
L'âme se mêle aux âmes,
Comme la flamme aux flammes,
Comme le flot aux flots.

" Les rêves " (*Odes et ballades, 1828*)

IV. FROM " LES FEUILLES D'AUTOMNE " (1831) TO " LES RAYONS ET LES OMBRES " (1840). In this period the characteristics above noted persist and are even intensified, and we see some indications of new developments. Nature is still optimistically regarded (" Ce qu'on entend sur la montagne "), but Hugo now infuses more mystery and terror into his descriptions. Nature begins to live for him with an intense life of her own, and Hugo's imagery reflects this belief. Similes are fewer, the bolder method of metaphor is preferred :

Nous voyions les vagues humides
Comme des cavales numides
Se dresser, hennir, écumer ;
L'éclair, rougissant chaque lame,
Mettait des crinières de flamme
A tous ces coursiers de la mer.

" A M. de Lamartine " (*Les voix intérieures, 1830*)

V. FROM "LES CONTEMPLATIONS" (1856) TO 1885. "Les contemplations" contains poems written as early as 1833. The poems referred to here are those which were written after 1840. Hugo's view of life becomes more somber than before, with alternations of Utopian hopefulness. The poem "Sagesse" (1840), which stands last in "Les rayons et les ombres," shows his mind vacillating in a state between despair and hope. The problem of human destiny profoundly occupies his mind in the latter half of his life. As his visionary faculty develops he seeks to penetrate ever further into the region of mystery. Phantom terrors sometimes possess him with an intensity bordering upon delirium. There enters into his vision an element of hallucination which stops short of utter madness, thanks only to the vigor of his will, and to the tenacity with which in the wildest flights of his poetic frenzy he clings to the concrete aspects of the world of sense. His philosophy of nature is necessarily infected by his mysticism, and nature becomes the abode of unnamed terrors. The ocean once chanted a hymn of praise. The poet's altered vision sees treachery lurking in its calm, and vindictiveness in its sudden wrath. It is not merely the symbol of destruction, it is itself a demon of destructiveness, for nature is too living a thing in Hugo's mind to be the mere signature of moral powers. It is in this literal sense that we must now understand his metaphors. They are no longer simply a resource of his art, but each metaphor embodies a genuine myth, which the poet believes to be true not as mere symbol, but as fact. Three extracts from the poem "Dieu," written between 1850 and 1860, will illustrate the prevailing temper of Hugo's mind in later years, although poems such as "Les chansons des rues et des bois" represent a relief from the tension of unendurable thought. *Le hibou*, the gray bird of doubt, flutters through the twilight gloom of chaos, and the words which this phantom bird utters express the doubts which haunted the mind of the poet. The visions of our English mystic Blake are essentially joyous; a veritable agony is revealed in the somber excursions of Hugo's imagination:

Je regarde le vide et l'éther fixement
 Et l'ouragan et l'air et le sourd firmament
 Et les contorsions sinistres des nuées.
 Mes paupières se sont au gouffre habituées.
 Toute l'obscurité du ciel vertigineux
 Entre en mon crâne, et tient dans mon œil lumineux.
 Je sens frémir sur moi le bord vague du cercle.
 L'urne Peut-être ayant l'infini pour couvercle !
 J'ai pour spectacle, au fond de ces limbes hagards,
 Pour but à mon esprit, pour but à mes regards,
 Pour méditation, pour raison, pour démence,

Le cratère inoui de la noirceur immense ;
 Et je suis devenu, n'ayant ni jour ni bruit,
 Une espèce de vase horrible de la nuit
 Qu'emplissent lentement la chimère, le rêve,
 Les aspects ténébreux, la profondeur sans grève
 Et, sur le seuil du vide aux vagues entonnoirs,
 L'âpre frémissement des escarpements noirs.

The world of visible things brings no alleviation, for this also is involved in the universal misery :

La plaine où le mont pèse ainsi qu'un noir décombre,
 La mer par le couchant chauffée au rouge sombre,
 Les nuages ayant les cimes pour récifs,
 Les tourmentes volant en groupes convulsifs,
 La foudre, les Etnas jetant les pierres ponce,
 Les crimes s'envoyant des fléaux pour réponses,
 L'antrè surnaturel, l'étang plein de typhus,
 Les prodiges hurlant sous les chênes touffus,
 La matière, chaos, profondeur où s'étale
 L'air furieux, le feu féroce, l'eau brutale,
 La nuit, cette prison, ce noir cachot mouvant
 Où l'on entend la sombre invasion du vent,
 Tout est morne !

On a peur quand l'aube qui s'éveille
 Fait une plaie au bas des cieux, rouge et vermeille ;
 On a peur quand la bise épand son long frisson ;
 On a peur quand on voit, vague, à fleur d'horizon,
 Montrant, dans l'étendue au crépuscule ouverte,
 Son dos mystérieux d'or et de nacre verte,
 Ramper le scarabée effroyable du soir ;
 On a peur quand minuit sur les monts vient s'asseoir !

The mythopœic faculty of Hugo -- the primitive Veda-like power which he possessed of expressing the animate qualities of nature by metaphorical images -- must have been observed in the last lines quoted. It is more apparent in the following passage, which essays an explanation of the terrors we experience in the face of the wilder moods of the elements :

Aimants, fluides, pesanteur,
 Axes, pôles, chaleur, gaz, rayons, feu sublime,
 Toutes les forces sont les chevaux de l'abîme ;
 Chevaux prodigieux dont le pied toujours fuit
 Et qui tirent le monde à travers l'âpre nuit.
 Et jamais de sommeil à leur fauve prunelle !
 Et jamais d'écurie à leur course éternelle !
 Ils vont, ils vont, ils vont, fatals alérions,
 Franchissant les zéniths et les septentrions,
 Traînant tous les soleils dans toutes les ténèbres.

L'homme sent la terreur lui glacer les vertèbres
 Quand d'en bas il entend leur pas mystérieux.
 Il dit : — Comme l'orage est profond dans les cieux !
 Comme les vents d'ouest soufflent là-bas au large !
 Comme les bâtiments doivent jeter leur charge,
 Et comme l'océan doit être affreux à voir !
 Comme il pleut cette nuit ! comme il tonne ce soir !

O vivants, fils du temps, de l'espace et du nombre,
 Ce sont les noirs chevaux du chariot de l'ombre.
 Écoutez-les passer. L'ouragan tortueux,
 La foudre, tout ce bruit difforme et monstrueux
 Des souffles dans les monts, des vagues sur la plage,
 Sont les hennissements du farouche attelage.

Le hibou in " Dieu "

SOLEILS COUCHANTS ✓

Merveilleux tableaux que la vue découvre à la pensée.
 Ch. Nodier

I

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs,
 Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs
 Ensevelis dans les feuillages,
 Soit que la brume au loip s'allonge en bancs de feu,
 Soit que mille rayons b/risent dans un ciel bleu 5
 A des archipels de nuages.

Oh ! regardez le ciel ! cent nuages mouvants,
 Amoncelés là-haut sous le souffle des vents,
 Groupent leurs formes inconnues ;
 Sous leurs flots par moments flamboie un pâle éclair, 10
 Comme si tout à coup quelque géant de l'air
 Tirait son glaive dans les nues.

Le soleil à travers leurs ombres brille encor ;
 Tantôt fait, à l'égal des larges dômes d'or,
 Luire le toit d'une chaumière ; 15
 Ou dispute aux brouillards les vagues horizons ;
 Ou découpe, en tombant sur les sombres gazons,
 Comme de grands lacs de lumière.

Puis voilà qu'on croit voir, dans le ciel balayé,
 Pendre un grand crocodile au dos large et rayé,
 Aux trois rangs de dents acérées; *(L. Kelly, -harp)*
 Sous son ventre plombé glisse un rayon du soir;
 Cent nuages ardents luisent sous son flanc noir 5
 Comme des écailles dorées.

Puis se dresse un palais. Puis l'air tremble et tout fuit.
 L'édifice effrayant des nuages détruit
 S'écroule en ruines pressées;
 Il jonche *(heaps)* au loin le ciel, et ses cônes vermeils 10
 Pendent, la pointe en bas, sur nos têtes, pareils
 A des montagnes renversées.

Ces nuages de plomb, d'or, de cuivre, de fer,
 Où l'ouragan, la trombe, et la foudre, et l'enfer,
 Dorment avec de sourds murmures, 15
 C'est Dieu qui les suspend en foule aux lieux profonds,
 Comme un guerrier qui pend aux poutres des plafonds
 Ses retentissantes armures.

5
 Tout s'en va! Le soleil, d'en haut précipité,
 Comme un globe d'airain qui, rouge, est rejeté 20
 Dans les fournaises remuées,
 En tombant sur leurs flots, que son choc désunit,
 Fait en flocons de feu jaillir jusqu'au zénith
 L'ardente écume des nuées.

15
 Oh! contemplez le ciel! et, dès qu'a fui le jour, 25
 En tout temps, en tout lieu, d'un ineffable amour,
 Regard. à travers ses voiles;
 Un mystère est au fond de leur grave beauté,
 L'hiver, quand ils sont noirs comme un linceul, l'été,
 Quand la nuit les brode d'étoiles. 30

CE QU'ON ENTEND SUR LA MONTAGNE

O altitudo!

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
 Monté sur la montagne, en présence des cieux ?
 Était-ce aux bords du Sund ? aux côtes de Bretagne ?
 Aviez-vous l'océan au pied de la montagne ?
 Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité, 5
 Calme et silencieux, avez-vous écouté ?

Voici ce qu'on entend. — Du moins un jour qu'en rêve
 Ma pensée abattit son vol sur une grève,
 Et, du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
 Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer, 10
 J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
 Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
 Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
 Plein d'accords éclatants, de suaves murmures, 15
 Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
 Quand la sourde mêlée étreint les escadrons
 Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.
 C'était une musique ineffable et profonde,
 Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde, 20
 Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
 Roulait élargissant ses orbes infinis
 Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
 Avec le temps, l'espace et la forme et le nombre.
 Comme une autre atmosphère épars et débordé, 25
 L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
 Le monde, enveloppé dans cette symphonie,
 Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.

Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
 Perdu dans cette voix comme dans une mer. 30

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
 Deux voix dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
 De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel, *sur un air*
 Qui chantaient à la fois le chant universel ;
 Et je les distinguai dans la rumeur profonde, 5
 Comme on voit deux courants qui se croisent sous l'onde.

L'une venait des mers ; chant de gloire ! hymne heureux !
 C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux.
 L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes ;
 Était triste ; c'était le murmure des hommes. 10
 Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
 Chaque onde avait sa voix et chaque homme son bruit.

Or, comme je l'ai dit, l'océan magnifique
 Épandait une voix joyeuse et pacifique,
 Chantait comme la harpe aux temples de Sion, 15
 Et louait la beauté de la création.
 Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
 Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
 Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
 Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter. 20
 Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
 L'océan par moments abaissait sa voix haute,
 Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
 Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
 L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare, *les cris*
 Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer, *gond rouillé*
 Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
 Grinçait ; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème, *voix*
 Refus du viatique et refus du baptême, 25
 Et malédiction, et blasphème, et clameur,
 Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur, *whirling sound*
 Passaient, comme le soir on voit dans les vallées

De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
 Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient ?
 Hélas ! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères ! de ces deux voix étranges, inouïes,
 Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies, 5
 Qu'écoute l'Éternel durant l'éternité,
 L'une disait : *Nature !* et l'autre : *Humanité !*

Alors je méditai ; car mon esprit fidèle,
 Hélas ! n'avait jamais déployé plus grande aile ;
 Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour ; 10
 Et je rêvai longtemps, contemplant tour à tour,
 Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
 L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon âme.
 Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
 Quel peut être après tout le but de tout ceci, 15
 Que fait l'âme, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
 Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
 Mêlé éternellement dans un fatal hymen
 Le chant de la nature au cri du genre humain.

27 juillet 1829

(*Les feuilles d'automne*)

UNE NUIT QU'ON ENTENDAIT LA MER SANS LA VOIR

Quels sont ces bruits sourds ? 20
 Écoutez vers l'onde
 Cette voix profonde
 Qui pleure toujours
 Et qui toujours gronde,
 Quoiqu'un son plus clair 25
 Parfois l'interrompe . . . —
 Le vent de la mer
 Souffle dans sa trompe.

Comme il pleut ce soir !
 N'est-ce pas, mon hôte ? 30
 Là-bas, à la côte,

Le ciel est bien noir,
 La mer est bien haute !
 On dirait l'hiver ;
 Parfois on s'y trompe . . . —
 Le vent de la mer 5
 Souffle dans sa trompe.

Oh ! marins perdus !
 Au loin, dans cette ombre,
 Sur la nef qui sombre, *W. H. H. H.*
 Que de bras tendus 10
 Vers la terre sombre !
 Pas d'ancre de fer
 Que le flot ne rompe. —
 Le vent de la mer
 Souffle dans sa trompe. 15

Nochers imprudents ! *indistinct*
 Le vent dans la voile *no.*
 Déchire la toile *oo . . .*
 Comme avec les dents !
 Là-haut pas d'étoile ! 20
 L'un lutte avec l'air,
 L'autre est à la pompe. —
 Le vent de la mer
 Souffle dans sa trompe.

C'est toi, c'est ton feu 25
 Que le nocher rêve,
 Quand le flot s'élève,
 Chandelier que Dieu
 Pose sur la grève, *21. 1. 1. 1.*
 Phare au rouge éclair *30*
 Que la brume estompe ! — *2. 1. 1. 1. 1.*
 Le vent de la mer
 Souffle dans sa trompe.

GROS TEMPS LA NUIT

Le vent hurle, la rafale
 Sort, ruisselante cavale,
 Du gouffre obscur
 Et, hennissant sur l'eau bleue,
 Des crins épars de sa queue
 Fouette l'azur. 5

L'horizon, que l'onde encombre,
 Serpent, au bas du ciel sombre
 Court tortueux ;
 Toute la mer est difforme ;
 L'eau s'emplit d'un bruit énorme
 Et monstrueux. 10

Le flot vient, s'enfuit, s'approche,
 Et bondit comme la cloche
 Dans le clocher, 15
 Puis tombe, et bondit encore ;
 La vague immense et sonore
 Bat le rocher.

L'océan frappe la terre.
 Oh ! le forgeron mystère,
 Au noir manteau, 20
 Que forge-t-il dans la brume,
 Pour battre une telle enclume
 D'un tel marteau ?

L'hydre écaillée à l'œil glauque
 Se roule sur le flot rauque
 Sans frein ni mors ;
 La tempête maniaque
 Remue au fond du cloaque
 Les os des morts. 30

La mer chante un chant barbare,
Les marins sont à la barre, *As...*
 Tout ruisselants ;
L'éclair sur les promontoires
Éblouit les vagues noires *l. . .* 5
 De ses yeux blancs.

Les marins qui sont au large *U . . .*
Jettent tout ce qui les charge,
 Canons, ballots ; *t . . .*
Mais le flot gronde et blasphème. 10
— Ce que je veux, c'est vous-même,
 O matelots !

Le ciel et la mer font rage.
C'est la saison, c'est l'orage,
 C'est le climat. 15
L'ombre aveugle le pilote !
La voile en haillons grelotte *g . . .*
 Au bout du mât.

Tout se plaint, l'ancre à la proue,
La vergue au câble, la roue 20
 Au cabestan. *st . . .*
On croit voir, dans l'eau qui gronde,
Comme un mont roulant sur l'onde,
 Léviathan.

Tout prend un hideux langage ; 25
Le roulis parle au tangage,
 La hune au foc. *jit*
L'un dit : — L'eau sombre se lève.
L'autre dit : — Le hameau rêve
 Au chant du coq. 30

C'est un vent de l'autre monde
Qui tourmente l'eau profonde
 De tout côté,

Et qui rugit dans l'averse ;
 L'éternité bouleverse
 L'immensité.

C'est fini ! la cale est pleine.
 Adieu, maison, verte plaine,
 Atre empourpré !
 L'homme crie : ô providence !
 La mort aux dents blanches danse
 Sur le beaupré.

Et dans la sombre mêlée
 Quelque fée échevelée,
 Urgel, Morgan,
 A travers le vent qui souffle,
 Jette en riant sa pantoufle
 A l'ouragan.

2 février 1854

(Toute la lyre)

ÉCLAIRCIE

L'océan respandit sous sa vaste nuée.
 L'onde, de son combat sans fin exténuée,
 S'assoupit, et, laissant l'écueil se reposer,
 Fait de toute la rive un immense baiser.
 On dirait qu'en tous lieux en même temps, la vie
 Dissout le mal, le deuil, l'hiver, la nuit, l'envie,
 Et que le mort couché dit au vivant debout :
 Aime ! et qu'une âme obscure, épanouie en tout,
 Avance doucement sa bouche vers nos lèvres.
 L'être, éteignant dans l'ombre et l'extase ses fièvres,
 Ouvrant ses flancs, ses seins, ses yeux, ses cœurs épars,
 Dans ses pores profonds reçoit de toutes parts
 La pénétration de la sève sacrée.
 La grande paix d'en haut vient comme une marée.

Le brin d'herbe palpite aux fentes du pavé; *écarts*
 Et l'âme a chaud. On sent que le nid est couvé. *brochant sur*
 L'infini semble plein d'un frisson de feuillée.
 On croit être à cette heure où la terre éveillée
 Entend le bruit que fait l'ouverture du jour, 5
 Le premier pas du vent, du travail, de l'amour,
 De l'homme, et le verrou de la porte sonore, *ball-*
 Et le hennissement du blanc cheval aurore.
 Le moineau d'un coup d'aile, ainsi qu'un fol esprit,
 Vient taquiner le flot monstrueux qui sourit; *kears* 10
 L'air joue avec la mouche, et l'écume avec l'aigle;
 Le grave laboureur fait ses sillons et règle
 La page où s'écrira le poème des blés;
 Les pêcheurs sont là-bas sous un pamp *attablés; pealea*
 L'horizon semble un rêve éblouissant où nage *rempia* 15
 L'écaille de la mer, la plume du nuage,
 Car l'océan est hydre et le nuage oiseau.
 Une lueur, rayon vague, part du berceau
 Qu'une femme balance au seuil d'une chaumière,
 Dore les champs, les fleurs, l'onde, et devient lumière 20
 En touchant un tombeau qui dort près du clocher.
 Le jour plonge au plus noir du gouffre, et va chercher
 L'ombre, et la baise au front sous l'eau sombre et hagarde.
 Tout est doux, calme, heureux, apaisé; Dieu regarde.

Marine-Terrace, juillet 1855

(Les contemplations)

LA TERRE

(Hymne)

Elle est la terre, elle est la plaine, elle est le champ. 25
 Elle est chère à tous ceux qui sèment en marchant;
 Elle offre un lit de mousse au pâtre;
 Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,
 Rit, et fait cercle avec les planètes du ciel
 Comme des sœurs autour de l'âtre. *heartly* 30

W. G. Somerville

Elle aime le rayon propice aux blés mouvants,
 Et l'assainissement formidable des vents,
 Et les souffles, qui sont des lyres,
 Et l'éclair, front vivant qui, lorsqu'il brille et fuit,
 Tout ensemble épouvante et rassure la nuit 5
 A force d'effrayants sourires.

Gloire à la terre! Gloire à l'aube où Dieu paraît!
 Au fourmillement d'yeux ouverts dans la forêt,
 Aux fleurs, aux nids que le jour dore!
 Gloire au blanchissement nocturne des sommets! 10
 Gloire au ciel bleu qui peut, sans s'épuiser jamais,
 Faire des dépenses d'aurore!

La terre aime ce ciel tranquille, égal pour tous,
 Dont la sérénité ne dépend pas de nous,
 Et qui mêle à nos vils désastres, 15
 A nos deuils aux éclats de rires effrontés,
 A nos méchancetés, à nos rapidités,
 La douceur profonde des astres.

La terre est calme auprès de l'océan grondeur;
 La terre est belle; elle a la divine pudeur 20
 De se cacher sous les feuillages;
 Le printemps son amant vient en mai la baiser;
 Elle envoie au tonnerre altier pour l'apaiser
 La fumée humble des villages.

Ne frappe pas, tonnerre. Ils sont petits ceux-ci. 25
 La terre est bonne; elle est grave et sévère aussi;
 Les roses sont pures comme elle;
 Quiconque pense, espère et travaille lui plaît,
 Et l'innocence offerte à tout homme est son lait,
 Et la justice est sa mamelle. 30

La terre cache l'or et montre les moissons;
 Elle met dans le flanc des fuyantes saisons
 Le germe des saisons prochaines,

Dans l'azur les oiseaux qui chuchotent : aimons !
 Et les sources au fond de l'ombre, et sur les monts
 L'immense tremblement des chênes.

L'harmonie est son œuvre auguste sous les cieux ;
 Elle ordonne aux roseaux de saluer, joyeux 5
 Et satisfaits, l'arbre superbe ;
 Car l'équilibre, c'est le bas aimant le haut ;
 Pour que le cèdre altier soit dans son droit, il faut *cedan*
 Le consentement du brin d'herbe.

Elle égalise tout dans la fosse, et confond 10
 Avec les bouviers morts la poussière que font *herbes*
 Les Césars et les Alexandres ;
 Elle envoie au ciel l'âme et garde l'animal ;
 Elle ignore, en son vaste effacement du mal,
 La différence des deux cendres. 15

Elle paie à chacun sa dette, au jour la nuit,
 A la nuit le jour, l'herbe aux rocs, aux fleurs le fruit ;
 Elle nourrit ce qu'elle crée,
 Et l'arbre confiant quand l'homme est incertain ;
 O confrontation qui fait honte au destin, *20*
 O grande nature sacrée !

Elle fut le berceau d'Adam et de Japhet,
 Et puis elle est leur tombe ; et c'est elle qui fait
 Dans Tyr qu'aujourd'hui l'on ignore,
 Dans Sparte et Rome en deuil, dans Memphis abattu, 25
 Dans tous les lieux où l'homme a parlé, puis s'est tu,
 Chanter la cigale sonore.

Pourquoi ? Pour consoler les sépulcres dormants.
 Pourquoi ? Parce qu'il faut faire aux écroulements
 Succéder les apothéoses, 30
 Aux voix qui disent Non les voix qui disent Oui,
 Aux disparitions de l'homme évanoui
 Le chant mystérieux des choses.

La terre a pour amis les moissonneurs ; le soir,
 Elle voudrait chasser du vaste horizon noir
 L'âpre essaim des corbeaux voraces,
 A l'heure où le bœuf las dit : Rentrons maintenant ;
 Quand les bruns laboureurs s'en reviennent traînant 5
 Les socs pareils à des cuirasses.

Elle enfante sans fin les fleurs qui durent peu ;
 Les fleurs ne font jamais de reproches à Dieu ;
 Des chastes lys, des vignes mûres,
 Des myrtes frissonnant au vent, jamais un cri 10
 Ne monte vers le ciel vénérable, attendri
 Par l'innocence des murmures.

Elle ouvre un livre obscur sous les rameaux épais ;
 Elle fait son possible, et prodigue la paix
 Au rocher, à l'arbre, à la plante, 15
 Pour nous éclairer, nous, fils de Cham et d'Hermès,
 Qui sommes condamnés à ne lire jamais
 Qu'à de la lumière tremblante.

Son but, c'est la naissance et ce n'est pas la mort ;
 C'est la bouche qui parle et non la dent qui mord ; 20
 Quand la guerre infâme se rue
 Creusant dans l'homme un vil sillon de sang baigné,
 Farouche, elle détourne un regard indigné
 De cette sinistre charrue.

Meurtrie, elle demande aux hommes : A quoi sert 25
 Le ravage ? Quel fruit produira le désert ?
 Pourquoi tuer la plaine verte ?
 Elle ne trouve pas utiles les méchants,
 Et pleure la beauté virginale des champs
 Déshonorés en pure perte.

La terre fut jadis Cérès, Alma Cérès,
 Mère aux yeux bleus des blés, des prés et des forêts,
 Et je l'entends qui dit encore :

Fils, je suis Déméter, la déesse des dieux ;
 Et vous me bâtirez un temple radieux
 Sur la colline Callichore.

(*La légende des siècles, 1877*)

L'OCÉAN

I

Ces bâtiments qui font voile
 Suivent chacun leur étoile
 Et leur dessein ;
 Et l'eau bat toutes les proues,
 Et l'air souffle à pleines joues
 Sur cet essaim.

Ils se dispersent sur l'onde.
 Ils vont ; ils jettent la sonde
 Au flot félon ;
 Ils ont leur carte et leurs règles ;
 Ils vont où vont les quatre aigles
 De l'aquilon.¹

— Je pars, dit le capitaine,
 Pour Gibraltar, pour Athènes,
 Pour Tafilet.

— Nous partons, disent les mousses,
 Pour Malte où les nuits sont douces
 Comme le lait.

— Nous partons, dit le pilote,
 Pour l'Inde où la jonque flotte,
 Pour Tétuan,
 Pour Chypre, île aux belles femmes . . .
 — Et pour le pays des âmes,
 Dit l'océan.

¹ aquilon : seems here to be used in the general sense of 'wind.'

La création aveugle

Hurle, glapit, grince et beugle ; *beugle*

Mais, sous sa main,

L'homme la dompte et la brise ;

La forêt grondante est prise

Au piège humain. 5

Le tigre au Jardin des plantes

Passe ses pattes tremblantes

Par les barreaux ;

Toute bête est terrassée *terrassée* 10

Par l'amour et la pensée,

Ces deux héros.

Tous deux ont le diadème.

Ces dompteurs que l'enfer même

Jadis craignait, 15

Rois de tous les esclavages,

Tiennent les choses sauvages

Dans leur poignet.

Le fier taureau d'Asturie, *Asturie*

Qui marchait dans sa furie 20

Sans dévier, *déviant*

Lui plus noir que l'eau marine,

Un anneau dans la narine,

Suit un bouvier.

Ce grand monstre, la nature, 25

Qui vivait à l'aventure,

N'écoutant rien,

Ouvrant sur l'homme qui souffre

Toutes les gueules du gouffre,

N'est plus qu'un chien. 30

L'homme s'accroît et se hausse, *hausse*

Nul ne sait ce qu'en sa fosse, *fosse*

Loin du ciel bleu, *ciel*

Le lynx s'abat sur le ventre
 Quand la ménade en son antre
 Chante Pæan ;
 On prend l'aigle dans son aire . . .
 — Où donc est mon belluaire¹ ?
 Dit l'océan.

5

Et l'océan fauve ajoute :
 — Je ne suis pas une route.
 Que me veut-on ?
 Je te hais, flambeau sublime,
 Que Colomb sur mon abîme
 Passe à Fulton.

10

J'ai ma vague, Etna sa lave.
 Etna n'est pas un esclave.
 Ni moi non plus.
 J'ai pour reine et pour captive
 La sombre terre attentive
 A mon reflux.

15

Je ne suis pas fait pour être,
 Comme le sentier champêtre,
 Plein de vivants ;
 Je suis l'Onde en sa tanière,
 Que prennent à la crinière
 Les quatre vents !

20

Je suis le noir gouffre inculte ;
 Je donne, en mon fier tumulte,
 Où rien ne ment,
 Pour maître aux flots sourds l'air libre,
 Et pour base à l'équilibre
 Le tremblement.

25

30

¹ belluaire : = celui qui dompte les bêtes féroces.

Rien n'arrête et ne dirige
Mon formidable quadrigé,
Que les typhons
Traînent, et qui, de la Perse
Jusqu'aux Hébrides, disperse
Ses bruits profonds.

5

Je suis la vaste mêlée,
Reptile, étant l'onde, ailée,
Étant le vent ;
Force et fuite, haine et vie,
Houle immense, poursuivie
Et poursuivant.

10

Je suis, dans l'ombre étoilée,
La figure échevelée
De l'inconnu ;
Ma vague, qu'Éole augmente,
Est, quand il lui plaît, charmante
Comme un sein nu.

15

Je ne suis pas votre auberge,
Je suis la tempête vierge
Qui peut briser
Caps et rochers comme verre,
A qui parfois le tonnerre
Prend un baiser.

20

Je m'appelle solitude,
Je m'appelle inquiétude,
Et mon roulis
Couvre à jamais des navires,
Des voix, des chansons, des rires,
Ensevelis.

25

30

Je suis funeste et salubre.
 Je suis le fileur lugubre
 Des noirs vallons
 Que l'orage sans fin mouille,
 Et qui file à sa quenouille *dent* 5
 Les aquilons.

Je suis, dans l'écume en poudre,
 Le combattant de la foudre,
 L'hydre titan.
 Je suis sans forme et sans nombre. 10
 Venez, les vents, l'horreur, l'ombre.
 Homme, va-t'en.

Je suis souffle, éclair et lame. *2070*
 Je prends volontiers leur âme
 Aux curieux. *10* 15
 Je suis le triple Cerbère
 Dont le regard réverbère,
 Dieu furieux.

J'ai plus de nuit que la tombe.
 Léviathan dans ma trombe *10* *point* 20
 N'est plus qu'un ver ;
 Tout tremble sur mon épauie.
 Je lie au poteau du pôle *10* *Free*
 Le spectre hiver.

Homme, la terre est ta mère.
 Cherche ton bien éphémère *10* *Free* 25
 Dans ses douleurs ;
 Broie, arrache, brûle, embrase. *10*
 Perce des chemins. Écrase
 Ce tas de fleurs ! 30

La plaine, quand on la ferre,¹
Obéit, et laisse faire

L'homme ennemi.

La terre est une imbécile ; *neak pucca*
Et la montagne est docile 5
A la fourmi.

Les Alpes sont des géantes

Terribles, fauves, béantes, *24/10*

L'orage au cou ;

L'homme rit des monts féroces, 10

Et, taupé, sous les colosses,

Il fait son trou.

Moi, je ne suis pas la rue.

J'ai pour roue et pour charrue

Le tourbillon ; *wheel* 15

Je bondis, c'est ma manière ;

Je n'accepte pas l'ornière *goulet*

Ni le sillon.

J'écume à flots sur ma grève, *6/20*

Va-t'en. Ne viens pas, fils d'Ève, 20

Frêle rival,

Sauter sur mon dos farouche

Et mettre un mors à la bouche

De mon cheval.

Ma plaine est la grande plaine ; 25

Mon souffle est la grande haleine ;

Je suis terreur ;

J'ai tous les vents de la terre

Pour passants, et le mystère

Pour laboureur. 30

¹ When one puts irons on it, i.e. builds railways.

Le météore en ma houle
 Tombe, la nuée y croule
 En rugissant ;

L'écueil, écumant monarque
 A qui je donne la barque
 Me rend le sang.

5

L'aurore avec épouvante
 Regarde mon eau vivante,
 Mes rocs ouverts,
 Mes colères, mes batailles,
 Et les glissements d'écailles
 Sous mes flots verts.

10

Vénus m'apporte son globe.
 Je lui relève sa robe
 Jusqu'au genou.

15

Le zéphyr des moissons blondes,
 S'il se risque sur mes ondes,
 Y devient fou.

Un jour l'orage des plaines
 Vint chez moi sur mes baleines
 Lancer ses traits ;
 Mais j'ai, d'un seul cri de rage,
 Chassé ce canard sauvage
 Dans vos marais !

20

Quand il vit dans ma caverne
 Se sauver l'hydre de Lerne,
 Mon compagnon
 Typhon dit : Cela nous souille,
 Gardons-nous cette grenouille ?
 Et j'ai dit Non !

25

30

Si je faisais une rose,
 Moi, gouffre en qui toute chose
 S'ébauche et vit,

Le soleil, flambeau fidèle,
Se lèverait auprès d'elle
Sans qu'on le vît.

Hommes, vous rêvez de croire
Que vous vaincrez mon eau noire, 5
Aux fiers bouillons,
Ma vague aux mille étincelles,
En pendant à des ficelles
Quelques haillons!

C'est donc là votre navire! 10
Une écorce qui chavire
Sous tout climat!
Cette épingle qui m'éraïlle,
C'est l'ancre, et ce brin de paille,
C'est le grand mât! 15

Ces quatre planches mal jointes
Se déchireront aux pointes
Du moindre écueil.
L'homme au front triste, aux mains blanches,
Ne sait clouer que les planches 20
De son cercueil.

Quoi! je serais si candide!
Porter sur mon dos splendide
Votre wagon!
Dans mon azur sans limite, 25
Voir fumer votre marmite.
Moi le dragon!

Quoi! lui chez moi! l'homme! Il entre!
Sachez que devant mon antre,
Qu'emplît la nuit, 30
Le sage lion s'arrête,
Et qu'en voyant ma tempête
L'aigle s'enfuit!

Votre présence m'outrage.
 Dieu fit mon immense orage
 Mystérieux
 Et mes flots pleins de désastres,
 Pour être vus par ses astres, 5
 Non par vos yeux.

Homme, ta marche est peu droite ;
 Ton commerce avide exploite
 Les flots mouvants ;
 L'âpre soif de l'or t'anime ; 10
 Je donne pour rien l'abîme,
 Toi, tu le vends.

Ne viens pas chez moi, te dis-je.
 Ne mêle pas au prodige
 Tes vils chemins. 15
 Crains mes fureurs justicières !
 Ah ! vous frémiriez, poussières,
 Pâles humains,

Si vous entendiez les choses
 Que nous tous, les vents moroses 20
 Et les saisons,
 L'air qui souffle et l'eau qui tremble,
 Quand nous sommes seuls ensemble,
 Nous nous disons !

Devant votre crépuscule
 Mon sombre horizon recule ;
 Vous m'insultez !
 Genre humain, foule confuse,
 L'ombre éternelle refuse
 Vos nouveautés. 25
 30

Elle refuse vos phares,
 Vos boussoles, vos fanfares,
 Vos noirs vaisseaux,

Et, quand passe votre flotte,
Indignée, elle sanglote
Au fond des eaux.

Allez-vous-en ! Je devine
Qu'on rêve une ère divine, 5
Fin des fléaux.

On court sur l'onde aplanie.
On m'emploie à l'harmonie,
Moi le chaos !

C'est la paix qui se prépare. 10
Je n'en veux point. Je sépare,
Je n'unis pas.

Je brise à coups de nageoires
Et je broie en mes mâchoires
Votre compas ! 15

L'homme doit courber sa tête
Sous la guerre et la tempête
Et le volcan.
La terre, c'est la géhenne.
Que chacun garde sa haine 20
Et son carcan.

Tu n'es pas même un fantôme !
Monstre pour l'archange, atome
Pour le titan,
Rien pour l'espace et le nombre ! 25
L'homme n'est qu'une pénombre ;
L'Ombre est Satan.

Être mauvais, c'est ta peine.
Sois mauvais. Ta race traîne
L'anneau de fer. 30

Nous sommes tous la souffrance ;
Et l'hirondelle espérance
Fuit notre hiver.

Sache que nous, et ces mondes
 Qu'on voit, dans nos nuits immondes, *un beau.*
 Au firmament,
 Nous habitons l'insondable,
 L'extrémité formidable
 Du châtement. 5

Notre nuit est si fatale
 Que si la pitié, vestale
 Chère aux élus,
 Disait : Où donc est ce monde ? 10
 J'ai peur que Dieu ne réponde :
 Je ne sais plus !

Donc subissez la loi dure.
 Endurez ce que j'endure,
 L'isolement ; 15
 Et soyez, dans votre bouge, *yeux d'at*
 L'un pour l'autre le fer rouge, *et d'at*
 Et non l'aimant.

N'essayez pas, dans ma sphère,
 D'être frères, et de faire, 20
 Dans ce tombeau,
 Quand tout à l'ombre ressemble,
 De vos esprits mis ensemble
 Un grand flambeau.

Les hommes deviendraient anges ! 25
 Je ne veux pas de mésanges,
 Moi, maintenant !
 Je veux le glaive et le glaive.
 Vivez comme dans un rêve,
 Tas frissonnant ! 30

Faites comme ont fait vos pères,
 Et crénelz vos repaires.
 Abhorrez-vous.

hate

Barricadez vos Sodomes.
 Dévorez-vous. Soyez hommes
 Et restez loups.

Que l'Écosse ait sa claymore,
 Le juif sa rage, et le more 5
 Son yatagan ;
 Que chacun reste en sa ville ;
 Et qu'on me laisse tranquille
 Dans l'ouragan.

II

Et l'homme dit : — Mer affreuse, 10
 Que le char des foudres creuse
 Sous son essieu,
 Tais-toi dans ton ossuaire.
 Tu cherches ton belluaire ?
 Gouffre, c'est Dieu ! 15

Écoute-moi. La loi change.
 Je vois poindre aux cieux l'archange !
 L'esprit du ciel
 M'a crié sur la montagne :
 « Tout enfer s'éteint ; nul baigne 20
 N'est éternel. »

Je ne hais plus, mer profonde.
 J'aime. J'enseigne, je fonde.
 Laisse passer.
 Satan meurt, un autre empire 25
 Naît, et la morsure expire
 Dans un baiser.

Tu ne dois plus dire : arrière !
 Tu n'es plus une barrière,
 Dragon marin. 30

Sers l'avenir ! porte l'arche.
Rien n'arrête l'homme en marche
Vers Dieu serene.

Rien ! pas même toi, chimère,
Monstre de l'écume amère, 5
Géant puni,
Toi qui, seul dans ta nuit sombre,
As fait ton onde avec l'ombre
De l'infini !

Je vais ! je suis le prophète. 10
A la houle stupéfaite
Je dis mon nom.
La trombe accourt ; ma pensée
Fait rentrer cette insensée
Au cabanon. 15

L'esprit de l'homme, lumière,
Domptant la nature entière,
Onde ou volcan,
Plonge sa clarté sacrée
Dans la prunelle effarée 20
De l'ouragan.

Pour qu'à nos pas on se range, *de nos pas*
Nous n'avons qu'à dire à l'ange *de nos pas*
Comme aux démons,
Qu'à dire aux torrents de soufre, 25
Et qu'à te dire à toi, gouffre :
Nous nous aimons !

L'amour, c'est la loi suprême.
L'amour te vaincra toi-même.
Ton bruit est vain. 30

Pour que, caressant ta grève,
 Ton hymne d'enfer s'achève
 En chant divin,

Pour que ton hurlement tombe,
 Il suffit que la colombe
 Qui vient le soir,
 O sombre gouffre d'écume,
 Laisse tomber une plume
 Sur ton flot noir. 5

L'amour, c'est le fond de l'homme. 10
 L'amour, c'est l'antique pomme
 Qu'Ève cueillit.
 L'ombre passe, l'amour reste,
 Il est astre au dais céleste,
 Perle en ton lit. 15

Nos inventions nouvelles
 Prendront à tes vents des ailes ;
 Dieu nous sourit ;
 Nous monterons sur ta rage,
 Nous attellerons l'orage
 A notre esprit. 20

Oui, malgré tes chocs sauvages,
 Nous lierons tes deux rivages
 D'un trait de feu ;
 L'avenir aura deux Romes,
 Et, près de celle des hommes,
 Celle de Dieu. 25

L'avenir aura deux temples,
 Deux lumières, deux exemples,
 Un double hymen, 30

La liberté, force et verbe,
L'unité, portant la gerbe
Du genre humain.

Tais-toi, mer ! Les cœurs s'appellent,
Les fils de Caïn se mêlent 5
Aux fils d'Abel¹ ;
L'homme, que Dieu mène et juge,
Bâtira sur toi, déluge,
Une Babel.

A cette Babel morale 10
Aboutira la spirale
Des deux Sions,
Où sans cesse recommence
Le fourmillement immense
Des nations ; 15

Et tu verras sans colère,
Du tropique au flot polaire
Dieu te calmant,
Au-dessus de l'eau sonore,
Se construire dans l'aurore 20
Superbement

Les progrès et les idées,
Pont de cent mille coudées
Que rien ne rompt,
Et sur tes sombres marées 25
Ces arches démesurées
Resplendiront.

(*La légende des siècles, 1883*)

¹ This (except the substitution of the name of Abel for that of Seth) is one of the traditional interpretations of Gen. vi.

L'ÉGLISE¹

J'errais. Que de charmantes choses!
 Il avait plu ; j'étais crotté ;
 Mais puisque j'ai vu tant de roses,
 Je dois dire la vérité.

J'arrivais tout près d'une église, 5
 De la verte église au bon Dieu,
 Où qui voyage sans valise
 Écoute chanter l'oiseau bleu.

C'était l'église en fleurs, bâtie 10
 Sans pierre, sur fond du bois mouvant,
 Par l'aubépine et par l'ortie
 Avec des feuilles et du vent.

Le porche était fait de deux branches
 D'une broussaille et d'un buisson ;
 La voussure, tout en pervenches, 15
 Était signée : Avril, maçon.

Dans cette vive architecture,
 Ravissante aux yeux attendris,
 On sentait l'art de la nature ;
 On comprenait que la perdrix, 20

Que l'alouette et que la grive
 Avaient donné de bons avis
 Sur la courbure de l'ogive,
 Et que Dieu les avait suivis.

Une haute rose trémière 25
 Dressait sur le toit de chardons

¹ Compare this poem with "Le temple de Cupido" (1515), a fine poem of Renaissance times by Clément Marot (1495-1544).

Ses cloches pleines de lumière
Où carillonnaient les bourdons.

Cette flèche gardait l'entrée ;
Derrière on voyait s'ébaucher
Une digitale pourprée,
Le clocheton près du clocher. 5

Seul sous une pierre, un cloporte
Songeait, comme Jean à Pâthmos ;
Un lys s'ouvrait près de la porte
Et tenait les fonts baptismaux. 10

Au centre où la mousse s'amasse,
L'autel, un caillou, rayonnait,
Lamé d'argent par la limace
Et brodé d'or par le genêt.

Un escalier de fleurs ouvertes,
Tordu dans le style saxon,
Copiait ses spirales vertes
Sur le dos d'un colimaçon. 15

Un cytise en pleine révolte,
Troublant l'ordre, étouffant l'écho,
Encombraait toute l'archivolte
D'un grand falbala rococo. 20

En regardant par la croisée,
O joie ! on sentait là quelqu'un,
L'eau bénite était en rosée,
Et l'encens était en parfum. 25

Les rayons à leur arrivée,
Et les gais zéphyr querelleurs,
Allaient de travée en travée
Baiser le front penché des fleurs. 30

Toute la nef d'aube baignée,
 Palpitait d'extase et d'émoi.

—Ami, me dit une araignée,
 La grande rosace est de moi.

(*Chansons des rues et des bois, 1865*)

CHOSSES DU SOIR

Le brouillard est froid, la bruyère est grise ; 5
 Les troupeaux de bœufs vont aux abreuvoirs ;
 La lune, sortant des nuages noirs,
 Semble une clarté qui vient par surprise.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
 Maître Yvon soufflait dans son biniou.¹ 10

Le voyageur marche, et la lande est brune ;
 Une ombre est derrière, une ombre est devant,
 Blancher au couchant, lueur au levant ;
 Ici crépuscule, et là clair de lune.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où, 15
 Maître Yvon soufflait dans son biniou.

La sorcière assise allonge sa lippe ;
 L'araignée accroche au toit son filet ;
 Le lutin reluit dans le feu follet
 Comme un pistil d'or dans une tulipe. 20

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
 Maître Yvon soufflait dans son biniou.

¹ biniou : 'bagpipe.'

On voit sur la mer des chasse-marées ;
 Le naufrage guette un mât frissonnant ;
 Le vent dit : demain ! l'eau dit : maintenant !
 Les voix qu'on entend sont désespérées.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
 Maître Yvon soufflait dans son biniou. 5

Le coche qui va d'Avranche à Fougère
 Fait claquer son fouet comme un vif éclair ;
 Voici le moment où flottent dans l'air
 Tous ces bruits confus que l'ombre exagère. 10

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
 Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Dans les bois profonds brillent des flambées ;
 Un vieux cimetière est sur un sommet ;
 Où Dieu trouve-t-il tout ce noir qu'il met
 Dans les cœurs brisés et les nuits tombées ? 15

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
 Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Des flaques d'argent tremblent sur les sables ;
 L'orfraie est au bord des talus crayeux ;
 Le pâtre, à travers le vent, suit des yeux
 Le vol monstrueux et vague des diables.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
 Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Un panache gris sort des cheminées ;
 Le bûcheron passe avec son fardeau ;
 On entend, parmi le bruit des cours d'eau,
 Des frémissements de branches traînées. 25

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
 Maître Yvon soufflait dans son biniou. 30

La faim fait rêver les grands lours moroses ;
 La rivière court, le nuage fuit ;
 Derrière la vitre où la lampe luit,
 Les petits enfants ont des têtes roses.

5 Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,
 Maître Yvon soufflait dans son biniou. 5

(*L'art d'être grand-père, 1877*)

AUX OISEAUX ET AUX NUAGES

10 O vierges du zénith, nuées,
 O doux enfants de l'air, oiseaux,
 Blancheurs par l'aube saluées,
 Que contemple l'œil bleu des eaux ; 10

15 Vous qu'Ève nomma la première¹ ;
 Vous pour qui le Dieu redouté
 Fit cet abîme, la lumière,
 Et cette aile, la liberté ;

Vous qu'on voit, du gouffre où nous sommes, 15
 Dans le grand ciel mystérieux ;
 Vous qui n'admirez pas les Romes,
 Les fourmilières valant mieux ;

Vous que la rosée en ses ombres
 Abreuve ou crée avec ses pleurs, 20
 Oiseaux qui sortez des nids sombres,
 Nuages qui sortez des fleurs,

25 Parlez ; vous que le jour fait naître
 Pour un essor illimité,
 Vous que le libre éther pénètre 25
 De gloire et de sérénité,

30 ¹ According to Gen. ii, 19, Adam named the beasts and fowls before
 Eve was created.

Vous qui voyez le mont austère,
 Le frais matin, le soir obscur,
 Toute la mer, toute la terre,
 Éternels passants de l'azur ;

Que dit-on, dans la nuit sereine, 5
 Que pense-t-on, dans la clarté,
 De toute cette honte humaine
 Qui rampe sous l'immensité ?

(*Les quatre vents de l'esprit, 1881*)

EN MARCHANT LA NUIT DANS UN BOIS

I

Il grêle, il pleut. Neige et brume ;
 Fondrière à chaque pas. 10
 Le torrent veut, crie, écume,
 Et le rocher ne veut pas.

Le sabbat à notre oreille
 Jette ses vagues hourras. 15
 Un fagot sur une vieille
 Passe en agitant les bras.

Passants hideux, clartés blanches ;
 Il semble, en ces noirs chemins,
 Que les hommes ont des branches,
 Que les arbres ont des mains. 20

II

On entend passer un coche.
 Le lourd coche de la mort.
 Il vient, il roule, il approche.
 L'eau hurle et la bise mord.

Le dur cocher, dans la plaine *deux*
 Aux aspects noirs et changeants,
 Conduit sa voiture pleine *de*
 De toute sorte de gens.

5
 Novembre souffle, la terre
 Frémit, la bourrasque fond ; *l'arbre* *5*
 Les flèches du sagittaire *de*
 Siffent dans le ciel profond.

III

— Cocher, d'où viens-tu ? dit l'arbre.
 — Où vas-tu ? dit l'eau qui fuit. 10
 Le cocher est fait de marbre
 Et le coche est fait de nuit.

10
 Il emporte beauté, gloire,
 Joie, amour, plaisirs bruyants ;
 La voiture est toute noire, 15
 Les chevaux sont effrayants.

15
 L'arbre en frissonnant s'incline.
 L'eau sent les joncs se dresser. *de*
 Le buisson sur la colline
 Grimpe pour le voir passer. 20

IV

20
 Le brin d'herbe sur la roche,
 Le nuage dans le ciel,
 Regarde marcher ce coche,
 Et croit voir rouler Babel.

Sur sa morne silhouette, 25
 Battant de l'aile à grands cris,

Volent l'orage, chouette, *ouais*
Et l'ombre, chauve-souris. *et -*

Vent glacé, tu nous secoues !
Le char roule, et l'œil tremblant,
A travers ses grandes roues, 5
Voit un crépuscule blanc.

V

La nuit, sinistre merveille,
Répand son effroi sacré ;
Toute la forêt s'éveille,
Comme un dormeur effaré. 10

Après les oiseaux, les âmes !
Volez sous les cieus blafards.
L'étang, miroir, rit aux femmes
Qui sortent des nénuphars. *ouais*

L'air sanglote, et le vent râle, 15
Et, sous l'obscur firmament,
La nuit sombre et la mort pâle
Se regardent fixement.

(Les quatre vents de l'esprit, 1881)

SOIR

Dans les ravins la route oblique
Fuit. — Il voit luire au-dessus d'eux 20
Le ciel sinistre et métallique
A travers des arbres hideux.

Les oiseaux
Des êtres rôdent sur les rives ;
Le nénuphar nocturne éclôt ; *ouais*
Des agitations furtives 25
Courbent l'herbe, rident le flot.

Les larges estompes de l'ombre,
Mêlant les lueurs et les eaux,
Ébauchent dans la plaine sombre
L'aspect monstrueux du chaos.

Voici que les spectres se dressent.
D'où sortent-ils ? que veulent-ils ?
Dieu ! de toutes parts apparaissent
Toutes sortes d'affreux profils !

Il marche. Les heures sont lentes.
Il voit là-haut, tout en marchant,
S'allumer ces pourpres sanglantes,
Splendeurs lugubres du couchant.

Au loin, une cloche, une enclume,
Jettent dans l'air leurs faibles coups.
A ses pieds flotte dans la brume
Le paysage immense et doux.

Tout s'éteint. L'horizon recule.
Il regarde en ce lointain noir
Se former dans le crépuscule
Les vagues figures du soir.

La plaine, qu'une brise effleure,
Ajoute, ouverte au vent des nuits,
A la solennité de l'heure
L'apaisement de tous les bruits.

A peine, ténébreux murmures,
Entend-on, dans l'espace mort,
Les palpitations obscures
De ce qui veille quand tout dort.

Les broussailles, les grès, les ormes,
Le vieux saule, le pan de mur,

5

10

15

20

25

30

Deviennent les contours difformes
De je ne sais quel monde obscur.

L'insecte aux nocturnes élytres
Imite le cri des sabbats.
Les étangs sont comme des vitres
Par où l'on voit le ciel d'en bas. 5

Par degrés, monts, forêts, cieux, terre,
Tout prend l'aspect terrible et grand
D'un monde entrant dans un mystère,
D'un navire dans l'ombre entrant. 10
(Toute la lyre)

NUAGES

I

Le ciel soudain se fit tout sombre ; une tempête
Approchait, et je vis, en relevant la tête,
Un grand nuage obscur posé sur l'horizon.
Aucun tonnerre encor ne grondait ; le gazon
Frissonnait près de moi ; les branches tremblaient toutes, 15
Et des passants lointains se hâtaient sur les routes.
Cependant le nuage au flanc vitreux et roux
Grandissait comme un mont qui marcherait vers nous.
On voyait dans les prés s'effarer les caavales
Et les troupeaux s'enfuir, bëlant par intervalles. 20
Terreur des bois profonds, des champs silencieux,
Emplissant tout à coup tout un côté des cieux,
Une lueur sinistre, effrayante, inconnue,
D'un sourd reflet de cuivre illumina la nue
Et passa ; comme si, sous le souffle de Dieu, 25
De grands poissons de flamme aux écailles de feu,
Vastes formes dans l'ombre au hasard remuées,
En ce sombre océan de brume et de nuées
Nageaient, et dans les flots du lourd nuage noir
Se laissaient par instants vaguement entrevoir. 30

II

Nous marchons ; il a plu toute la nuit ; le vent
 Pleure dans les sapins ; pas de soleil levant ;
 Tout frissonne ; le ciel, de teinte grise et mate,
 Nous verse tristement un jour de casemate.

Tout à coup, au détour du sentier recourbé, 5
 Apparaît un nuage entre deux monts tombé.
 Il est dans le vallon comme en un vase énorme.
 C'est un mur de brouillard, sans couleur et sans forme.
 Rien au delà. Tout cesse. On n'entend aucun son ;
 On voit le dernier arbre et le dernier buisson. 10
 La brume, chaos morne, impénétrable et vide,
 Où flotte affreusement une lueur livide,
 Emplit l'angle hideux du ravin de granit.
 On croirait que c'est là que le monde finit
 Et que va commencer la nuée éternelle. 15

— Borne où l'âme et l'oiseau sentent faiblir leur aile,
 Abîme où le penseur se penche avec effroi,
 Puits de l'ombre infinie, oh ! disais-je, est-ce toi ?

Alors, je m'enfonçai dans ma pensée obscure,
 Laisant mes compagnons errer à l'aventure. 20

Pyrénées, 28 août

(Toute la lyre)

PICTORIAL POEMS

André Chénier was the only poet in the eighteenth century who possessed the power of painting a large picture. Chateaubriand, in prose, had something of the same breadth of vision, as an examination of "Les martyrs" (1809) will show. Hugo, more completely than either of these masters, combined largeness of vision with definiteness of outline. A younger poet of splendid pictorial talent, Leconte de Lisle, undoubtedly excelled Hugo in scrupulous exactitude of detail, but his imagination is hampered by his solicitude for precise historic truth. Hugo's panoramic poems are foreshadowed in his early odes, but his grasp of concrete things was still infirm. In "Les orientales" (1829) his sense of form and contour, and his susceptibility to the contrasting effects of light and shade, had fully developed. His astonishing power of visualizing the concrete aspects of the material world persists even into his later visionary period, and permits him to give a body and shape to intangible things. We have selected the greater number of these poems from the earlier "Légendes des siècles," written at a period when the world of his vision was still balanced by the world of possible experience.

LE FEU DU CIEL

24. Alors le Seigneur fit descendre du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu,

25. Et il perdit ces villes avec tous leurs habitants, tout le pays à l'entour avec ceux qui l'habitaient, et tout ce qui avait quelque verdure sur la terre.

Genèse

I

La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir?
Tantôt pâle, tantôt rouge et splendide à voir,
Morne comme un été stérile?

On croit voir à la fois, sur le vent de la nuit,
Fuir toute la fumée ardente et tout le bruit
De l'embrasement d'une ville.

5

D'où vient-elle ? des cieux, de la mer ou des monts ?

Est-ce le char de feu qui porte des démons

A quelque planète prochaine ?

O terreur ! de son sein, chaos mystérieux,

D'où vient que par moments un éclair furieux

Comme un long serpent se déchaîne ?

II

La mer ! partout la mer ! des flots, des flots encor.

L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.

Ici les flots, là-bas les ondes ;

Toujours des flots sans fin par des flots repoussés ; 10

L'œil ne voit que des flots dans l'abîme entassés

Rouler sous les vagues profondes.

Parfois de grands poissons, à fleur d'eau voyageant,

Font reluire au soleil leurs nageoires d'argent,

Ou l'azur de leurs larges queues.

La mer semble un troupeau secouant sa toison ;

Mais un cercle d'airain ferme au loin l'horizon ;

Le ciel bleu se mêle aux eaux bleues.

*

— Faut-il sécher ces mers ? dit le nuage en feu.

— Non ! — Il reprit son vol sous le souffle de Dieu. 20

III

Un golfe aux vertes collines

Se mirant dans le flot clair ! —

Des buffles, des javelines,

Et des chants joyeux dans l'air ! —

C'était la tente et la crèche,

La tribu qui chasse et pêche,

Qui vit libre, et dont la flèche

Jouterait avec l'éclair.

25

Pour ces errantes familles
 Jamais l'air ne se corrompt. *no painted*
 Les enfants, les jeunes filles,
 Les guerriers dansaient en rond
 Autour d'un feu sur la grève *noise* 5
 Que le vent courbe et relève,
 Pareils aux esprits qu'en rêve
 On voit tourner sur son front.

Les vierges aux seins d'ébène,
 Belles comme les beaux soirs, 10
 Craient de se voir à peine
 Dans le cuivre des miroirs ;
 D'autres, joyeuses comme elles,
 Faisaient jaillir des mamelles *idées*
 De leurs dociles chamelles *h* 15
 Un lait blanc sous leurs doigts noirs.

lustre
 Les hommes, les femmes nues,
 Se baignaient au gouffre amer. —
 Ces peuplades inconnues,
 Où passaient-elles hier ? — 20
 La voix grêle des cymbales
 Qui fait hennir les cavales,
 Se mêlait par intervalles
 Aux bruits de la grande mer.

*

La nuée un moment hésita dans l'espace 25
 — Est-ce là ? — Nul ne sait qui lui répond : — Passe !

IV

L'Égypte ! — Elle étalait toute blonde *est ent*
 Ses champs, bariolés comme un riche tap *est ent*
 Plaines que les plaines proli *est ent*

L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent
 Se disputent l'Égypte ; elle rit cependant
 Entre ces deux mer — qui la rongent.

Trois monts¹ bâtis par l'homme au soir, perçaient les cieux
 D'un triple angle de marbre, et dérobaient aux yeux 5
 Leurs bases de cet dre inondées ;
 Et, de leur fait, au jusqu'aux sables dorés,
 Allaient s'élever, sans leurs monstrueux degrés,
 Par des pas de six coudées.

Un soir, le vent d'ouest, un dieu de marbre vert, 10
 Le gagna, et les pas qui fût vent de flamme au désert
 Leur leur fit passer la paupière.
 Les vaisseaux au flanc large entraient dans un grand port.
 La ville géante, assise sur le bord.
 Baignait dans l'eau ses pieds de pierre. 15

On entendait mugir le semoun² sur le ravier,
 Et sur les cailloux blancs les écaillés
 Sous le ventre des crocodiles
 Les obélisques gris s'élançaient d'un jet.
 Comme une peau de tigre, au couchant s'allongeait 20
 Le Nil jaune, tacheté d'îles.

L'astre-roi se couchait. Calme, à l'abri du vent,
 La mer réfléchissait ce globe d'or vivant,
 Ce monde, âme et flambeau du nôtre ;
 Et dans le ciel rougeâtre et dans les flots vermeils, 25
 Comme deux rois amis, on voyait deux soleils
 Venir au-devant l'un de l'autre.

*

— Où faut-il s'arrêter ? dit la nuée encor.
 — Cherche ! dit une voix dont trembla le Thabor.

¹ The pyramids.

² The simoom or simoon.

V

Du sable, puis du sable !
 Le désert ! noir chaos
 Toujours inépuisable
 En monstres, en fléaux !
 Ici rien ne s'arrête. 5
 Ces monts à jaune crête,
 Quand souffle la tempête,
 Roulent comme des flots !

Parfois, de bruits profanes
 Troublant ce lieu sacré, 10
 Passent les caravanes
 D'Ophir ou de Membré.
 L'œil de loin suit leur foule,
 Qui sur l'ardente houle
 Ondule et se déroule
 Comme un serpent marbré. 15

Ces solitudes mornes,
 Ces déserts sont à Dieu ;
 Lui seul en sait les bornes,
 En marque le milieu. 20
 Toujours plane une brume
 Sur cette mer qui fume,
 Et jette pour écume
 Une cendre de feu.

*

— Faut-il changer en lac ce désert ? dit la nue. 25
 — Plus loin ! dit l'autre voix du fond des cieus venue.

VI

Comme un énorme écueil sur les vagues dressé,
 Comme un amas de tours, vaste et bouleversé,
 Voici Babel, déserte et sombre.

Du néant des mortels prodigieux témoin,
Aux rayons de la lune, elle couvrait au loin
Quatre montagnes de son ombre.

L'édifice écroulé plongeait aux lieux profonds.
Les ouragans captifs sous ses larges plafonds 5
Jetaient une étrange harmonie.

Le genre humain jadis bourdonnait à l'entour,
Et sur le globe entier Babel devait un jour
Asseoir sa spirale infinie.

Ses escaliers devaient monter jusqu'au zénith. 10
Chacun des plus grands monts à ses flancs de granit
N'avait pu fournir qu'une dalle; *slab*
Et des sommets nouveaux d'autres sommets chargés
Sans cesse surgissaient aux yeux découragés *haunted*
Sur sa tête pyramidale. 15

Les boas monstrueux, les crocodiles verts,
Moindres que des lézards sur ses murs entr'ouverts,
Glissaient parmi les blocs superbes ;
Et, colosses perdus dans ses larges contours,
Les palmiers chevelus, pendant au front des tours, *hairy palm* 20
Semblaient d'en bas des touffes d'herbes.

Des éléphants passaient aux fentes de ses murs ;
Une forêt croissait sous ses piliers obscurs
Multipliés par la démence ;
Des essaims d'aigles roux et de vautours géants 25
Jour et nuit tournoyaient à ses porches béants, *swarming*
Comme autour d'une ruche immense. *wide open*

*

— Faut-il l'achever ? dit la nuée en courroux.

— Marche ! — Seigneur, dit-elle, où donc m'emportez-vous ?

VII

Voilà que deux cités, étranges, inconnues,
 Et d'étage en étage escaladant les nues,
 Apparaissent, dormant dans la brume des nuits,
 Avec leurs dieux, leur peuple, et leurs chars, et leurs bruits.
 Dans le même vallon c'étaient deux sœurs couchées. 5
 L'ombre baignait leurs tours par la lune ébauchées ;
 Puis l'œil entrevoyait, dans le chaos confus,
 Aqueducs, escaliers, piliers aux larges fûts, *shells*
 Chapiteaux évasés ; puis un groupe difforme
 D'éléphants de granit portant un dôme énorme ; 10
 Des colosses debout, regardant autour d'eux
 Ramper des monstres nés d'accouplements hideux ;
 Des jardins suspendus, pleins de fleurs et d'arcades
 Et d'arbres noirs penchés sur de vastes cascades ;
 Des temples, où siégeaient sur de riches carreaux *telles* 15
 Cent idoles de jaspe à têtes de taureaux ;
 Des plafonds d'un seul bloc couvrant de vastes salles,
 Où, sans jamais lever leurs têtes colossales,
 Veillaient, assis en cercle, et se regardant tous,
 Des dieux d'airain, posant leurs mains sur leurs genoux. 20
 Ces rampes, ces palais, ces sombres avenues,
 Où partout surgissaient des formes inconnues,
 Ces ponts, ces aqueducs, ces arcs, ces rondes tours,
 Effrayaient l'œil perdu dans leurs profonds détours ;
 On voyait dans les cieus, avec leurs larges ombres, 25
 Monter comme des caps ces édifices sombres,
 Immense entassement de ténèbres voilé !
 Le ciel à l'horizon scintillait étoilé,
 Et, sous les mille arceaux du vaste promontoire,
 Brillait comme à travers une dentelle noire. 30

Ah ! villes de l'enfer, folles dans leurs désirs !
 Là, chaque heure inventait de monstrueux plaisirs,
 Chaque toit recérait quelque mystère immonde, *unleau*
 Et, comme un double ulcère, elles souillaient le monde.

5 5 10
 Tout dormait cependant ; au front des deux cités,
 A peine encor glissaient quelques pâles clartés,
 Lampes de la débauche, en naissant disparues,
 Derniers feux des festins oubliés dans les rues.
 De grands angles de mur, par la lune blanchis, 5
 Coupaient l'ombre, ou tremblaient dans une eau réfléchis.
 Peut-être on entendait vaguement dans les plaines
 S'étouffer des baisers, se mêler des haleines,
 Et les deux villes sœurs, lasses des feux du jour,
 Murmurer mollement d'une étreinte d'amour ; *embras* 10
 Et le vent, soupirant sous le frais sycomore,
 Allait tout parfumé de Sodome à Gomorrhe.

15
 C'est alors que passa le nuage noirci,
 Et que la voix d'en haut lui cria : — C'est ici !

VIII

20 20
 La nuée éclate ! 15
 La flamme écarlate
 Déchire ses flancs, *pend*
 L'ouvre comme un gouffre,
 Tombe en flots de soufre
 Aux palais croulants, *des murs* 20
 Et jette, tremblante,
 Sa lueur sanglante
 Sur leurs frontons blancs.

25 30
 Gomorrhe ! Sodome !
 De quel brûlant dôme 25
 Vos murs sont couverts !
 L'ardente nuée
 Sur vous s'est ruée,
 O peuples pervers !
 Et ses larges gueules 30
 Sur vos têtes seules
 Soufflent leurs éclairs.

Ce peuple s'éveille,
 Qui dormait la veille
 Sans penser à Dieu.
 Les grands palais croulent,
 Mille chars qui roulent . 5
 Heurtent leur essieu ;
 Et la foule accrue
 Trouve en chaque rue
 Un fleuve de feu.

Sur ces tours altières, 10
 Colosses de pierres
 Trop mal affermis,
 Abondent dans l'ombre
 Des mourants sans nombre
 Encore endormis. 15
 Sur des murs qui pendent
 Ainsi se répandent
 De noires fourmis.

Se peut-il qu'on fuie
 Sous l'horrible pluie ? 20
 Tout périt, hélas !
 Le feu qui foudroie
 Bat les ponts qu'il broie,
 Crève les toits plats,
 Roule, tombe, et brise 25
 Sur la dalle grise
 Ses rouges éclats.

Sous chaque étincelle
 Grossit et ruisselle
 Le feu souverain. 30
 Vermeil et limpide,
 Il court plus rapide

Qu'un cheval sans frein ;
 Et l'idole infâme,
 Croulant dans la flamme,
 Tord ses bras d'airain.

5 Il gronde, il ondule, 5
 Du peuple incrédule
 Bat les tours d'argent ;
 Son flot vert et rose,
 Que le soufre arrose, *21.4. - le feu sur le ciel*
 10 Fait, en les rongéant, 10
 Luire les murailles
 Comme les écailles
 D'un lézard changeant.

15 Il fond comme cire, 15
 Agate, porphyre,
 Pierres du tombeau,
 Ploie, ainsi qu'un arbre,
 Le géant de marbre
 Qu'ils nommaient Nabo,
 20 Et chaque colonne 20
 Brûle et tourbillonne *21.4. - le feu sur le ciel*
 Comme un grand flambeau.

25 En vain quelques mages *mages*
 Portent les images
 Des dieux du haut lieu ¹ ; 25
 En vain leur roi penche
 Sa tunique blanche
 Sur le soufre bleu ;
 Le flot qu'il contemple
 30 Emporte leur temple 30
 Dans ses plis de feu.

¹ See such a passage as 1 Kings xxii, 43.

Plus loin il charrie
 Un palais, où crie
 Un peuple à l'étroit ;
 L'onde incendiaire
 Mord l'îlot de pierre
 Qui fume et décroît,
 Flotte à sa surface,
 Puis fond et s'efface
 Comme un glaçon froid.

5

Le grand prêtre arrive
 Sur l'ardente rive
 D'où le reste a fui.
 Soudain sa tiare
 Prend feu comme un phare.
 Et pâle, ébloui,
 Sa main qui l'arrache
 A son front s'attache,
 Et brûle avec lui.

10

15

Le peuple, hommes, femmes,
 Court. . . Partout les flammes
 Aveuglent ses yeux ;
 Des deux villes mortes
 Assiégeant les portes
 A flots furieux,
 La foule maudite
 Croit voir, interdite,
 L'enfer dans les cieux !

20

25

IX

On dit qu'alors, ainsi que pour voir un supplice
 Un vieux captif se dresse aux murs de sa prison,
 On vit de loin Babel, leur fatale complice,
 Regarder par-dessus les monts de l'horizon.

30

On entendit, durant cet étrange mystère,
 Un grand bruit qui remplit le monde épouvanté,
 Si profond qu'il troubla, dans leur morne cité,
 Jusqu'à ces peuples sourds qui vivent sous la terre.

X

Le feu fut sans pitié. Pas un des condamnés
 Ne put fuir de ces murs brûlants et calcinés. 5

Pourtant, ils levaient leurs mains viles,
 Et ceux qui s'embrassaient dans un dernier adieu,
 Terrassés, éblouis, se demandaient quel dieu 10
 Versait un volcan sur leurs villes. 10

Contre le feu vivant, contre le feu divin,
 De larges toits de marbre ils s'abritaient en vain.
 Dieu sait atteindre qui le brave. 15
 Ils invoquaient leurs dieux ; mais le feu qui punit
 Frappait ces dieux muets, dont les yeux de granit 15
 Soudain fondaient en pleurs de lave.

Ainsi tout disparut sous le noir tourbillon,
 L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon !
 Dieu brûla ces mornes campagnes. 20
 Rien ne resta debout de ce peuple détruit,
 Et le vent inconnu qui souffla cette nuit 20
 Changea la forme des montagnes.

XI

Aujourd'hui le palmier qui croît sur le rocher
 Sert sa feuille jaunir et sa tige sécher 25
 A cet air qui brûle et qui pèse. 25
 Ces villes ne sont plus ; et, miroir du passé,
 Sur leurs débris éteints s'étend un lac glacé,
 Qui fume comme une fournaise !

LE ROUET D'OMPHALE

Il est dans l'atrium, le beau rouet d'ivoire.
 La roue agile est blanche, et la quenouille est noire;
 La quenouille est d'ébène incrusté de lapis.
 Il est dans l'atrium sur un riche tapis.

Un ouvrier d'Égine a sculpté sur la plinthe
 Europe, dont un dieu n'écoute pas la plainte.
 Le taureau blanc l'emporte. Europe, sans espoir,
 Crie, et, baissant les yeux, s'épouvante de voir
 L'océan monstrueux qui baise ses pieds roses.

Des aiguilles, du fil, des boîtes demi-closes,
 Les laines de Milet, peintes de pourpre et d'or,
 Emplissent un panier près du rouet qui dort.

Cependant, odieux, effroyables, énormes,
 Dans le fond du palais, vingt fantômes difformes,
 Vingt monstres tout sanglants, qu'on ne voit qu'à demi, 15
 Errent en foule autour du rouet endormi;
 Le lion néméen, l'hydre affreuse de Lerne,
 Cacus, le noir brigand de la noire caverne,
 Le triple Géryon, et les typhons des eaux
 Qui le soir à grand bruit soufflent dans les roseaux. 20
 De la massue au front tous ont l'empreinte horrible,
 Et tous, sans approcher, rôdant d'un air terrible,
 Sur le rouet, où pend un fil souple et lié,
 Fixent de loin dans l'ombre un œil humilié.

Juin 18—

(Les Contemplations, 1856)

LA CONSCIENCE

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes, 25
 Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
 Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
 Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva

Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
 Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
 Lui dirent : — Couchons-nous sur la terre, et dormons. —
 Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
 Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres 5
 Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
 Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
 — Je suis trop près, dit-il avec un tremblement.
 Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
 Et se remit à fuir sinistre dans l'espace. 10
 Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
 Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
 Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
 Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
 Des mers dans le pays qui fut depuis Assur. 15
 — Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
 Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. —
 Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
 L'œil à la même place au fond de l'horizon.
 Alors il tressaillit en proie au noir frisson. *le frisson de* 20
 — Cachez-moi, cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,
 Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
 Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
 Sous des tentes de poil dans le désert profond :
 — Étends de ce côté la toile de la tente. — 25
 Et l'on développa la muraille flottante ;
 Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
 — Vous ne voyez plus rien ? dit Tsilla, l'enfant blond,
 La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
 Et Caïn répondit : — Je vois cet œil encore ! — 30
 Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
 Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
 Cria : — Je saurai bien construire une barrière. —
 Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
 Et Caïn dit : — Cet œil me regarde toujours ! 35
 Hénoch dit : — Il faut faire une enceinte de tours

Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
 Bâtitsons une ville avec sa citadelle.
 Bâtitsons une ville, et nous la fermerons. —
 Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
 Construisit une ville énorme et surhumaine. 5
 Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
 Chassaient les fils d'Énos et les enfants de Seth ;
 Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;
 Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
 Le granit remplaça la tente aux murs de toiles, 10
 On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
 Et la ville semblait une ville d'enfer ;
 L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
 Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
 Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. » 15
 Quand ils eurent fini de clore et de murer,
 On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre.
 Et lui restait lugubre et hagard. — O mon père !
 L'œil a-t-il disparu ? dit en tremblant Tsilla.
 Et Caïn répondit : — Non, il est toujours là. 20
 Alors il dit : — Je veux habiter sous la terre
 Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
 Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. —
 On fit donc une fosse, et Caïn dit : C'est bien !
 Puis il descendit seul sous cette voûte sombre. 25
 Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
 Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
 L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

(*La légende des siècles, 1859*)

BOOZ ENDORMI

Booz s'était couché de fatigue accablé ;
 Il avait tout le jour travaillé dans son aire, *the threshing floor* 30
 Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
 Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

threshels

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
 Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
 Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin,
 Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

5

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
 Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
 Quand il voyait passer quelque pauvre glaneur :
 — Laissez tomber exprès des épis, disait-il.

5

10

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
 Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
 Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
 Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

10

15

Booz était bon maître et fidèle parent ;
 Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
 Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
 Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

15

20

Le vieillard, qui revient vers la source première,
 Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
 Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
 Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

20

25

*

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens ;
 Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
 Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;
 Et ceci se passait dans des temps très anciens.

859)

Booz

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
 La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
 Des empreintes de pieds de géant qu'il voyait,
 Était encor mouillée et molle du déluge.

25

30

*

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
 Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
 Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
 Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
 Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;
 Une race y montait comme une longue chaîne ;
 Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
 « Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
 Le chiffre de mes ans a passé quatrevingt,
 Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

« Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
 O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
 Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
 Elle à demi vivante et moi mort à demi.

« Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?
 Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
 Quand on est jeune, on a des matins triomphants,
 Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

« Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau.
 Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
 Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
 Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. »

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
 Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
 Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
 Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

*

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là, 5
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle,
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément, 10
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bieu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait,
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce, 15
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait : l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire. 20

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles, 25
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

(La légende des siècles, 1859)

LE MARIAGE DE ROLAND

In this poem Hugo attempts, not unsuccessfully, to use a simple style such as is found in medieval poems like "La chanson de Roland."

Ils se battent — combat terrible ! — corps à corps.
 Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts ;
 Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône.
 Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune,
 Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau. 5
 L'archange saint Michel attaquant Apollo
 Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre.
 Déjà, bien avant l'aube, ils combattaient dans l'ombre.
 Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,
 Avant que la visière eût dérobé leurs fronts, 10
 Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.
 Hier, c'étaient deux enfants¹ riant à leurs familles,
 Beaux, charmants ; — aujourd'hui, sur ce fatal terrain,
 C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain,
 Deux fantômes auxquels le démon prête une âme, 15
 Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.
 Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.
 Les bateliers pensifs qui les ont amenés
 Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine,
 Et d'oser, de bien loin, les épier à peine : 20
 Car de ces deux enfants, qu'on regarde en tremblant,
 L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland.
 Et, depuis qu'ils sont là, sombres, ardents, farouches,
 Un mot n'est pas encor sorti de ces deux bouches.
 Olivier, sieur de Vienne et comte souverain, 25
 A pour père Gérard et pour aïeul Garin.
 Il fut pour ce combat habillé par son père.
 Sur sa targe est sculpté Bacchus faisant la guerre
 Aux normands, Rollon ivre, et Rouen consterné,
 Et le dieu souriant par des tigres traîné, 30
 Chassant, buveur de vin, tous ces buveurs de cidre ;

¹ enfants : 'youths.'

Son casque est enfoui sous les ailes d'une hydre ;
 Il porte le haubert que portait Salomon ;
 Son estoc resplendit comme l'œil d'un démon ; *avec le roi*
 Il y grava son nom afin qu'on s'en souviene ;
 Au moment du départ, l'archevêque de Vienne
 A béni son cimier de prince féodal. *deed*

Roland a son habit de fer, et Durandal.

Ils luttent de si près avec de sourds murmures,
 Que leur souffle âpre et chaud s'empreint sur leurs armures ;
 Le pied presse le pied ; l'ile à leurs noirs assauts
 Tressaille au loin ; l'acier mord le fer ; des morceaux
 De heaume et de haubert, sans que pas un s'émeuve,
 Sautent à chaque instant dans l'herbe et dans le fleuve ;
 Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang
 Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend. *en pièces*
 Soudain, sire Olivier, qu'un coup affreux démasque,
 Voit tomber à la fois son épée et son casque.
 Main vide et tête nue, et Roland l'œil en feu !
 L'enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.
 Durandal sur son front brille. Plus d'espérance !
 — Ça, dit Roland, je suis neveu du roi de France,
 Je dois me comporter en franc neveu de roi.
 Quand j'ai mon ennemi désarmé devant moi,
 Je m'arrête. Va donc chercher une autre épée,
 Et tâche, cette fois, qu'elle soit bien trempée.
 Tu feras apporter à boire en même temps,
 Car j'ai soif.

— Fils, merci, dit Olivier.

— J'attends.

Dit Roland, hâte-toi.

Sire Olivier appelle

Un batelier caché derrière une chapelle.

— Cours à la ville, et dis à mon père qu'il faut
 Une autre épée à l'un de nous, et qu'il fait chaud.

Cependant les héros, assis dans les broussailles,
 S'aident à délayer leurs capuchons de mailles, *coude leud*
 Se lavent le visage, et causent un moment.
 Le batelier revient, il a fait promptement ;
 L'homme a vu le vieux comte ; il rapporte une épée 5
 Et du vin, de ce vin qu'aimait le grand Pompée
 Et que Tournon récolte au flanc de son vieux mont.
 L'épée est cette illustre et fière Closamont,
 Que d'autres quelquefois appellent Haute-Claire.
 L'homme a fui. Les héros achèvent sans colère 10
 Ce qu'ils disaient, le ciel rayonne au-dessus d'eux ;
 Olivier verse à boire à Roland ; puis tous deux
 Marchent droit l'un vers l'autre, et le duel recommence.
 Voilà que par degrés de sa sombre démençe
 Le combat les enivre, il leur revient au cœur 15
 Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur,
 Et qui, s'exaspérant aux armures frappées,
 Mêle l'éclair des yeux aux lueurs des épées.

Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil.
 Le jour entier se passe ainsi. Mais le soleil 20
 Baisse vers l'horizon. La nuit vient.

— Camarade,
 Dit Roland, je ne sais, mais je me sens malade.
 Je ne me soutiens plus, et je voudrais un peu
 De repos.

— Je prétends, avec l'aide de Dieu,
 Dit le bel Olivier, le sourire à la lèvre, 25
 Vous vaincre par l'épée et non point par la fièvre.
 Dormez sur l'herbe verte ; et, cette nuit, Roland,
 Je vous éventrerai de mon panache blanc.
 Couchez-vous et dormez.

— Vassal, ton âme est neuve,
 Dit Roland. Je riais, je faisais une épreuve. 30
 Sans m'arrêter et sans me reposer, je puis
 Combattre quatre jours encore, et quatre nuits.

Le duel reprend. La mort plane, le sang ruisselle. *7.600.00*
 Durandal heurte et suit Closamont ; l'étincelle
 Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.
 L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.
 5 Ils frappent ; le brouillard du fleuve monte et fume ; 5
 Le voyageur s'effraie et croit voir dans la brume
 D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit. *7.600.00*

Le jour naît, le combat continue à grand bruit ;
 10 La pâle nuit revient, ils combattent ; l'aurore
 Réparaît dans les cieux, ils combattent encore. 10

Nul repos. Seulement, vers le troisième soir,
 15 Sous un arbre, en causant, ils sont allés s'asseoir ;
 Puis ont recommencé.

Le vieux Gérard dans Vienne

Attend depuis trois jours que son enfant revienne :
 Il envoie un devin regarder sur les tours ; *devin* 15
 Le devin dit : Seigneur, ils combattent toujours.

Quatre jours sont passés, et l'île et le rivage
 Tremblent sous ce fracas monstrueux et sauvage.
 Ils vont, viennent, jamais fuyant, jamais lassés,
 Froissent le glaive au glaive et sautent les fossés, *20*
 Et passent, au milieu des ronces remuées,
 Comme deux tourbillons et comme deux nuées.
 25 O chocs affreux ! terreur ! tumulte étincelant !
 Mais enfin Olivier saisit au corps Roland,
 Qui de son propre sang en combattant s'abreuve, 25
 Et jette d'un revers Durandal dans le fleuve.

— C'est mon tour maintenant, et je vais envoyer
 Chercher un autre estoc pour vous, dit Olivier.
 Le sabre du géant Sinnagog est à Vienne.
 30 C'est, après Durandal, le seul qui vous convienne. 30

Mon père le lui prit alors qu'il le défit.
 Acceptez-le.

Roland sourit. — Il me suffit
 De ce bâton. — Il dit, et déracine un chêne.

Sire Olivier arrache un orme dans la plaine
 Et jette son épée, et Roland, plein d'ennui, 5
 L'attaque. Il n'aimait pas qu'on vînt faire après lui
 Les générosités qu'il avait déjà faites.

Plus d'épée en leurs mains, plus de casque à leurs têtes.
 Ils luttent maintenant, sourds, effarés, béants,
 A grands coups de troncs d'arbre, ainsi que des géants. 10

Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe.
 Tout à coup Olivier, aigle aux yeux de colombe,
 S'arrête et dit :

— Roland, nous n'en finirons point.

Tant qu'il nous restera quelque tronçon au poing, *fragment*
 Nous lutterons ainsi que lions et panthères. 15
 Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères ?
 Écoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc,
 Épouse-la.

— Pardieu ! je veux bien, dit Roland.
 Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude. —

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude. 20
 (*La légende des siècles, 1859*)

Dans sa première "Légende des siècles," Victor Hugo s'est proposé de traduire notre vieux poème, dont il avait sans doute quelque texte sous les yeux. "Le mariage de Roland" contient des vers incomparables. Par malheur, le grand poète n'avait pas étudié son sujet. Après avoir raconté assez fidèlement le commencement du duel entre Olivier et le neveu de Charles, il se met, vers la fin, à copier les Italiens et à transformer ses héros en matamores ridicules, dont l'un déracine un chêne et l'autre un orme pour achever leur combat. Il fait, je ne sais trop pourquoi, de notre Olivier "le sieur de Vienne et le fils de Girard." Même il a commis une méprise plus singulière. En parlant de la célèbre épée Hauteclaire, l'auteur de "Girars de Viane" avait écrit ces vers : "Closamont fut,

qu'iert de grant renommée, — Li empereres de Rome la loée." Closamont est ici un nom d'homme, et l'auteur de la " Légende des siècles," le prenant pour un nom d'épée, dit plus que naïvement: " L'épée est cette illustre et fière Closamont, — Que d'autres quelquefois appellent Hauteclair." Il nous faut constater encore que Victor Hugo a eu peur du dénoûment miraculeux de " Girars de Viane" et qu'il n'a pas admis l'intervention de l'ange entre Roland et Olivier. Mais ce sont là de petites erreurs, et nous ne pouvons nous empêcher de citer quelques vers de cet admirable morceau. — Léon Gautier, *Les épopées françaises*, seconde édition, 1880, tome 3, p. 112, note.

LA ROSE DE L'INFANTE

Elle est toute petite, une duègne la garde.
 Elle tient à la main une rose, et regarde.
 10 Quoi? que regarde-t-elle? Elle ne sait pas. L'eau, *de l'eau*
 Un bassin qu'assombrit le pin et le bouleau; *bois*
 Ce qu'elle a devant elle; un cygne aux ailes blanches, *swan*
 Le bercement des flots sous la chanson des branches,
 Et le profond jardin rayonnant et fleuri.
 Tout ce bel ange a l'air dans la neige pétri.
 On voit un grand palais comme au fond d'une gloire,
 15 Un parc, de clairs viviers où les biches vont boire, *10*
 Et des paons étoilés sous les bois chevelus.
 L'innocence est sur elle une blancheur de plus;
 Toutes ses grâces font comme un faisceau qui tremble.
 Autour de cette enfant l'herbe est splendide et semble
 Pleine de vrais rubis et de diamants fins; *15*
 Un jet de saphirs sort des bouches des dauphins.
 Elle se tient au bord de l'eau; sa fleur l'occupe.
 Sa basquine est en point de Gênes; sur sa jupe
 Une arabesque, errant dans les plis du satin,
 20 Suit les mille détours d'un fil d'or florentin. *20*
 La rose épanouie et toute grande ouverte,
 Sortant du frais bouton comme d'une urne ouverte,
 Charge la petitesse exquise de sa main;
 Quand l'enfant, allongeant ses lèvres de carmin,
 Fronce, en la respirant, sa riante narine, *contient de 25*
 La magnifique fleur, royale et purpurine,

Cache plus qu'à demi ce visage charmant,
 Si bien que l'œil hésite, et qu'on ne sait comment
 Distinguer de la fleur ce bel enfant qui joue,
 Et si l'on voit la rose ou si l'on voit la joue.
 Ses yeux bleus sont plus beaux sous son pur sourcil brun. 5
 En elle tout est joie, enchantement, parfum ;
 Quel doux regard, l'azur ! et quel doux nom, Marie !
 Tout est rayon ; son œil éclaire et son nom prie.
 Pourtant, devant la vie et sous le firmament,
 Pauvre être ! elle se sent très grande vaguement ; 10
 Elle assiste au printemps, à la lumière, à l'ombre,
 Au grand soleil couchant horizontal et sombre,
 A la magnificence éclatante du soir,
 Aux ruisseaux murmurants qu'on entend sans les voir,
 Aux champs, à la nature éternelle et sereine, 15
 Avec la gravité d'une petite reine ;
 Elle n'a jamais vu l'homme que se courbant ;
 Un jour, elle sera duchesse de Brabant ;
 Elle gouvernera la Flandre ou la Sardaigne.
 Elle est l'infante, elle a cinq ans, elle dédaigne. 20
 Car les enfants des rois sont ainsi ; leurs fronts blancs
 Portent un cercle d'ombre, et leurs pas chancelants
 Sont des commencements de règne. Elle respire
 Sa fleur en attendant qu'on lui cueille un empire ;
 Et son regard, déjà royal, dit : C'est à moi. 25
 Il sort d'elle un amour mêlé d'un vague effroi.
 Si quelqu'un, la voyant si tremblante et si frêle,
 Fût-ce pour la sauver mettait la main sur elle,
 Avant qu'il eût pu faire un pas ou dire un mot,
 Il aurait sur le front l'ombre de l'échafaud. 30

 La douce enfant sourit, ne faisant autre chose
 Que de vivre et d'avoir dans la main une rose,
 Et d'être là devant le ciel, parmi les fleurs.

 Le jour s'éteint ; les nids chuchotent, querelleurs ;
 Les pourpres du couchant sont dans les branches d'arbre ; 35

La rougeur monte au front des déesses de marbre,
 Qui semblent palpiter sentant venir la nuit ;
 Et tout ce qui planait redescend ; plus de bruit,
 Plus de flamme ; le soir mystérieux recueille
 Le soleil sous la vague et l'oiseau sous la feuille.

5

Pendant que l'enfant rit, cette fleur à la main,
 Dans le vaste palais catholique romain
 Dont chaque ogive semble au soleil une mitre,
 Quelqu'un de formidable est derrière la vitre ;
 On voit d'en bas une ombre, au fond d'une vapeur,
 De fenêtre en fenêtre errer, et l'on a peur ;
 Cette ombre au même endroit, comme en un cimetière,
 Parfois est immobile une journée entière ;
 C'est un être effrayant qui semble ne rien voir ;
 Il rôde d'une chambre à l'autre, pâle et noir ;
 Il colle aux vitraux blancs son front lugubre, et songe ;
 Spectre blême ! Son ombre aux feux du soir s'allonge ;
 Son pas funèbre est lent, comme un glas de beffroi ;
 Et c'est la Mort, à moins que ce ne soit le Roi.

10

15

C'est lui ; l'homme en qui vit et tremble le royaume.
 Si quelqu'un pouvait voir dans l'œil de ce fantôme
 Debout en ce moment l'épaule contre un mur,
 Ce qu'on apercevrait dans cet abîme obscur,
 Ce n'est pas l'humble enfant, le jardin, l'eau moirée
 Reflétant le ciel d'or d'une claire soirée,
 Les bosquets, les oiseaux se becquetant entre eux,
 Non ; au fond de cet œil comme l'onde vitreux,
 Sous ce fatal sourcil qui dérobe à la sonde
 Cette prunelle autant que l'océan profonde,
 Ce qu'on distinguerait, c'est, mirage mouvant,
 Tout un vol de vaisseaux en fuite dans le vent,
 Et, dans l'écume, au pli des vagues, sous l'étoile,
 L'immense tremblement d'une flotte à la voile,
 Et, là-bas, sous la brume, une île, un blanc rocher,
 Écoutant sur les flots ces tonnerres marcher.

20

25

30

35

Telle est la vision qui, dans l'heure où nous sommes,
 Emplit le froid cerveau de ce maître des hommes,
 Et qui fait qu'il ne peut rien voir autour de lui.
 L'armada, formidable et flottant point d'appui *force immense*
 Du levier dont il va soulever tout un monde, 5
 Traverse en ce moment l'obscurité de l'onde ;
 Le roi, dans son esprit, la suit des yeux, vainqueur,
 Et son tragique ennui n'a plus d'autre lueur.

Philippe deux était une chose terrible.
 Iblis dans le coran et Caïn dans la bible 10
 Sont à peine aussi noirs qu'en son Escorial
 Ce royal spectre, fils du spectre impérial.
 Philippe deux était le Mal tenant le glaive.
 Il occupait le haut du monde comme un rêve.
 Il vivait ; nul n'osait le regarder ; l'effroi 15
 Faisait une lumière étrange autour du roi ;
 On tremblait rien qu'à voir passer ses majordomes ;
 Tant il se confondait, aux yeux troublés des hommes,
 Avec l'abîme, avec les astres du ciel bleu !
 Tant semblait grande à tous son approche de dieu ! 20
 Sa volonté fatale, enfoncée, obstinée,
 Était comme un crampon mis sur la destinée ;
 Il tenait l'Amérique et l'Inde, il s'appuyait
 Sur l'Afrique, il régnait sur l'Europe, inquiet
 Seulement du côté de la sombre Angleterre ; 25
 Sa bouche était silence et son âme mystère ;
 Son trône était de piège et de fraude construit ;
 Il avait pour soutien la force de la nuit ;
 L'ombre était le cheval de sa statue équestre.
 Toujours vêtu de noir, ce tout-puissant terrestre 30
 Avait l'air d'être en deuil de ce qu'il existait ;
 Il ressemblait au sphinx qui digère et se tait,
 Immuable ; étant tout, il n'avait rien à dire.
 Nul n'avait vu ce roi sourire ; le sourire
 N'étant pas plus possible à ces lèvres de fer 35

Que l'aurore à la grille obscure de l'enfer. *2000*
 S'il secouait parfois sa torpeur de couleuvre, *2000*
 C'était pour assister le bourreau dans son œuvre, *plaqueau*
 Et sa prunelle avait pour clarté le reflet *1000*
 Des bûchers sur lesquels par moments il soufflait. 5
 Il était redoutable à la pensée, à l'homme, *1000*
 A la vie, au progrès, au droit, dévot à Rome; *fauteuil - 1000*
 C'était Satan régnant au nom de Jésus-Christ;
 Les choses qui sortaient de son nocturne esprit
 Semblaient un glissement sinistre de vipères. 10
 L'Escorial, Burgos, Aranjuez, ses repaires, *1000*
 Jamais n'illuminaient leurs livides plafonds; *1000*
 Pas de festins, jamais de cour, pas de bouffons;
 Les trahisons pour jeu, l'auto-da-fé pour fête. *1000*
 Les rois troublés avaient au-dessus de leur tête *1000*
 Ses projets dans la nuit obscurément ouverts; 15
 Sa rêverie était un poids sur l'univers;
 Il pouvait et voulait tout vaincre et tout dissoudre;
 Sa prière faisait le bruit sourd d'une foudre;
 De grands éclairs sortaient de ses songes profonds. 20
 Ceux auxquels il pensait disaient : Nous étouffons.
 Et les peuples, d'un bout à l'autre de l'empire,
 Tremblaient, sentant sur eux ces deux yeux fixes luire.

Charles¹ fut le vautour, Philippe est le hibou.
 Morne en son noir pourpoint, la toison d'or au cou, 25
 On dirait du destin la froide sentinelle;
 Son immobilité commande; sa prunelle
 Luit comme un soupirail de caverne; son doigt
 Semble, ébauchant un geste obscur que nul ne voit,
 Donner un ordre à l'ombre et vaguement l'écrire. 30
 Chose inouïe ! il vient de grincer un sourire,
 Un sourire insondable, impénétrable, amer.
 C'est que la vision de son armée en mer
 Grandit de plus en plus dans sa sombre pensée;

¹ Charles V, predecessor of Philip II.

C'est qu'il la voit voguer par son dessein poussée,
 Comme s'il était là, planant sous le zénith ;
 Tout est bien ; l'océan docile s'aplanit,
 L'armada lui fait peur comme au déluge l'arche ;
 La flotte se déploie en bon ordre de marche, 5
 Et, les vaisseaux gardant les espaces fixés,
 Échiquier de tillacs, de ponts, de mâts dressés,
 Ondule sur les eaux comme une immense claie.
 Ces vaisseaux sont sacrés, les flots leur font la haie ;
 Les courants, pour aider les nefs à débarquer, 10
 Ont leur besogne à faire et n'y sauraient manquer ;
 Autour d'elles la vague avec amour déferle,
 L'écueil se change en port, l'écume tombe en perle.
 Voici chaque galère avec son gastadour¹ ;
 Voilà ceux de l'Escaut, voilà ceux de l'Adour ; 15
 Les cent mestres de camp² et les deux connétables ;
 L'Allemagne a donné ses ourques³ redoutables,
 Naples ses brigantins, Cadix ses galions,
 Lisbonne ses marins, car il faut des lions.
 Et Philippe se penche, et, qu'importe l'espace ? 20
 Non seulement il voit, mais il entend. On passe,
 On court, on va. Voici le cri des porte-voix,
 Les pas des matelots courant sur les pavois,
 Les moços,⁴ l'amiral appuyé sur son page,
 Les tambours, les sifflets des maîtres d'équipage, 25
 Les signaux pour la mer, l'appel pour les combats,
 Le fracas sépulcral et noir du branle-bas.
 Sont-ce des cormorans ? sont-ce des citadelles ?
 Les voiles font un vaste et sourd battement d'ailes ;
 L'eau gronde, et tout ce groupe énorme vogue, et fuit, 30

¹ gastadour : for the Sp. *gastador*, 'sapper.'

² mestre de camp : 'colonel.'

³ ourque : this is the name of a sort of dolphin, but here it seems to have the unusual meaning of a kind of ship.

⁴ moços : old-fashioned Sp. spelling for *mozos* = Fr. *mousses*, 'cabin boys.'

Et s'enfle et roule avec un prodigieux bruit.
 Et le lugubre roi sourit de voir groupées
 Sur quatre cents navires quatrevingt mille épées.
 O rictus du vampire assouvissant sa faim !
 Cette pâle Angleterre, il la tient donc enfin !
 Qui pourrait la sauver ? Le feu va prendre aux poudres.
 Philippe dans sa droite a la gerbe des foudres ;
 Qui pourrait délier ce faisceau dans son poing ?
 N'est-il pas le seigneur qu'on ne contredit point ?
 N'est-il pas l'héritier de César ? le Philippe
 Dont l'ombre immense va du Gange au Pausilippe ?
 Tout n'est-il pas fini quand il a dit : Je veux !
 N'est-ce pas lui qui tient la victoire aux cheveux ?
 N'est-ce pas lui qui lance en avant cette flotte,
 Ces vaisseaux effrayants dont il est le pilote
 Et que la mer charrie ainsi qu'elle le doit ?
 Ne fait-il pas mouvoir avec son petit doigt
 Tous ces dragons ailés et noirs, essaim sans nombre ?
 N'est-il pas, lui, le roi ? n'est-il pas l'homme sombre
 A qui ce tourbillon de monstres obéit ?
 Quand Béit-Cifresil, fils d'Abdallah-Béit,
 Eut creusé le grand puits de la mosquée, au Caire,
 Il y grava : « Le ciel est à Dieu ; j'ai la terre. »
 Et, comme tout se tient, se mêle et se confond,
 Tous les tyrans n'étant qu'un seul despote au fond,
 Ce que dit ce sultan jadis, ce roi le pense.

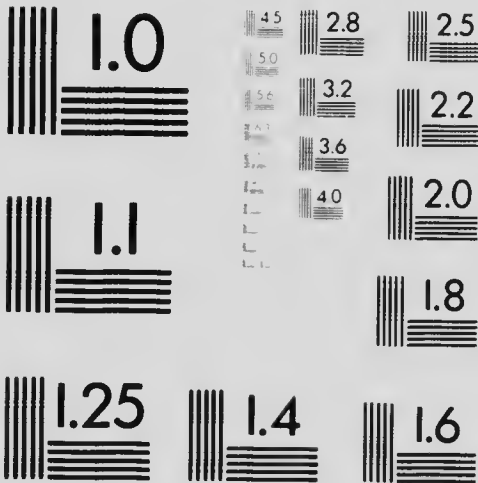
Cependant, sur le bord du bassin, en silence,
 L'infante tient toujours sa rose gravement,
 Et, doux ange aux yeux bleus, la baise par moment.
 Soudain un souffle d'air, une de ces haleines
 Que le soir frémissant jette à travers les plaines,
 Tumultueux zéphyr effleurant l'horizon,
 Trouble l'eau, fait frémir les joncs, met un frisson
 Dans les lointains massifs de myrte et d'asphodèle,
 Vient jusqu'au bel enfant tranquille, et, d'un coup d'aile,

clumps



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
716-492-1300 Phone
716-288-5989 - Fax

Rapide, et secouant même l'arbre voisin,
 Effeuille brusquement la fleur dans le bassin,
 Et l'infante n'a plus dans la main qu'une épine.
 Elle se penche, et voit sur l'eau cette ruine ;
 Elle ne comprend pas ; qu'est-ce donc ? Elle a peur ; 5
 Et la voilà qui cherche au ciel avec stupeur
 Cette brise qui n'a pas craint de lui déplaire.
 Que faire ? le bassin semble plein de colère ;
 Lui, si clair tout à l'heure, il est noir maintenant ;
 Il a des vagues ; c'est une mer bouillonnant ; 10
 Toute la pauvre rose est éparse sur l'onde ;
 Ses cent feuilles que noie et roule l'eau profonde,
 Tournoyant, naufrageant, s'en vont de tous côtés
 Sur mille petits flots par la brise irrités ;
 On croit voir dans un gouffre une flotte qui sombre. 15
 — Madame, dit la duègne avec sa face d'ombre
 A la petite fille étonnée et rêvant,
 Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent.
 (*La légende des siècles, 1859*)

SAISON DES SEMAILLES. LE SOIR

C'est le moment crépusculaire.
 J'admire, assis sous un portail, 20
 Ce reste de jour dont s'éclaire
 La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
 Je contemple, ému, les haillons
 D'un vieillard qui jette à poignées 25
 La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
 Domine les profonds labours.
 On sent à quel point il doit croire
 A la fuite utile des jours. 30

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence,
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

(*Chansons des rues et des bois, 1865*)

MEDITATIVE POEMS AND LYRICS

It is a commonplace of the criticism which is hostile to Hugo to assert that he is an ineffective and self-contradicting thinker, that he makes an insincere parade of a really superficial knowledge, and that he utilizes the mysteries of human life and universal destiny as a theme merely for the exercise of his prodigious powers of imagination. This criticism contains just enough truth to be dangerous. It would be difficult indeed to derive a coherent philosophy of life from Hugo's writings. We realize very forcibly that he hates certain things and other things admires. But his conclusions as to man's purpose on the earth and the ultimate destiny of the race are either vague or contradictory. From a poet so fertile in imagination in the poetic sense of that word we cannot expect a precise and logical system. At one time he views life as radically evil. At another time its beauties and its fundamental joy alone are present to his mind. Which view is uppermost is a mere matter of the mood of the moment; and if his pessimism predominates, it would be an easy task to point to poems which foreshadow the fulfillment of our spiritual desires. The skeptic and the believer are strangely mingled in Hugo. Hence one fertile source of contradiction in his conclusions. Another source may be found in the fact that Hugo was, in habit of thought, a mystic, and the mystic philosophy views contradictions with equanimity as necessary elements in a higher truth.

These weaknesses in constructive thought are less observable in isolated poems than in Hugo's work viewed in its entirety. The poems here given are simple in substance, and exhibit chiefly the poet's power of dealing with the theme of human vanities and human glory. From this antithesis he derives his finest effects.

De todo, nada. De todos, nadie.

Calderon

Que t'importe, mon cœur, ces naissances des rois,
Ces victoires qui font éclater à la fois
Cloches et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil,
Et la nuit, dans le ciel des villes en éveil,
Monter des gerbes étoilées?

5

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté.

Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité ;

La gloire fuit à tire-d'aile ;

Couronnes, mitres d'or, brillent, mais durent peu.

Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu

Fait pour le nid de l'hirondelle !

5

Hélas ! plus de grandeur contient plus de néant.

La bombe atteint plutôt l'obélisque géant

Que la tourelle des colombes.

C'est toujours par la mort que Dieu s'unit aux rois.

Leur couronne dorée a pour faite sa croix,

Son temple est pavé de leurs tombes.

10

Quoi ! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,

Napoléon, César, Mahomet, Périclès,

Rien qui ne tombe et ne s'efface !

15

Mystérieux abîme où l'esprit se confond !

A quelques pieds sous terre un silence profond,

Et tant de bruit à la surface !

30 juin 1830

(*Les feuilles d'automne*)

La tombe dit à la rose : ✓

— Des pleurs dont l'aube t'arrose

20

Que fais-tu, fleur des amours ?

La rose dit à la tombe :

— Que fais-tu de ce qui tombe

Dans ton gouffre ouvert toujours ?

La rose dit : — Tombeau sombre,

25

De ces pleurs je fais dans l'ombre

Un parfum d'ambre et de miel.

La tombe dit : — Fleur plaintive,

De chaque âme qui m'arrive

Je fais un ange du ciel.

30

3 juin 1837

(*Les voix intérieures*)

?

Une terre au flanc maigre, âpre, avare, inclément,
 Où les vivants pensifs travaillent tristement,
 Et qui donne à regret à cette race humaine
 Un peu de pain pour tant de labeur et de peine ;
 Des hommes durs, éclos sur ces sillons ingrats ; 5
 Des cités d'où s'en vont, en se tordant les bras,
 La charité, la paix, la foi, sœurs vénérables ;
 L'orgueil chez les puissants et chez les misérables ;
 La haine au cœur de tous ; la mort, spectre sans yeux,
 Frappant sur les meilleurs des coups mystérieux ; 10
 Sur tous les hauts sommets, des brumes répandues ;
 Deux vierges, la justice et la pudeur, vendues ;
 Toutes les passions engendrant tous les maux ;
 Des forêts abritant des loups sous leurs rameaux ;
 Là le désert torride, ici les froids polaires ; 15
 Des océans, émus de subites colères,
 Pleins de mâts frissonnants qui sombrent dans la nuit ;
 Des continents couverts de fumée et de bruit,
 Où, deux torches aux mains, rugit la guerre infâme,
 Où toujours quelque part fume une ville en flamme, 20
 Où se heurtent sanglants les peuples furieux . . . —

Et que tout cela fasse un astre dans les cieux !

Octobre 1840

(*Les contemplations*)

ÉCRIT AU BAS D'UN CRUCIFIX

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
 Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
 Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit. 25
 Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Mars 1842

(*Les contemplations*)

LE PONT

J'avais devant les yeux les ténèbres. L'abîme,
 Qui n'a pas de rivage et qui n'a pas de cime,
 Était là, morne, immense ; et rien n'y remuait.
 Je me sentais perdu dans l'infini muet.

Au fond, à travers l'ombre, impénétrable voile,
 On apercevait Dieu comme une sombre étoile.

Je m'écriai : — Mon âme, ô mon âme ! il faudrait,
 Pour traverser ce gouffre où nul bord n'apparaît,
 Et pour qu'en cette nuit jusqu'à ton Dieu tu marches,
 Bâtir un pont géant sur des millions d'arches.

Qui le pourra jamais ? Personne ! O deuil ! effroi !
 Pleure ! — Un fantôme blanc se dressa devant moi
 Pendant que je jetais sur l'ombre un œil d'alarme,
 Et ce fantôme avait la forme d'une larme ;

C'était un front de vierge avec des mains d'enfant ;
 Il ressemblait au lys que la blancheur défend ;
 Ses mains en se joignant faisaient de la lumière.

Il me montra l'abîme où va toute poussière,
 Si profond que jamais un écho n'y répond ;
 Et me dit : — Si tu veux, je bâtirai le pont.

Vers ce pâle inconnu je levai ma paupière.

— Quel est ton nom ? lui dis-je. Il me dit : — La prière.

Jersey, décembre 1852

(*Les contemplations*)

AU PEUPLE

Il te ressemble ; il est terrible et pacifique.

Il est sous l'infini le niveau magnifique ;

Il a le mouvement, il a l'immensité.

Apaisé d'un rayon et d'un souffle agité,

Tantôt c'est l'harmonie et tantôt le cri rauque.

Les monstres sont à l'aise en sa profondeur glauque ;

La trombe y germe ; il a des gouffres inconnus

D'où ceux qui l'ont bravé ne sont pas revenus ;

Sur son énormité le colosse chavire ;
 Comme toi le despote il brise le navire ;
 Le fanal est sur lui comme l'esprit sur toi ;
 Il foudroie, il caresse, et Dieu seul sait pourquoi ;
 Sa vague, où l'on entend comme des chocs d'armures, 5
 Emplit la sombre nuit de monstrueux murmures,
 Et l'on sent que ce flot, comme toi, gouffre humain,
 Ayant rugi ce soir, dévorera demain.
 Son onde est une lame aussi brillante que le glaive ;
 Il chante un hymne immense des éternus qui se lève ; 10
 Sa rondeur formidable, azur universel,
 Accepte en son miroir tous les astres du ciel ;
 Il a la force rude et la grâce superbe ;
 Il déracine un roc, il épargne un brin d'herbe ;
 Il jette comme toi l'écume aux fiers sommets, 15
 O peuple ; seulement, lui, ne trompe jamais
 Quand, l'œil fixe, et debout sur sa grève sacrée,
 Et pensif, on attend l'heure de sa marée.

Au bord de l'océan, juillet 1853

(*Les châtiments*)

O gouffre ! l'âme plonge et rapporte le doute.
 Nous entendons sur nous les heures, goutte à goutte, 20
 Tomber comme l'eau sur les plombs ;
 L'homme est brumeux, le monde est noir, le ciel est sombre ;
 Les formes de la nuit vont et viennent dans l'ombre ;
 Et nous, pâles, nous contemplons.

Nous contemplons l'obscur, l'inconnu, l'invisible. 25
 Nous sondons le réel, l'idéal, le possible,
 L'être, spectre toujours présent.
 Nous regardons trembler l'ombre indéterminée.
 Nous sommes accoudés sur notre destinée,
 L'œil fixe et l'esprit frémissant. 30

Nous épions des bruits dans ces vides funèbres ;
 Nous écoutons le souffle, errant dans les ténèbres,
 Dont frissonne l'obscurité ;
 Et, par moments, perdus dans les nuits insondables,
 Nous voyons s'éclairer de lueurs formidables 5
 La vitre de l'éternité.

Marine-Terrace, septembre 1853

(*Les contemplations*)

La source tombait du rocher
 Goutte à goutte à la mer affreuse.
 L'océan, fatal au ~~rocher~~ ^(craquelé),
 Lui dit : — Que me veux-tu, pleureuse? 10

Je suis la tempête et l'effroi ;
 Je finis où le ciel commence.
 Est-ce que j'ai besoin de toi,
 Petite, moi qui suis l'immense? — ^o

La source dit au gouffre amer : 15
 — Je te donne, sans bruit ni gloire,
 Ce qui te manque, ô vaste mer !
 Une goutte d'eau qu'on peut boire.

Avril 1854

(*Les contemplations*)

Un hymne harmonieux sort des feuilles du tremble ; ^(à l'encre) ✓
 Les voyageurs craintifs, qui vont la nuit ensemble, 20
 Haussent la voix dans l'ombre où l'on doit se hâter.
 Laissez tout ce qui tremble
 Chanter.

Les marins fatigués sommeillent sur le gouffre.
 La mer bleue où Vésuve épand ses flots de soufre 25
 Se tait dès qu'il s'éteint, et cesse de gémir.
 Laissez tout ce qui souffre
 Dormir.

Quand la vie est mauvaise on la rêve meilleure.
 Les yeux en pleurs au ciel se lèvent à toute heure ;
 L'espoir vers Dieu se tourne et Dieu l'entend crier.

Laissez tout ce qui pleure
 Prier.

5

C'est pour renaître ailleurs qu'ici-bas on succombe.
 Tout ce qui tourbillonne appartient à la tombe.
 Il faut dans le grand tout tôt ou tard s'absorber.

Laissez tout ce qui tombe
 Tomber !

10

(*Les quatre vents de l'esprit, 1881*)

L'immense Être inconnu sourit. L'aube réveille¹
 Le ciron, la fourmi, la fleur des prés, l'abeille,
 Les nids chuchotants, les hameaux,
 La forêt aux profonds branchages, les campagnes,
 L'océan, le soleil derrière les montagnes,
 Mon âme derrière les maux.

15

L'Être rêve. Il construit le lys dans le mystère ;
 Son doigt aide la taupe à faire un trou sous terre ;
 Il peint les beaux rosiers vermeils ;
 Et la création, sur son travail courbée,
 Contemple ; il fait, avec l'aile d'un scarabée,
 L'admiration des soleils.

20

Hommes, v s grands vaisseaux qui vont sous les étoiles,
 Embarrassant les vents dans leurs gouffres de voiles,
 Monstres qui s'imposent aux mers,
 Fatigant de leur poids la brise exténuée,
 Et traînant dans leurs flancs chacun une nuée
 Pleine de foudres et d'éclairs,

25

¹ This poem recurs with slight modifications in "Toute la lyre."

Vos canons, vos soldats, dont la marche olympique
 D'un coin de terre obscur fait une plaine épique,
 Vos drapeaux aux plis arrogants,
 Vos batailles broyant les moissons, vos tueries,
 Vos carnages, vos chocs, et vos cavaleries,
 Aigles de ces noirs ouragans,

Vos régiments, pareils à l'hydre qui serpente,
 Vos Austerlitz tonnants, vos Lutzen, vos Lépante,
 Vos Iéna sonnant du clairon,
 Vos camps pleins de tambours que la mort pâle éveille,
 Passent pendant qu'il songe, et font à son oreille
 Le même bruit qu'un moucheron.

22 juillet 1854

(Les quatre vents de l'esprit)

Temps affreux ! ma pensée est, dans ce morne espace
 Où l'imprévu surgit, où l'inattendu passe,
 Une plaine livrée à tous les pas errants.
 Les faits l'un après l'autre arrivent, noirs et grands.
 J'écris ce livre, jour par jour, sous la dictée
 De l'heure qui se dresse et fuit épouvantée ;
 Les semaines de l'An Terrible¹ sont autant
 D'hydres que l'enfer crée et que le gouffre attend ;
 L'événement s'en va, roulant des yeux de flamme,
 Après avoir posé sa griffe sur mon âme,
 Laisant à mon vers triste, âpre, meurtri, froissé,
 Cette trace qu'on voit quand un monstre a passé.
 Ceux qui regarderaient mon esprit dans cette ombre,
 Le trouveraient couvert des empreintes sans nombre
 De tous ces jours d'horreur, de colère et d'ennui,
 Comme si des lions avaient marché sur lui.

(L'année terrible, 1872)

¹ l'An Terrible : the latter half of 1870 and the beginning of 1871.

* * *

Il est ! Mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
 Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou superbe,
 Ne peut balbutier distinctement ce verbe !
 Il est ! il est ! il est ! il est éperdument !
 Tout, les feux, les clartés, les cieus, l'immense aimant, 5
 Les jours, les nuits, tout est le chiffre : il est la somme.
 Plénitude pour lui, c'est l'infini pour l'homme.
 Faire un dogme, et l'y mettre ! ô rêve ! inventer Dieu !
 Il est ! Contentez-vous du monde, cet aveu !
 Quoi ! des religions, c'est ce que tu veux faire, 10
 Toi, l'homme ! Ouvrir les yeux suffit ; je le préfère.
 Contente-toi de croire en Lui ; contente-toi
 De l'espérance avec sa grande aile, la foi ;
 Contente-toi de boire, altéré, ce dictame ;¹
 Contente-toi de dire : — Il est, puisque la femme 15
 Berce l'enfant avec un chant mystérieux ;
 Il est, puisque l'esprit frissonne curieux ;
 Il est, puisque je vais le front haut ; puisqu'un maître
 Qui n'est pas lui, m'indigne, et n'a pas le droit d'être ;
 Il est, puisque César tremble devant Pathmos ; 20
 Il est, puisque c'est lui que je sens sous ces mots :
 Idéal, Absolu, Devoir, Raison, Science ;
 Il est, puisqu'à ma faute il faut sa patience,
 Puisque l'âme me sert quand l'appétit me nuit,
 Puisqu'il faut un grand jour sur ma profonde nuit ! — 25
 La pensée en montant vers lui devient géante.
 Homme, contente-toi de cette soif béante,
 Mais ne dirige pas vers Dieu ta faculté
 D'inventer de la peur et de l'iniquité,
 Tes catéchismes fous, tes korans, tes grammaires, 30
 Et ton outil sinistre à forger des chimères.
 Vis, et fais ta journée ; aime et fais ton sommeil.
 Vois au-dessus de toi le firmament vermeil ;

¹ dictame : 'dittany.' Here in the sense of 'soothing balm.'

Regarde en toi ce ciel profond qu'on nomme l'âme ;
 Dans ce gouffre, au zénith, resplendit une flamme.
 Un centre de lumière inaccessible est là.

Hors de toi comme en toi cela brille et brilla ;
 C'est là-bas, tout au fond, en haut du précipice. 5

Cette clarté toujours jeune, toujours propice,
 Jamais ne s'interrompt et ne pâlit jamais ;
 Elle sort des noirceurs, elle éclaire aux sommets ;
 La haine est de la nuit, l'ombre est de la colère !
 Elle fait cette chose inouïe, elle éclaire.

Tu ne l'éteindrais pas si tu la blasphémais ;
 Elle inspirait Orphée, elle échauffait Hermès ;
 Elle est le formidable et tranquille prodige ;
 L'oiseau l'a dans son nid, l'arbre l'a dans sa tige,
 Tout la possède, et rien ne pourrait la saisir ; 15

Elle s'offre immobile à l'éternel désir,
 Et toujours se refuse et sans cesse se donne ;
 C'est l'évidence énorme et simple qui pardonne ;
 C'est l'inondation des rayons, s'épanchant

En astres dans un ciel, en roses dans un champ ; 20
 C'est, ici, là, partout, en haut, en bas, sans trêve,
 Hier, aujourd'hui, demain, sur le fait, sur le rêve,
 Sur le fourmillement des lueurs et des voix,

Sur tous les horizons de l'abîme à la fois,
 Sur le firmament bleu, sur l'ombre inassouvie, 25
 Sur l'être, le déluge immense de la vie !

C'est l'éblouissement auquel le regard croit.
 De ce flamboiement naît le vrai, le bien, le droit ;
 Il luit mystérieux dans un tourbillon d'astres ;

Les brumes, les noirceurs, les fléaux, les désastres 30
 Fondent à sa chaleur démesurée, et tout

En sève, en joie, en gloire, en amour, se dissout ;
 S'il est des cœurs puissants, s'il est des âmes fermes,
 Cela vient du torrent des souffles et des germes

Qui tombe à flots, jaillit, coule, et, de toutes parts, 35
 Sort de ce feu vivant sur nos têtes épars.

Il est ! il est ! Regarde, âme. Il a son solstice,
La conscience ; il a son axe, la Justice ;
Il a son équinoxe, et c'est l'égalité ;
Il a sa vaste aurore, et c'est la liberté.
Son rayon dore en nous ce que l'âme imagine. 5
Il est ! il est ! il est ! sans fin, sans origine,
Sans éclipse, sans nuit, sans repos, sans sommeil.

Renonce, ver de terre, à créer le soleil.

(Extract from *Religions et religion*, 1880)

VISIONARY POEMS

5

380)

No modern poet has made a bolder effort to scale the heights of the Unknown than Hugo. "L'âme à la poursuite du vrai" may be compared with "Ibo" ("Contemplations"), "La bouche d'ombre" (ibid.), and with the whole series of poems in the volume entitled "Dieu." Hugo is deeply penetrated by a sense of the mysteries and responsibilities of life. This visionary tendency was accentuated by the solitary brooding years of his exile, and it is reflected as clearly in the prose writings of that period as in the poems. Our admiration for this portion of his work is not without reserve. As English readers we appreciate the effort of a French mind to escape from the limitations of enforced clearness by which French authors throughout the classical period forbade themselves even the most timid incursions into the sphere of mystery. We can in fact point to no master of our freer English poetry who possesses and communicates as Hugo does the shudder of the Unknown. But, as has been said, we must admire with reserve. Writers of expansive genius usually have the defects of their qualities. So in Hugo's case we may admire the boldness of his attempt, and marvel at the wealth of figurative illustration which signalizes that attempt. But does he not perhaps take himself too seriously? Is he not too deeply imbued with a sense of his own prophetic virtues? Is he not sometimes lacking in reverence and reticence? And would a sense of humor, or even a sense of that due proportion which the disproportion of humor implies, have permitted the concluding verses of his "Ibo"?

J'irai lire la grande bible ;
J'entrerai nu
Jusqu'au tabernacle terrible
De l'inconnu,

Jusqu'au seuil de l'ombre et du vide,
Gouffres ouverts
Que garde la meute livide
Des noirs éclairs,

Jusqu'aux portes visionnaires
Du ciel sacré ;
*Et, si vous aboyez, tonnerres,
Je rugirai.*

We do not demand a common-sense philosophy from a poet of Hugo's temperament, but he taxes credulity too far in many directions. What he affirms we are not in a position to disprove, yet his attribution of conscious personality to inanimate objects seems to us not entirely sane, and his belief in the transmigration of souls is naïvely primitive, if it may even escape the charge of being foolish. It is a pretty fancy of poetry perhaps to believe that each wave of the sea is animated by a conscious mission, and that the leaves of the forest whisper their secret purposes to one another. Yet Hugo believes this to be true. The extravagances of his theory of metempsychosis are fully illustrated in "La bouche d'ombre."

Ce mulet fut sultan, ce cloporte était femme.
L'arbre est un exilé, la roche est un proscrit.

Ayez pitié. Voyez des âmes dans les choses.
Hélas ! le cabanon subit aussi l'écrou ;
Plaignez le prisonnier, mais plaignez le verrou.
Plaignez la chaîne au fond des bagnes insalubres ;
La hache et le billot sont deux êtres lugubres ;
La hache souffre autant que le corps, le billot
Souffre autant que la tête ; ô mystère d'en haut !
Ils se livrent une âpre et hideuse bataille ;
Il ébrèche la hache, et la hache l'entaille ;
Ils se disent tout bas l'un à l'autre : Assassin !
Et la hache maudit les hommes, sombre essaim,
Quand, le soir, sur le dos du bourreau, son ministre,
Elle revient dans l'ombre, et luit, miroir sinistre,
Ruisselante de sang et reflétant les cieux ;
Et, la nuit, dans l'étal morne et silencieux,
Le cadavre au cou rouge, effrayant, glacé, blême,
Seul sait ce que lui dit le billot, tronc lui-même.

STELLA

Je m'étais endormi la nuit près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.
Elle resplendissait au fond du ciel lointain
Dans une blancheur molle, infinie et charmante. 5
Aquilon s'enfuyait emportant la tourmente.
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.
C'était une clarté qui pensait, qui vivait ;

Elle apaisait l'écueil où la vague déferle ;
 On croyait voir une âme à travers une perle.
 Il faisait nuit encor, l'ombre régnait en vain,
 Le ciel s'illuminait d'un sourire divin.
 La lueur argentait le haut du mât qui penche ; 5
 Le navire était noir, mais la voile était blanche ;
 Des goëlands debout sur un escarpement,
 Attentifs, contemplaient l'étoile gravement
 Comme un oiseau céleste et fait d'une étincelle.
 L'océan qui ressemble au peuple allait vers elle, 10
 Et, rugissant tout bas, la regardait briller,
 Et semblait avoir peur de la faire envoler.
 Un ineffable amour emplissait l'étendue.
 L'herbe verte à mes pieds frissonnait éperdue,
 Les oiseaux se parlaient dans les nids ; une fleur 15
 Qui s'éveillait me dit : c'est l'étoile ma sœur.
 Et pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile,
 J'entendis une voix qui venait de l'étoile
 Et qui disait : — Je suis l'astre qui vient d'abord.
 Je suis celle qu'on croit dans la tombe et qui sort. 20
 J'ai lui sur le Sina, j'ai lui sur le Taygète ;
 Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
 Comme avec une fronde, au front noir de la nuit.
 Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit.
 O nations ! je suis la Poésie ardente. 25
 J'ai brillé sur Moïse et j'ai brillé sur Dante.
 Le lion océan est amoureux de moi.
 J'arrive. Levez-vous, vertu, courage, foi !
 Penseurs, esprits, montez sur la tour, sentinelles,
 Paupières, ouvrez-vous, allumez-vous, prunelles, 30
 Terre, émeus le sillon, vie, éveille le bruit,
 Debout, vous qui dormez ! — car celui qui me suit,
 Car celui qui m'envoie en avant la première,
 C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière !

UNE AUTRE VOIX

(The fourth of the eleven voices which speak of the mysteries of God)

As-tu vu les penseurs s'en aller dans les cieux ?
 Les as-tu vus partir, hautains, séditieux,
 Jetant dans l'inconnu leur voix terrifiante,
 Espérant abuser de la nuit confiante,
 Méditant des larcins prodigieux, rêvant 5
 D'aller toujours plus loin et toujours plus avant,
 Se proposant d'atteindre à la source première,
 Au centre, au but, de prendre ou l'ombre ou la lumière
 Ou l'être et de saisir le météore au vol,
 Emportés comme Élie, ailés comme saint Paul, 10
 Et de trouver le fond, dût-on faire le vide,
 Dût-on escalader le mystère livide,
 L'obscurité, les cieux brumeux, les cieux vermeils,
 Avec effraction d'azurs et de soleils ?
 Les as-tu vus, fuyant, blanche robe du prêtre, 15
 Bras levés du devin, décroître et disparaître
 Dans la profondeur sourde où tout s'évanouit ?
 Parle ! et les as-tu vus devenir de la nuit ?
 Es-tu resté tremblant, cherchant leur trace vague ?
 Puis regardant l'éther, les ténèbres, le vague, 20
 Passant les jours, les nuits, seul debout sur ta tour,
 O songeur, as-tu vu ces hommes au retour ?
 Les as-tu vus de l'ombre énorme redescendre ?
 Et toi, l'obscur veilleur vêtu du sac de cendre,
 Te dressant au-devant de leur vol éperdu, 25
 Leur as-tu dit : Eh bien ? — Et qu'ont-ils répondu,
 Ces noirs navigateurs sans navire et sans voiles ?
 Et qu'ont-ils rapporté, ces oiseleurs d'étoiles ?

Ils n'ont rien rapporté que des fronts sans couleur,
 Où rien n'avait grandi, si ce n'est la pâleur. 30

Tous sont hagard's après cette aventure étrange,
 Songeur ! tous ont, empreints au front, des ongles d'ange,

Tous ont dans le regard comme un songe qui fuït,
Tous ont l'air monstrueux en sortant de la nuit !

(Dieu, 1855)

L'AME A LA POURSUITE DU VRAI

Je m'en irai dans les chars sombres
Du songe et de la vision ;
Dans la blême cité des ombres 5
Je passerai comme un rayon ;
J'entendrai leurs vagues huées : *huées*
Je semblerai dans les nuées
Le grand échevelé de l'air ; *échevelé*
J'aurai sous mes pieds le vertige, 10
Et dans les yeux plus de prodige
Que le météore et l'éclair.

Je rentrerai dans ma demeure,
Dans le noir monde illimité
Jetant à l'éternité l'heure 15
Et la terre à l'immensité,
Repoussant du pied nos misères,
Je prendrai le vrai dans mes serres *serres*
Et je me transfigurerai,
Et l'on ne verra plus qu'à peine 20
Un reste de lueur humaine
Trembler sous mon sourcil sacré.

Car je ne serai plus un homme ;
Je serai l'esprit ébloui
A qui le sépulcre se nomme, 25
A qui l'énigme répond : oui.
L'ombre aura beau se faire horrible ;
Je m'épanouirai terrible,
Comme Élie à Gethsémani, ¹

¹ Hugo perhaps confounds Gethsemane with the mount of Transfiguration.

Comme le vieux Thalès de Grèce,
 Dans la formidable allégresse
 De l'abîme et de l'infini.

Je questionnerai le gouffre
 Sur le secret universel, 5
 Et le volcan, l'urne de soufre,
 Et l'océan, l'urne de sel ;
 Tout ce que les profondeurs savent,
 Tout ce que les tourmentes lavent,
 Je sonderai tout ; et j'irai 10
 Jusqu'à ce que, dans les ténèbres,
 Je heurte mes ailes funèbres
 A quelqu'un de démesuré.

Parfois m'envolant jusqu'au faite,
 Parfois tombant de tout mon poids, 15
 J'entendrai crier sur ma tête
 Tous les cris de l'ombre à la fois,
 Tous les noirs oiseaux de l'abîme,
 L'orage, la foudre sublime,
 L'âpre aquilon séditieux, 20
 Tous les effrois qui, pêle-mêle,
 Tourbillonnent, battant de l'aile,
 Dans le précipice des cieus.

La Nuit pâle, immense fantôme
 Dans l'espace insondable épars, 25
 Du haut du redoutable dôme,
 Se penchera de toutes parts ;
 Je la verrai lugubre et vaine,
 Telle que la vit Antisthène
 Qui demandait aux vents : Pourquoi ? 30
 Telle que la vit Épicure,
 Avec des plis de robe obscure
 Flottant dans l'ombre autour de moi.

— Homme ! la démence t'emporte,
Dira le nuage irrité.

— Prends-tu la nuit pour une porte ?
Murmurera l'obscurité.

L'espace dira : — Qui t'égare ?

Passeras-tu, barde, où Pindare

Et David ne sont point passés ?

— C'est ici, criera la tempête,

Qu'Hésiode a dit : Je m'arrête !

Qu'Ézéchiel a dit : Assez !

Mais tous les efforts des ténèbres

Sur mon essor s'épuiseront

Sans faire fléchir mes vertèbres

Et sans faire pâlir mon front ;

Au sphinx, au prodige, au problème,

J'apparaîtrai, monstre moi-même,

Être pour deux destins construit,

Ayant, dans la céleste sphère,

Trop de l'homme pour la lumière,

Et trop de l'ange pour la nuit.

(L'art d'être grand-père, 1877)

POEMS ON DEATH

This division comprises some of the exquisitely tender poems devoted to his daughter's memory, and other poems which deal with the theme of death in more abstract fashion. To a poet so sensible of contrasts as Hugo, that sharpest antithesis of all, which death presents to the living, must appeal with special emphasis. In the earlier poems the contrast is mainly rhetorical, — death is a theme rich in artistic possibilities. Its full meaning came home to him through his personal loss. In his middle and late period he is obsessed by the horrors of death, and vague suggestions of terror are constantly mingled with the hope that individual energies persist beyond the grave. A poet of such dominant personality cannot acquiesce in annihilation. His poems record the conflict between an imagination that inhabits a region of spectral terrors, and an instinct for immortality which doubts are powerless to stifle.

OCEANO NOX

Saint-Valery-sur-Somme

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune, 5
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée. 10
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
 Vous roulez à travers les sombres étendues,
 Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
 Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
 Sont morts en attendant tous les jours sur la grève 5
 Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.
 Maint joyeux cercle, assis sur des ancrs rouillées,
 Mêlé encor quelque temps vos noms d'ombre couverts 10
 Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
 Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
 Tandis que vous dormez dans les goémons verts !

On demande : — Où sont-ils ? sont-ils rois dans quelque île ?
 Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile ? —
 Puis votre souvenir même est enseveli. 15
 Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
 Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
 Sur le sombre océan jette le sombre oublié.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
 L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue ? 20
 Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
 Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
 Parlent encor de vous en remuant la cendre
 De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière, 25
 Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
 Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
 Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
 Pas même la chanson naïve et monotone
 Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont ! 30

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?
 O flots, que vous avez de lugubres histoires !

Flots profonds, redoutés des mères à genoux !
 Vous vous les racontez en montant les marées,
 Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
 Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

Juillet 1836

(Les rayons et les ombres)

Aucune aile ici-bas n'est pour longtemps posée. 5
 Quand elle était petite, elle avait un oiseau ;
 Elle le nourrissait de pain et de rosée
 Et veillait sur son nid comme sur un berceau.
 Un soir il s'échappa. Que de plaintes amères !
 Dans mes bras en pleurant je la vis accourir. . . . 10
 Jeunes filles, laissez, laissez, ô jeunes mères,
 Les oiseaux s'envoler et les enfants mourir !

C'est une loi d'en haut qui veut que tout nous quitte ;
 Le secret du Seigneur, nous le saurons un jour.
 Elle grandit. La vie, hélas ! marche si vite ! 15
 Elle eut un doux enfant un bel ange, un amour.
 Une nuit, triste sort des choses éphémères !
 Cet enfant s'éteignit, sans pleurer, sans souffrir. . . .
 Jeunes filles, laissez, laissez, ô jeunes mères,
 Les oiseaux s'envoler et les enfants mourir ! 20

22 juin 1842

(Toute la lyre)

QUIA PULVIS ES

Ceux-ci partent, ceux-là demeurent.
 Sous le sombre aquilon, dont les mille voix pleurent,
 Poussière et genre humain, tout s'envole à la fois.
 Hélas ! le même vent souffle, en l'ombre où nous sommes,
 Sur toutes les têtes des hommes, 25
 Sur toutes les feuilles des bois.

Ceux qui restent à ceux qui passent
 Disent : — Infortunés ! déjà vos fronts s'effacent.
 Quoi ! vous n'entendez plus la parole et le bruit !
 Quoi ! vous ne verrez plus ni le ciel ni les arbres !
 Vous allez dormir sous les marbres ! 5
 Vous allez tomber dans la nuit ! —

Ceux qui passent à ceux qui restent
 Disent : — Vous n'avez rien à vous ! vos pleurs l'attestent.
 Pour vous, gloire et bonheur sont des mots décevants.
 Dieu donne aux morts les biens réels, les vrais royaumes. 10
 Vivants ! vous êtes des fantômes.
 C'est nous qui sommes les vivants !

Février 1843

(Les contemplations)

Elle¹ avait pris ce pli dans son âge enfantin
 De venir dans ma chambre un peu chaque matin.
 Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère ; 15
 Elle entraît, et disait : Bonjour, mon petit père !
 Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
 Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
 Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
 Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse, 20
 Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
 Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
 Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
 Et mainte page blanche entre ses mains froissée,
 Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers. 25
 Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
 Et c'était un esprit avant d'être une femme.
 Son regard reflétait la clarté de son âme,
 Elle me consultait sur tout à tous moments.
 Oh ! que de soirs d'hiver radieux et charmants, 30

¹ His daughter Léopoldine (1824-1843), drowned with her husband in the Seine at Villequier (September 4).

Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
 Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
 Tout près, quelques amis causant au coin du feu !
 J'appelais cette vie être content de peu !
 Et dire qu'elle est morte ! Hélas ! que Dieu m'assiste ! 5
 Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste ;
 J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux
 Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.

Novembre 1846, jour des morts

(*Les contemplations*)

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
 Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends. 10
 J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
 Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
 Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
 Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées, 15
 Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
 Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
 Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
 Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur. 20

3 septembre 1847

(*Les contemplations*)

Oh ! je fus comme fou dans le premier moment,
 Hélas ! et je pleurai trois jours amèrement.
 Vous tous à qui Dieu prit votre chère espérance,
 Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance,
 Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé ? 25
 Je voulais me briser le front sur le pavé ;
 Puis je me révoltais, et, par moments, terrible,
 Je fixais mes regards sur cette chose horrible,

Et je n'y croyais pas, et je m'écriais : Non !
 Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom
 Qui font que dans le cœur le désespoir se lève ? —
 Il me semblait que tout n'était qu'un affreux rêve,
 Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi quitté,
 Que je l'entendais rire en la chambre à côté,
 Que c'était impossible enfin qu'elle fût morte,
 Et que j'allais la voir entrer par cette porte !

Oh ! que de fois j'ai dit : Silence ! elle a parlé !
 Tenez ! voici le bruit de sa main sur la clé !
 Attendez ! elle vient ! Laissez-moi, que j'écoute !
 Car elle est quelque part dans la maison sans doute !

Jersey, Marine-Terrace, 4 septembre 1852

(*Les contemplations*)

— Sentiers où l'herbe se balance,
 Vallons, coteaux, bois chevelus,
 Pourquoi ce deuil et ce silence ?
 — Celui qui venait ne vient plus.

— Pourquoi personne à ta fenêtre,
 Et pourquoi ton jardin sans fleurs,
 O maison ! où donc est ton maître ?
 — Je ne sais pas, il est ailleurs.

— Chien, veille au logis. — Pour quoi faire ?
 La maison est vide à présent.
 — Enfant, qui pleures-tu ? — Mon père.
 — Femme, qui pleures-tu ? — L'absent.

— Où s'en est-il allé ? — Dans l'ombre.
 — Flots qui gémissiez sur l'écueil,
 D'où venez-vous ? — Du baigne sombre.
 — Et qu'apportez-vous ? — Un cercueil.

Juillet 1853

(*Les châtiments*)

MORS

Je vis cette faucheuse. Elle était dans son champ.
 Elle allait à grands pas moissonnant et fauchant,
 Noir squelette laissant passer le crépuscule.
 Dans l'ombre où l'on dirait que tout tremble et recule,
 L'homme suivait des yeux les lueurs de sa faux. 5
 Et les triomphateurs sous les arcs triomphaux
 Tombaient ; elle changeait en désert Babylone,
 Le trône en échafaud et l'échafaud en trône,
 Les roses en fumier, les enfants en oiseaux,
 L'or en cendre, et les yeux des mères en ruisseaux. 10
 Et les femmes criaient : Rends-nous ce petit être.
 Pour le faire mourir, pourquoi l'avoir fait naître ?
 Ce n'était qu'un sanglot sur terre, en haut, en bas ;
 Des mains aux doigts osseux sortaient des noirs grabats ;
 Un vent froid bruissait dans les linceuls sans nombre ; 15
 Les peuples éperdus semblaient sous la faux sombre
 Un troupeau frissonnant qui dans l'ombre s'enfuit ;
 Tout était sous ses pieds deuil, épouvante et nuit.
 Derrière elle, le front baigné de douces flammes,
 Un ange souriant portait la gerbe d'âmes. 20

Mars 1854 *(Les contemplations)*

PLEURS DANS LA NUIT

I

Je suis l'être incliné qui jette ce qu'il pense ;
 Qui demande à la nuit le secret du silence ;
 Dont la brume emplit l'œil ;
 Dans une ombre sans fond mes paroles descendent,
 Et les choses sur qui tombent mes strophes rendent 25
 Le son creux du cercueil.

Mon esprit, qui du doute a senti la piqûre,
 Habite, âpre songeur, la rêverie obscure
 Aux flots plombés et bleus,

Lac hideux où l'horreur tord ses bras, pâle nymphe,
Et qui fait boire une eau morte comme la lymphe
Aux rochers scrofuleux.

Le doute, fils bâtard de l'aïeule sagesse,
Crie : à quoi bon ? devant l'éternelle largesse, 5
Nous fait tout oublier,
S'offre à nous, morne abri, dans nos marches sans nombre,
Nous dit : — Es-tu las ? viens ! — Et l'homme dort à l'ombre
De ce mancenillier.¹

L'effet pleure et sans cesse interroge la cause. 10
La création semble attendre quelque chose.
L'homme à l'homme est obscur.
Où donc commence l'âme ? où donc finit la vie ?
Nous voudrions, c'est là notre incurable envie, 15
Voir par-dessus le mur. 15

Nous rampons, oiseaux pris sous le filet de l'être ;
Libres et prisonniers, l'immuable pénètre
Toutes nos volontés ;
Captifs sous le réseau des choses nécessaires,
Nous sentons se lier des fils à nos misères 20
Dans les immensités. 20

II

Nous sommes au cachot ; la porte est inflexible ;
Mais, dans une main sombre, inconnue, invisible,
Qui passe par moment,
A travers l'ombre, espoir des âmes sérieuses, 25
On entend le trousseau des clefs mystérieuses
Sonner confusément.

¹ *mancenillier* : 'manchineel tree,' the sap of which has poisonous properties.

La vision de l'être emplit les yeux de l'homme.
 Un mariage obscur sans cesse se consomme
 De l'ombre avec le jour ;
 Ce monde, est-ce un éden tombé dans la géhenne ?
 Nous avons dans le cœur des ténèbres de haine
 Et des clartés d'amour. 5

La création n'a qu'une prunelle trouble.
 L'être éternellement montre sa face double,
 Mal et bien, glace et feu ;
 L'homme sent à la fois, âme pure et chair sombre, 10
 La morsure du ver de terre au fond de l'ombre
 Et le baiser de Dieu.

Mais à de certains jours, l'âme est comme une veuve.
 Nous entendons gémir les vivants dans l'épreuve.
 Nous doutons, nous tremblons, 15
 Pendant que l'aube épand ses lumières sacrées
 Et que mai sur nos seuils mêle les fleurs dorées
 Avec les enfants blonds.

Qu'importe la lumière, et l'aurore, et les astres,
 Fleurs des chapiteaux bleus, diamants des pilastres 20
 Du profond firmament,
 Et mai qui nous caresse, et l'enfant qui nous charme,
 Si tout n'est qu'un soupir, si tout n'est qu'une larme,
 Si tout n'est qu'un moment !

III

Le sort nous use au jour, triste meule qui tourne. 25
 L'homme inquiet et vain croit marcher, il séjourne ;
 Il expire en créant.
 Nous avons la seconde et nous rêvons l'année ;
 Et la dimension de notre destinée,
 C'est poussière et néant. 30

L'abîme, où les soleils sont les égaux des mouches,
 Nous tient ; nous n'entendons que des sanglots farouches
 Ou des rires moqueurs ;
 Vers la cible d'en haut qui dans l'azur s'élève,
 Nous lançons nos projets, nos vœux, l'espoir, le rêve, 5
 Ces flèches de nos cœurs. 5

Nous voulons durer, vivre, être éternels. O cendre !
 Où donc est la fourmi qu'on appelle Alexandre ?
 Où donc le ver César ?
 En tombant sur nos fronts, la minute nous tue. 10
 Nous passons, noir essaim, foule de deuil vêtue, 10
 Comme le bruit d'un char.

Nous montons à l'assaut du temps comme une armée.
 Sur nos groupes confus que voile la fumée
 Des jours évanouis, 15
 L'énorme éternité luit, splendide et stagnante ; 15
 Le cadran, bouclier de l'heure rayonnante,
 Nous terrasse éblouis !

IV

A l'instant où l'on dit : Vivons ! tout se déchire.
 Les pleurs subitement descendent sur le rire. 20
 Tête nue ! à genoux !
 Tes fils sont morts, mon père est mort, leur mère est morte.
 O deuil ! qui passe là ? C'est un cercueil qu'on porte.
 A qui le portez-vous ?

Ils le portent à l'ombre, au silence, à la terre ; 25
 Ils le portent au calme obscur, à l'aube austère,
 A la brume sans bords,
 Au mystère qui tord ses anneaux sous des voiles,
 Au serpent inconnu qui lèche les étoiles
 Et qui baise les morts ! 30

V

Ils le portent aux vers, au néant, à Peut-Être !
 Car la plupart d'entre eux n'ont point vu le jour naître ;
 Sceptiques et bornés,
 La négation morne et la matière hostile,
 Flambeaux d'aveuglement, troublent l'âme inutile
 De ces infortunés. 5

Pour eux, le ciel ment, l'homme est un songe et croit vivre ;
 Ils ont beau feuilleter page à page le livre,
 Ils ne comprennent pas ;
 Ils vivent en hochant la tête, et, dans le vide,
 L'écheveau ténébreux que le doute dévide
 Se mêle sous leurs pas. 10

Pour eux, l'âme naufrage avec le corps qui sombre.
 Leur rêve a les yeux creux et regarde de l'ombre ;
 Rien est le mot du sort ;
 Et chacun d'eux, riant de la voûte étoilée,
 Porte en son cœur, au lieu de l'espérance ailée,
 Une tête de mort. 15

Sourds à l'hymne des bois, au sombre cri de l'orgue,
 Chacun d'eux est un champ plein de cendre, une morgue
 Où pendent des lambeaux,
 Un cimetière où l'œil des frémissants poètes
 Voit planer l'ironie et toutes ses chouettes,
 L'ombre et tous ses corbeaux. 20

Quand l'astre et le roseau leur disent : Il faut croire ;
 Ils disent au jonc vert, à l'astre en sa nuit noire :
 Vous êtes insensés !
 Quand l'arbre leur murmure à l'oreille : Il existe ;
 Ces fous répondent : Non ! et, si le chêne insiste,
 Ils lui disent : Assez ! 25
 30

Quelle nuit ! le semeur nié par la semence !
 L'univers n'est pour eux qu'une vaste démente,
 Sans but et sans milieu ;
 Leur âme, en agitant l'immensité profonde,
 N'y sent même pas l'être, et dans le grelot monde¹
 N'entend pas sonner Dieu !

VI

Le corbillard franchit le seuil du cimetière.
 Le gai matin, qui rit à la nature entière,
 Resplendit sur ce deuil ;
 Tout être a son mystère où l'on sent l'âme éclore,
 Et l'offre à l'infini ; l'astre apporte l'aurore,
 Et l'homme le cercueil.

Le dedans de la fosse apparaît, triste crèche.
 Des pierres par endroits percent la terre fraîche ;
 Et l'on entend le glas ;
 Elles semblent s'ouvrir ainsi que des paupières,
 Et le papillon blanc dit : Qu'ont donc fait ces pierres ?
 Et la fleur dit : Hélas !

VII

Est-ce que par hasard ces pierres sont punies,
 Dieu vivant, pour subir de telles agonies ?
 Ah ! ce que nous souffrons
 N'est rien. . . . — Plus bas que l'arbre en proie aux froides bises,
 Sous cette forme horrible, est-ce que les Cambyses,
 Est-ce que les Nérons,

Après avoir tenu les peuples dans leur serre,
 Crucifié l'homme au noir gibet misère,
 Mis le monde en lambeaux,

¹ Note this peculiar form of apposition which Hugo uses not infrequently. It is characteristic of his later style.

Souillé l'âme, et changé, sous le vent des désastres,
L'univers en charnier et fait monter aux astres
La vapeur des tombeaux,

Après avoir passé joyeux dans la victoire,
Dans l'orgueil, et partout imprimé sur l'histoire 5
Leurs ongles furieux,
Et, monstres qu'entrevoit l'homme en ses léthargies,
Après avoir sur terre été des effigies
Du mal mystérieux,

Après avoir peuplé les prisons élargies, 10
Et versé tant de meurtre aux vastes mers rougies,
Tant de morts, glaive au flanc,
Tant d'ombre, et de carnage, et d'horreurs inconnues
Que le soleil, le soir, hésitait dans les nues
Devant ce bain sanglant, 15

Après avoir mordu le troupeau que Dieu mène,
Et tourné tour à tour de la torture humaine
L'atroce cabestan,
Et régné sous la pourpre et sous le laticlave,¹
Et plié six mille ans Adam, le vieil esclave, 20
Sous le vieux roi Satan,

Est-ce que le chasseur Nemrod, Sforce le pâtre,
Est-ce que Messaline, est-ce que Cléopâtre,
Caligula, Macrin,
Et les Achabs, par qui renaissaient les Sodomes, 25
Et Phalaris, qui fit du hurlement des hommes
La clameur de l'airain,

Est-ce que Charles neuf, Constantin, Louis onze,
Vitellius, la fange, et Busiris, le bronze,
Les Cyrus dévorants, 30

¹ **laticlave** : a purple band which the Roman senators wore on their robe as a sign of their rank.

Les Égistes montrés du doigt par les Électres,
Seraient, dans cette nuit, d'hommes devenus spectres,
Et pierres de tyrans ?

5 Est-ce que ces cailloux, tout pénétrés de crimes,
Dans l'horreur étouffés, scellés dans les abîmes, 5
Enviant l'ossement,

Sans air, sans mouvement, sans jour, sans yeux, sans bouche,
Entre l'herbe sinistre et le cercueil farouche,
Vivraient affreusement ?

10 Est-ce que ce seraient des âmes condamnées ? 10
Des maudits qui, pendant des millions d'années,
Seuls avec le remords,

Au lieu de voir, des yeux de l'astre solitaire,
Sortir les rayons d'or, verraient les vers de terre
15 Sortir des yeux des morts ! 15

Homme et roche, exister, noir dans l'ombre vivante !
Songer, pétrifié dans sa propre épouvante !
Rêver l'éternité !

Dévorant ses fureurs confusément rugies !
20 Être pris, ouragan de crimes et d'orgies, 20
Dans l'immobilité !

Punition ! problème obscur ! questions sombres !
Quoi ! ce caillou dirait : — J'ai mis Thèbe en décombres !
J'ai vu Suse à genoux !

25 J'étais Bélus à Tyr ! j'étais Sylla dans Rome ! — 25
Noire captivité des vieux démons de l'homme !
O pierres, qu'êtes-vous ?

Qu'a fait ce bloc, béant dans la fosse insalubre !
Glacé du froid profond de la terre lugubre,
Informe et châtié, 30

Aveugle, même aux feux que la nuit réverbère,
Il pense et se souvient. . . — Quoi ! ce n'est que Tibère !
Seigneur, ayez pitié !

Ce dur silex noyé dans la terre, âpre, fruste,
 Couvert d'ombre, pendant que le ciel s'ouvre au juste
 Qui s'y réfugia,
 Jaloux du chien qui jappe et de l'âne qui passe,
 Songe et dit : Je suis là ! — Dieu vivant, faites grâce ! 5
 Ce n'est que Borgia !

O Dieu bon, penchez-vous sur tous ces misérables !
 Sauvez ces submergés, aimez ces exécrables !
 Ouvrez les soupiraux.
 Au nom des innocents, Dieu, pardonnez aux crimes. 10
 Père, fermez l'enfer. Juge, au nom des victimes,
 Grâce pour les bourreaux !

De toutes parts s'élève un cri : Miséricorde !
 Les peuples nus, liés, fouettés à coups de corde,
 Lugubres travailleurs, 15
 Voyant leur maître en proie aux châtiments sublimes,
 Ont pitié du despote, et, saignant de ses crimes,
 Pleurent de ses douleurs ;

Les pâles nations regardent dans le gouffre ;
 Et ces grands suppliants, pour le tyran qui souffre, 20
 T'implorent, Dieu jaloux ;
 L'esclave mis en croix, l'opprimé sur la claie,
 Plaint le satrape au fond de l'abîme, et la plaie
 Dit : Grâce pour les clous !

Dieu serein, regardez d'un regard salubre 25
 Ce reclus ténébreux qu'emprisonne la terre
 Pleine d'obscurs verrous,
 Ces forçats dont le bagne est le dedans des pierres,
 Et levez, à la voix des justes en prières,
 Ces effrayants écrous. 30

Père, prenez pitié du monstre et de la roche.
 De tous les condamnés que le pardon s'approche !
 Jadis, rois des combats,
 Ces bandits sur la terre ont fait une tempête ;
 5 Étant montés plus haut dans l'horreur que la bête, 5
 Ils sont tombés plus bas.

Grâce pour eux ! clémence, espoir, pardon, refuge,
 Au jonc qui fut un prince, au ver qui fut un juge !
 Le méchant, c'est le fou.
 10 Dieu, rouvrez au maudit ! Dieu, relevez l'infâme ! 10
 Rendez à tous l'azur. Donnez au tigre une âme,
 Des ailes au caillou !

Mystère ! obsession de tout esprit qui pense !
 Échelle de la peine et de la récompense !
 Nuit qui monte en clarté !
 15 Sourire épanoui sur la torture amère ! 15
 Vision du sépulcre ! êtes-vous la chimère,
 Ou la réalité ?

VIII

La fosse, plaie au flanc de la terre, est ouverte,
 20 Et, béante, elle fait frissonner l'herbe verte 20
 Et le buisson jauni ;
 Elle est là, froide, calme, étroite, inanimée,
 Et l'âme en voit sortir, ainsi qu'une fumée,
 L'ombre de l'infini.

Et les oiseaux de l'air, qui, planant sur les cimes,
 25 Volant sous tous les cieus, comparent les abîmes 25
 Dans les courses qu'ils font,
 Songent au noir Vésuve, à l'océan superbe,
 Et disent, en voyant cette fosse dans l'herbe :
 30 Voici le plus profond ! 30

IX

L'âme est partie, on rend le corps à la nature.

La vie a disparu sous cette créature ;

Mort, où sont tes appuis ?

Le voilà hors du temps, de l'espace et du nombre.

On le descend avec une corde dans l'ombre

Comme un seau dans un puits.

5

Que voulez-vous puiser dans ce puits formidable ?

Et pourquoi jetez-vous la sonde à l'insondable ?

Qu'y voulez-vous puiser ?

Est-ce l'adieu lointain et doux de ceux qu'on aime ?

Est-ce un regard ? hélas ! est-ce un soupir suprême ?

Est-ce un dernier baiser ?

10

Qu'y voulez-vous puiser, vivants, essaim frivole ?

Est-ce un frémissement du vide où tout s'envole,

Un bruit, une clarté

Une lettre du mot que Dieu seul peut écrire ?

Est-ce, pour le mêler à vos éclats de rire,

Un peu d'éternité ?

15

Dans ce gouffre où la larve entr'ouvre son œil terne,

Dans cette épouvantable et livide citerne,

Abîme de douleurs,

Dans ce cratère obscur de muettes demeures,

Que voulez-vous puiser, ô passants de peu d'heures,

Hommes de peu de pleurs ?

20

Est-ce le secret sombre ? est-ce la froide goutte

Qui, larme du néant, suinte de l'âpre voûte

Sans aube et sans flambeau ?

Est-ce quelque lueur effarée et hagarde ?

Est-ce le cri jeté par tout ce qui regarde

Derrière le tombeau ?

25

30

Vous ne puiserez rien. Les morts tombent. La fosse
Les voit descendre, avec leur âme juste ou fausse,

Leur nom, leurs pas, leur bruit.

Un jour, quand souffleront les célestes haleines,

Dieu seul remontera toutes ces urnes pleines

De l'éternelle nuit.

5

X

Et la terre, agitant la ronce à sa surface,

Dit : L'homme est mort ; c'est bien ; que veut-on que j'en fasse ?

Pourquoi me le rend-on ?

Terre ! fais-en des fleurs ! des lys que l'aube arrose !

De cette bouche aux dents béantes, fais la rose

Entr'ouvrant son bouton !

10

Fais ruisseler ce sang dans tes sources d'eaux vives,

Et fais-le boire aux bœufs mugissants, tes convives ;

Prends ces chairs en haillons ;

Fais de ces seins bleuis sortir des violettes,

Et couvre de ces yeux que t'offrent les squelettes

L'aile des papillons.

15

Fais avec tous ces morts une joyeuse vie.

Fais-en le fier torrent qui gronde et qui dévie,

La mousse aux frais tapis !

Fais-en des rocs, des joncs, des fruits, des vignes mûres,

Des brises, des parfums, des bois pleins de murmures,

Des sillons pleins d'épis !

20

Fais-en des buissons verts, fais-en de grandes herbes !

Et qu'en ton sein profond d'où se lèvent les gerbes,

A travers leur sommeil,

Les effrotables morts sans souffle et sans paroles

Se sentent frissonner dans toutes ces corolles

Qui tremblent au soleil !

25

30

5

10

15

20

25

30

XI

La terre, sur la bière où le mort pâle écoute,
 Tombe, et le nid gazouille, et, là-bas, sur la route
 Siffle le paysan ;
 Et ces fils, ces amis que le regret amène,
 N'attendent même pas que la fosse soit pleine 5
 Pour dire : Allons-nous-en !

Le fossoyeur, payé par ces douleurs hâtées,
 Jette sur le cercueil la terre à pelletées.
 Toi qui, dans ton linceul,
 Rêvais le deuil sans fin, cette blanche colombe, 10
 Avec cet homme allant et venant sur ta tombe,
 O mort, te voilà seul !

Commencement de l'âpre et morne solitude !
 Tu ne changeras plus de lit ni d'attitude ;
 L'heure aux pas solennels 15
 Ne sonne plus pour toi ; l'ombre te fait terrible ;
 L'immobile suaire a sur ta forme horrible
 Mis ses plis éternels.

Et puis le fossoyeur s'en va boire la fosse.¹
 Il vient de voir des dents que la terre déchausse,² 20
 Il rit, il mange, il mord ;
 Et prend, en murmurant des chansons hébétées,
 Un verre dans ses mains à chaque instant heurtées
 Aux choses de la mort.

Le soir vient ; l'horizon s'emplit d'inquiétude ; 25
 L'herbe tremble et bruit comme une multitude ;
 Le fleuve blanc reluit ;

¹ The grave-digger drinks with the wage earned in digging the grave.

² He has seen teeth which earth has stripped of flesh, i.e. the teeth of those buried long before in the same ground.

Le paysage obscur prend les veines des marbres ;
 Ces hydres que, le jour, on appelle des arbres,
 Se tordent dans la nuit.

Le mort est seul. Il sent la nuit qui le dévore.
 Quand naît le doux matin, tout l'azur de l'aurore, 5
 Tous ses rayons si beaux,
 Tout l'amour des oiseaux et leurs chansons sans nombre,
 Vont aux berceaux dorés ; et, la nuit, toute l'ombre
 Aboutit aux tombeaux.

Il entend des soupirs dans les fosses voisines ; 10
 Il sent la chevelure affreuse des racines
 Entrer dans son cercueil ;
 Il est l'être vaincu dont s'empare la chose ;
 Il sent un doigt obscur, sous sa paupière close,
 Lui retirer son œil. 15

Il a froid ; car le soir qui mêle à son haleine
 Les ténèbres, l'horreur, le spectre et le phalène,
 Glace ces durs grabats ;
 Le cadavre, lié de bandelettes blanches,
 Grelotte, et dans sa bière entend les quatre planches 20
 Qui lui parlent tout bas.

L'une dit : — Je fermis ton coffre-fort. — Et l'autre
 Dit : — J'ai servi de porte au toit qui fut le nôtre. —
 L'autre dit : — Aux beaux jours,
 La table où rit l'ivresse et que le vin encombre, 25
 C'était moi. — L'autre dit : — J'étais le chevet sombre
 Du lit de tes amours.

Allez, vivants ! riez, chantez ; le jour flamboie.
 Laissez derrière vous, derrière votre joie
 Sans nuage et sans pli, 30
 Derrière la fanfare et le bal qui s'élançe,
 Tous ces morts qu'enfouit dans la fosse silence
 Le fossoyeur oublié !

XII

Tous y viendront.

XIII

Assez ! et levez-vous de table.

Chacun prend à son tour la route redoutable ;
 Chacun sort en tremblant ;
 Chantez, riez, soyez heureux, soyez célèbres ;
 Chacun de vous sera bientôt dans les ténèbres 5
 Le spectre au regard blanc.

La foule vous admire et l'azur vous éclaire ;
 Vous êtes riche, grand, glorieux, populaire,
 Puissant, fier, encensé ;
 Vos licteurs devant vous graves portent la hache, 10
 Et vous vous en irez sans que personne sache
 Où vous avez passé.

Jeunes filles, hélas ! qui donc croit à l'aurore ?
 Votre lèvres pâlit pendant qu'on danse encore
 Dans le bal enchanté ; 15
 Dans les lustres blémis on voit grandir le cierge ;
 La mort met sur vos fronts ce grand voile de vierge
 Qu'on nomme éternité.

Le conquérant, debout dans une aube enflammée,
 Penche, et voit s'en aller son épée en fumée ; 20
 L'amante avec l'amant
 Passe ; le berceau prend une voix sépulcrale ;
 L'enfant rose devient larve horrible, et le râle
 Sort du vagissement.

Ce qu'ils disaient hier, le savaient-ils eux-mêmes ? 25
 Des chimères, des vœux, des cris, de vains problèmes !
 O néant inouï !

Rien ne reste ; ils ont tout oublié dans la fuite
Des choses que Dieu pousse et qui courent si vite
Que l'homme est ébloui !

O promesses ! espoirs ! cherchez-les dans l'espace.
La bouche qui promet est un oiseau qui passe. 5
Fou qui s'y confierait !

Les promesses s'en vont où va le vent des plaines,
Où vont les flots, où vont les obscures haleines
Du soir dans la forêt !

Songe à la profondeur du néant où nous sommes. 10
Quand tu seras couché sous la terre où les hommes
S'enfoncent pas à pas,
Tes enfants, épuisant les jours que Dieu leur compte,
Seront dans la lumière ou seront dans la honte ;
Tu ne le sauras pas ! 15

Ce que vous rêvez tombe avec ce que vous faites.
Voyez ces grands palais ; voyez ces chars de fêtes
Aux tournoyants essieux ;
Voyez ces longs fusils qui suivent le rivage ;
Voyez ces chevaux, noirs comme un héron sauvage 20
Qui vole sous les cieux,

Tout cela passera comme une voix chantante ;
Pyramide, à tes pieds tu regardes la tente,
Sous l'éclatant zénith,
Tu l'entends frissonner au vent comme une voile, 25
Chéops, et tu te sens, en la voyant de toile,
Fière d'être en granit ;

Et toi, tente, tu dis : Gloire à la pyramide !
Mais, un jour, hennissant comme un cheval numide,
L'ouragan libyen 30
Soufflera sur ce sable où sont les tentes frêles,
Et Chéops roulera pêle-mêle avec elles
En s'écriant : Eh bien !

Tu périras, malgré ton enceinte murée,
 Et tu ne seras plus, ville, ô ville sacrée,
 Qu'un triste amas fumant,
 Et ceux qui t'ont servie et ceux qui t'ont aimée
 Frapperont leur poitrine en voyant la fumée 5
 De ton embrasement.

Ils diront : — O douleur ! ô deuil ! guerre civile !
 Quelle ville a jamais égalé cette ville ?
 Ses tours montaient dans l'air ;
 Elle riait aux chants de ses prostituées ; 10
 Elle faisait courir ainsi que des nuées
 Ses vaisseaux sur la mer.

Ville ! où sont tes docteurs qui t'enseignaient à lire ?
 Tes dompteurs de lions qui jouaient de la lyre,
 Tes lutteurs jamais las ? 15
 Ville ! est-ce qu'un voleur, la nuit, t'a dérobée ?
 Où donc est Babylone ? Hélas ! elle est tombée ;
 Elle est tombée, hélas !

On n'entend plus chez toi le bruit que fait la meule.
 Pas un marteau n'y frappe un clou. Te voilà seule, 20
 Ville ! où sont tes bouffons ?
 Nul passant désormais ne montera tes rampes ;
 Et l'on ne verra plus la lumière des lampes
 Luire sous tes plafonds. —

Brillez pour disparaître et montez pour descendre. 25
 Le grain de sable dit dans l'ombre au grain de cendre :
 Il faut tout engloutir.
 — Où donc est Thèbes ? dit Babylone pensive.
 Thèbes demande : — Où donc est Ninive ? et Ninive
 S'écrie : — Où donc est Tyr ? 30

En laissant fuir les mots de sa langue prolix,
 L'homme s'agite et va, suivi par un œil fixe ;
 Dieu n'ignore aucun toit ;

Tous les jours d'ici-bas ont des aubes funèbres :
 Malheur à ceux qui font le mal dans les ténèbres,
 En disant : — Qui nous voit ?

5
 Tous tombent ; l'un au bout d'une course insensée,
 L'autre à son premier pas ; l'homme sur sa pensée, 5
 La mère sur son nid ;
 Et le porteur de sceptre et le joueur de flûte
 S'en vont ; et rien ne dure ; et le père qui lutte
 Suit l'aïeul qui bénit.

10
 Les races vont au but qu'ici-bas tout révèle. 10
 Quand l'ancienne commence à pâlir, la nouvelle
 A déjà le même air ;
 Dans l'éternité, gouffre où se vide la tombe,
 L'homme coule sans fin, sombre fleuve qui tombe
 15 Dans une sombre mer. 15

Tout escalier, que l'ombre ou la splendeur le couvre,
 Descend au tombeau calme, et toute porte s'ouvre
 Sur le dernier moment ;
 Votre sépulcre emplit la maison où vous êtes ;
 20 Et tout plafond, croisant ses poutres sur nos têtes, 20
 Est fait d'écroulement.

Veillez ! veillez ! Songez à ceux que vous perdiez ;
 Parlez moins haut, prenez garde à ce que vous dites,
 Contemplez à genoux ;
 25 L'aigle trépas du bout de l'aile nous effleure ; 25
 Et toute notre vie, en fuite heure par heure,
 S'en va derrière nous.

O coups soudains ! départs vertigineux ! mystère !
 Combien qui ne croyaient parler que pour la terre,
 30 Front haut, cœur fier, bras fort, 30
 Tout à coup, comme un mur subitement s'écroule,
 Au milieu d'une phrase adressée à la foule,
 Sont entrés dans la mort,

Et, sous l'immensité qui n'est qu'un œil sublime,
 Ont pâli, stupéfaits, de voir, dans cet abîme
 D'astres et de ciel bleu,
 Où le masqué se montre, où l'inconnu se nomme,
 Que le mot qu'ils avaient commencé devant l'homme
 S'achevait devant Dieu !

5

Un spectre au seuil de tout tient le doigt sur sa bouche,
 Les morts partent. La nuit de sa verge les touche.
 Ils vont, l'autre est profond,
 Nus, et se dissipant, et l'on ne voit rien luire.
 Où donc sont-ils allés ? On n'a rien à vous dire.
 Ceux qui s'en vont s'en vont.

10

Sur quoi donc marchent-ils ? sur l'énigme, sur l'ombre,
 Sur l'être. Ils font un pas ; comme la nef qui sombre,
 Leur blancheur disparaît ;
 Et l'on n'entend plus rien dans l'ombre inaccessible
 Que le bruit sourd que fait dans le gouffre invisible
 L'invisible forêt.

15

L'infini, route noire et de brume remplie,
 Et qui joint l'âme à Dieu, monte, fuit, multiplie
 Ses cintres tortueux,
 Et s'efface . . . — et l'horreur effare nos pupilles
 Quand nous entrevoyons les arches et les piles
 De ce pont monstrueux.

20

O sort ! obscurité ! nuée ! On rêve, on souffre.
 Les êtres, dispersés à tous les vents du gouffre,
 Ne savent ce qu'ils font.
 Les vivants sont hagards. Les morts sont dans leurs couches,
 Pendant que nous songeons, des pleurs, gouttes farouches,
 Tombent du noir plafond.

25

30

XIV

On brave l'immuable ; et l'un se réfugie
 Dans l'assoupissement, et l'autre dans l'orgie.

Cet autre va criant :

— A bas vertu, devoir et foi ! l'homme est un ventre ! —

Dans ce lugubre esprit, comme un tigre en son antre,

Habite le néant.

Écoutez-le : — Jouir est tout. L'heure est rapide.

Le sacrifice est fou, le martyr est stupide ;

Vivre est l'essentiel.

L'immensité ricane et la tombe grimace.

La vie est un caillou que le sage ramasse

Pour lapider le ciel. —

Il souffle, forçat noir, sa vermine sur l'ange.

Il est content, il est hideux ; il boit ; il mange ;

Il rit, la lèvre en feu,

Tous les rires que peut inventer la démence ;

Il dit tout ce que peut dire en sa haine immense

Le ver de terre à Dieu.

Il dit : Non ! à celui sous qui tremble le pôle.

Soudain l'ange muet met la main sur l'épaule

Du railleur effronté ;

La mort derrière lui surgit pendant qu'il chante ;

Dieu remplit tout à coup cette bouche crachante

Avec l'éternité.

XV

Qu'est-ce que tu feras de tant d'herbes fauchées,

O vent ? que feras-tu des pailles desséchées

Et de l'arbre abattu ?

Que feras-tu de ceux qui s'en vont avant l'heure,
 Et de celui qui rit, et de celui qui pleure,
 O vent, qu'en feras-tu ?

Que feras-tu des cœurs ? que feras-tu des âmes ?
 Nous aimâmes, hélas ! nous crûmes, nous pensâmes, 5
 Un moment nous brillons ;
 Puis, sur les panthéons ou sur les ossuaires,
 Nous frissonnons, ceux-ci drapeaux, ceux-là suaires,
 Tous, lambeaux et haillons !

Et ton souffle nous tient, nous arrache et nous ronge ! 10
 Et nous étions la vie, et nous sommes le songe !
 Et voilà que tout fuit !
 Et nous ne savons plus qui nous pousse et nous mène,
 Et nous questionnons en vain notre âme pleine
 De tonnerre et de nuit ! 15

O vent, que feras-tu de ces tourbillons d'êtres,
 Hommes, femmes, vieillards, enfants, esclaves, maîtres,
 Souffrant, priant, aimant,
 Doutant, peut-être cendre et peut-être semence,
 Qui roulent, frémissants et pâles, vers l'immense 20
 Évanouissement !

XVI

L'arbre Éternité vit sans faite et sans racines.
 Ses branches sont partout, proches du ver, voisines
 Du grand astre doré ;
 L'espace voit sans fin croître la branche Nombre, 25
 Et la branche Destin, végétation sombre,
 Emplit l'homme effaré.

Nous la sentons ramper et grandir sous nos crânes,
 Lier Deutz à Judas, Nemrod à Schinderhannes,
 Tordre ses mille nœuds, 30

Et, passants pénétrés de fibres éternelles,
Tremblants, nous la voyons croiser dans nos prunelles
Ses fils vertigineux.

Et nous apercevons, dans le plus noir de l'arbre,
Les Hobbes contemplant avec des yeux de marbre 5
Les Kant aux larges fronts ;
Leur cognée à la main, le pied sur les problèmes,
Immobiles ; la mort a fait des spectres blêmes
De tous ces bûcherons.

Ils sont là stupéfaits et chacun sur sa branche. 10
L'un se redresse, et l'autre, épouvanté, se penche.
L'un voulut, l'autre osa.
Tous se sont arrêtés en voyant le mystère.
Zénon rêve tourné vers Pyrrhon, et Voltaire
Regarde Spinoza. 15

Qu'avez-vous donc trouvé, dites, chercheurs sublimes ?
Quels nids avez-vous vus, noirs comme des abîmes,
Sur ces rameaux nouveaux ?
Cachaient-ils des essaims d'ailes sombres ou blanches ?
Dites, avez-vous fait envoler de ces branches 20
Quelque aigle monstrueux ?

De quelqu'un qui se tait nous sommes les ministres ;
Le noir réseau du sort trouble nos yeux sinistres ;
Le vent nous courbe tous ;
L'ombre des mêmes nuits mêle toutes les têtes. 25
Qui donc sait le secret ? le savez-vous, tempêtes ?
Gouffres, en parlez-vous ?

Le problème muet gonfle la mer sonore,
Et, sans cesse oscillant, va du soir à l'aurore
Et de la taupe au lynx ; 30
L'énigme aux yeux profonds nous regarde obstinée ;
Dans l'ombre nous voyons sur notre destinée
Les deux griffes du sphinx.

Le mot, c'est Dieu. Ce mot luit dans les âmes veuves,
 Il tremble dans la flamme ; onde, il coule en tes fleuves,
 Homme, il coule en ton sang ;
 Les constellations le disent au silence ;
 Et le volcan, mortier de l'infini, le lance 5
 Aux astres en passant.

Ne doutons pas. Croyons. Emplissons l'étendue
 De notre confiance, humble, ailée, éperdue.
 Soyons l'immense Oui.
 Que notre cécité ne soit pas un obstacle ; 10
 A la création donnons ce grand spectacle
 D'un aveugle ébloui.

Car je vous le redis, votre oreille étant dure :
 Non est un précipice. O vivants ! rien ne dure ;
 La chair est aux corbeaux ; 15
 La vie autour de vous croule comme un vieux cloître
 Et l'herbe est formidable, et l'on y voit moins croître
 De fleurs que de tombeaux.

Tout, dès que nous doutons, devient triste et farouche,
 Quand il veut, spectre gai, le sarcasme à la bouche 20
 Et l'ombre dans les yeux,
 Rire avec l'infini, pauvre âme aventurière,
 L'homme frissonnant voit les arbres en prière
 Et les monts sérieux ;

Le chêne ému fait signe au cèdre qui contemple ; 25
 Le rocher rêveur semble un prêtre dans le temple
 Pleurant un déshonneur ;
 L'araignée, immobile, au centre de ses toiles,
 Médite ; et le lion songeant sous les étoiles,
 Rugit : Pardon, Seigneur ! 30

Jersey, cimetière de Saint-Jean, avril 1854

(*Les contemplations*)

PAROLES SUR LA DUNE

Maintenant que mon temps décroît comme un flambeau,
Que mes tâches sont terminées ;
Maintenant que voici que je touche au tombeau
Par les deuils et par les années,

Et qu'au fond de ce ciel que mon essor rêva,
Je vois fuir, vers l'ombre entraînées,
Comme le tourbillon du passé qui s'en va,
Tant de belles heures sonnées ;

Maintenant que je dis : — Un jour, nous triomphons ;
Le lendemain tout est mensonge ! —
Je suis triste et je marche au bord des flots profonds,
Courbé comme celui qui songe.

Je regarde, au-dessus du mont et du vallon,
Et des mers sans fin remuées,
S'envoler sous le bec du vautour aquilon,
Toute la toison des nuées ;

J'entends le vent dans l'air, la mer sur le récif,
L'homme liant la gerbe mûre ;
J'écoute, et je confronte en mon esprit pensif
Ce qui parle à ce qui murmure ;

Et je reste parfois couché sans me lever
Sur l'herbe rare de la dune,
Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver
Les yeux sinistres de la lune.

Elle monte, elle jette un long rayon dormant
A l'espace, au mystère, au gouffre ;
Et nous nous regardons tous les deux fixement,
Elle qui brille et moi qui souffre.

Où donc s'en sont allés mes jours évanouis ?
 Est-il quelqu'un qui me connaisse ?
 Ai-je encor quelque chose en mes yeux éblouis,
 De la clarté de ma jeunesse ?

Tout s'est-il envolé ? Je suis seul, je suis las ; 5
 J'appelle sans qu'on me réponde ;
 O vents ! ô flots ! ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas !
 Hélas ! ne suis-je aussi qu'une onde ?

Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais ?
 Au dedans de moi le soir tombe. 10
 O terre, dont la brume efface les sommets,
 Suis-je le spectre, et toi la tombe ?

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir ?
 J'attends, je demande, j'implore ;
 Je penche tour à tour mes urnes pour avoir 15
 De chacune une goutte encore.

Comme le souvenir est voisin du remord !
 Comme à pleurer tout nous ramène !
 Et que je te sens froide en te touchant, ô mort,
 Noir verrou de la porte humaine ! 20

Et je pense, écoutant gémir le vent amer,
 Et l'onde aux plis infranchissables ;
 L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer
 Fleurir le chardon bleu des sables.

5 août 1854, anniversaire de mon arrivée à Jersey

(*Les contemplations*)

AUX ANGES QUI NOUS VOIENT

— Passant, qu'es-tu ? je te connais. 25
 Mais, étant spectre, ombre et nuage,
 Tu n'as plus de sexe ni d'âge.
 — Je suis ta mère, et je venais !

— Et toi dont l'aile hésite et brille,
 Dont l'œil est noyé de douceur,
 Qu'es-tu, passant? — Je suis ta sœur.
 — Et toi, qu'es-tu? — Je suis ta fille.

— Et toi, qu'es-tu, passant? — Je suis
 Celle à qui tu disais : Je t'aime !
 — Et toi? — Je suis ton âme même. —
 Oh ! cachez-moi, profondes nuits !

Juin 1855

(Les contemplations)

EN FRAPPANT A UNE PORTE

J'ai perdu mon père et ma mère,
 Mon premier-né, bien jeune, hélas !
 Et pour moi la nature entière
 Sonne le glas.

Je dormais entre mes deux frères ;
 Enfants, nous étions trois oiseaux ;
 Hélas ! le sort change en deux bières
 Leurs deux berceaux.

Je t'ai perdue, ô fille chère,
 Toi qui remplis, ô mon orgueil,
 Tout mon destin de la lumière
 De ton cercueil !

J'ai su monter, j'ai su descendre.
 J'ai vu l'aube et l'ombre en mes cieus.
 J'ai connu la pourpre, et la cendre
 Qui me va mieux.

J'ai connu les ardeurs profondes,
 J'ai connu les sombres amours ;
 J'ai vu fuir les ailes, les ondes,
 Les vents, les jours.

J'ai sur ma tête des orfraies ;
 J'ai sur tous mes travaux l'affront,
 Au pied la poudre, au cœur des plaies,
 L'épine au front.

J'ai des pleurs à mon œil qui pense, 5
 Des trous à ma robe en lambeau ;
 Je n'ai rien à la conscience ;
 Ouvrez tombeau.

Marine-Terrace, 4 septembre 1855

(*Les contemplations*)

L'ÉPOPÉE DU VER

Au fond de la poussière inévitable, un être
 Rampe, et souffle un miasme ignoré qui pénètre 10
 L'homme de toutes parts,
 Qui noircit l'aube, éteint le feu, sèche la tige.
 Et qui suffit pour faire avorter le prodige
 Dans la nature épars.

Le monde est sur cet être et l'a dans sa racine, 15
 Et cet être, c'est moi. Je suis. Tout m'avoisine.
 Dieu me paye un tribut.
 Venez. Rien ne fléchit le ver incorruptible.
 Hommes, tendez vos arcs ; quelle que soit la cible,
 C'est moi qui suis le but. 20

O vivants, je l'avoue, on voit des hommes rire ;
 Plus d'une barque vogue avec un bruit de lyre ;
 On est prince et seigneur ;
 Le lit nuptial brille, on s'aime, on se le jure,
 L'enfant naît, les époux sont beaux ; — j'ai pour dorure 25
 Ce qu'on nomme bonheur.

Je mords Socrate, Eschyle, Homère, après l'envie.
 Je mords l'aigle. Le bout visible de la vie
 Est à tous et partout,

Et, quand au mois de mai le rouge-gorge chante,
Ce qui fait que Satan rit dans l'ombre méchante,
C'est que j'ai l'autre bout.

Je suis l'Inconnu noir qui, plus bas que la bête,
Remplit tout ce qui marche au-dessus de sa tête
D'angoisse et de terreur,
La preuve¹ d'Alecton pareille à Cléopâtre,
De la pourpre identique au haillon, et du pâtre
Égal à l'empereur.

Je suis l'extinction du flambeau, toujours prête.
Il suffit qu'un tyran pense à moi dans la fête
Où les rois sont assis.

Pour que sa volupté, sa gaité, sa débauche,
Deviennent on ne sait quoi de lugubre où s'ébauche
La pâle Némésis.

Je ne me laisse point oublier des satrapes ;
La nuit, lascifs, leur main touche à toutes les grappes
Du plaisir hasardeux,
Et, pendant que leurs sens dans l'extase frémissent,
Des apparitions de méduses blêmissent
La voûte au-dessus d'eux.

Je suis le créancier. L'échéance m'est due.
J'ai, comme l'araignée, une toile tendue.
Tout l'univers, c'est peu.
Le fil imperceptible et noir que je dévide
Ferait l'aurore veuve et l'immensité vide
S'il allait jusqu'à Dieu.

J'attends. L'obscurité sinistre me rend compte.
Le capitaine armé de son sceptre, l'archonte,
Le grave amphictyon,

¹ Repeat *Je suis* before *la preuve*.

L'augure, le poète étoilé, le prophète,
Tristes, songent à moi, cette vie étant faite
De disparition.

Le vizir sous son dais, le marchand sur son âne,
Familles et tribus, les seigneurs d'Ecbatane 5
Et les chefs de l'Indus
Passent, et seul je sais dans quelle ombre est conduite
Cette prodigieuse et misérable fuite
Des vivants éperdus.

Brillez, cieux. Vis, nature. O printemps, fais des roses. 10
Rayonnez, papillons, dans les métamorphoses.
Que le matin est pur !
Et comme les chansons des oiseaux sont charmantes,
Au-dessus des amants, au-dessus des amantes,
Dans le profond azur ! 15

*

Quand, sous terre rampant, j'entre dans Babylone,
Dans Tyr qui porte Ammon sur son double pylône,
Dans Suse où l'aube luit,
Lorsque entendant chanter les hommes, je me glisse,
Invisible, caché, muet, dans leur délice, 20
Leur triomphe et leur bruit,

Quoique l'épaisseur vaste et pesante me couvre,
Quoique la profondeur, qui jamais ne s'entr'ouvre,
Morne et sans mouvement,
Me cache à tous les yeux dans son horreur tranquille, 25
Tout, quel que soit le lieu, quelle que soit la ville,
Quel que soit le moment,

Tout, Vesta comme Églé, Zénon comme Épicure,
A le tressaillement de ma présence obscure ;
On a froid, on a peur ; 30

L'un frémit dans son faste et l'autre dans ses crimes,
 Et l'on sent dans l'orgueil démesuré des cimes
 Une vague stupeur ;

5 Et le Vatican tremble avec le Capitole,
 Et le roi sur le trône, et sur l'autel l'idole, 5
 Et Moloch et Sylla
 Frissonnent, et le mage épouvanté contemple,
 Sitôt que le palais a dit tout bas au temple :
 Le ver de terre est là !

10 *

Je suis le niveleur des frontons et des dômes ; 10
 Le dernier lit où vont se coucher les Sodomes
 Est arrangé par moi,
 15 Je suis fourmillement et je suis solitude,
 Je suis sous le blasphème et sous la certitude,
 Et derrière Pourquoi. 15

Nul dogme n'oserait affronter ma réponse.
 Lais pour moi se frotte avec la pierre ponce.
 Je fais parler Pyrrhon.
 20 La guerre crie, enrôle, ameute, hurle, vole,
 Et je suis dans sa bouche alors que cette folle 20
 Souffle dans son clairon.

Je suis l'intérieur du prêtre en robe blanche,
 Je bave dans cette âme où la vérité penche ;
 Quand il parle, je mens.
 25 Le destin, labyrinthe, aboutit à ma fosse, 25
 Je suis dans l'espérance et dans la femme grosse,
 Et, rois, dans vos serments.

Quel sommeil effrayant, la vie ! En proie, en butte
 A des combinaisons de triomphe ou de chute,
 30 Passifs, engourdis, sourds, 30

Les hommes, occupés d'objets qui se transforment,
Sont hagards, et devraient s'apercevoir qu'ils dorment,
Puisqu'ils rêvent toujours !

J'ai pour i ambitieux les sept couleurs du prisme.
C'est moi que le tyran trouve en son despotisme 5
Après qu'il l'a vomi.
Je l'éveille, sitôt sa colère rugie.
Qu'est la méchanceté ? C'est de la léthargie,
Dieu dans l'âme endormi.

Hommes, riez. La chute adhère à l'apogée. 10
L'écume manquerait à la mer submergée,
L'éclat au diamant,
La neige à l'Athos, l'ombre aux loups, avant qu'on voie
Manquer la confiance et l'audace et la joie
A votre aveuglement. 15

L'éventrement des monts de jaspé et de porphyre
A bâtir vos palais peut à peine suffire,
Larves sans lendemain !
Vous avez trop d'autels. Vos sociétés folles
Meurent presque toujours par un excès d'idoles 20
Chargeant l'esprit humain.

Qu'est la religion ? L'abîme et ses fumées.
Les simulacres noirs flottant sous les ramées
Des bois insidieux,
La contemplation de l'ombre, les passages 25
De la nue au-dessus du front pensif des sages,
Ont créé tous vos dieux.

Vos prêtres insensés chargent Satan lui-même
D'un dogme et d'un devoir, lui le monstre suprême,
Lui la rébellion ! 30
Ils en font leur bourreau, leur morne auxiliaire,
Sans même s'informer si cette muselière
Convient à ce lion.

Pour aller jusqu'à Dieu dans l'infini, les cultes,
 Les religions, l'Inde et ses livres occultes
 Par Hermès copiés,
 Offrent leurs points d'appui, leurs rites, leurs prières,
 Leurs dogmes, comme un gué montre à fleur d'eau des pierres 5
 Où l'on pose ses pieds.

Songes vains ! Les Védas trompent leurs clientèles,
 Car les religions sont des choses mortelles
 Qu'emporte un vent d'hiver ;
 Hommes, comme sur vous sur elles je me traîne ; 10
 Et, pour ronger l'autel, Dieu n'a pas pris la peine
 De faire un autre ver.

*

Je suis dans l'enfant mort, dans l'amante quittée,
 Dans le veuvage prompt à rire, dans l'athée,
 Dans les noirs oublis. 15
 Toutes les voluptés sont pour moi fraternelles.
 C'est moi que le fakir voit sortir des prunelles
 Du vague spectre Iblis.

Un œil guette à travers les fêlures des urnes.
 Je vois vers les gibets voler les becs nocturnes 20
 Quêtant un noir lambeau.

Je suis le roi muré. J'habite le décombre.
 La mort me regardait quand d'une goutte d'ombre
 Elle fit le corbeau.

Je suis. Vous n'êtes pas, feu des yeux, sang des veines, 25
 Parfum des fleurs, granit des tours, ô fiertés vaines !
 Tout d'avance est pleuré.

On m'extermine en vain, je renais sous ma voûte ;
 Le pied qui m'écrasa peut poursuivre sa route,
 Je le dévorerais. 30

J'atteins tout ce qui vole et court. L'argyraspide
 Ne peut me fuir, eût-il un cheval plus rapide
 Que l'oiseau de Vénus ;
 Je ne suis pas plus loin des chars qui s'accélèrent
 Que du cachot massif où des lueurs éclairent 5
 De sombres torses nus.

*

Un peuple s'enfle et meurt comme un flot sur la grève.
 Dès que l'homme a construit une cité, le glaive
 Vient et la démolit ;
 Ce qui résiste au fer croule dans les délices ; 10
 Pour te tuer, ô Rome, Octave a les supplices,
 Messaline a son lit.

Tout ici-bas perd pied, se renverse, trébuche,
 Et partout l'homme tombe, étant sa propre embûche ;
 Partout l'humanité 15
 Se lève dans l'orgueil et dans l'orgueil se couche ;
 Et le manteau de poil du prophète farouche¹
 Est plein de vanité.

Puisque ce sombre orgueil s'accroît toujours et monte,
 Puisque Tibère est Dieu, puisque Rome sans honte 20
 Lui chante un vil pæan,
 Puisque l'austérité des Burrhus se croit vierge,
 Puisqu'il est des Xercès qui prennent une verge
 Et fouettent l'océan,

Il faut bien que le ver soit là pour l'équilibre. 25
 Cè que le Nil, l'Euphrate et le Gange et le Tibre
 Roulent avec leur eau,
 C'est le reflet d'un tas de villes inouïes
 Faites de marbre et d'or, plus vite évanouies
 Que la fleur du sureau. 30

¹ Probably Elijah.

Fétide, abject, je rends les majestés pensives.
Je mords la bouche, et quand j'ai rongé les gencives,
Je dévore les dents.

Oh ! ce serait vraiment dans la nature entière
Trop de faste, de bruit, d'emphase et de lumière,
Si je n'étais dedans !

Le néant et l'orgueil sont de la même espèce.
Je les distingue peu lorsque je les dépèce.

J'erre éternellement
Dans une obscurité d'horreur et d'anathème,
Redoutable brouillard dont Satan n'est lui-même
Qu'un épaissement.

*

Tout me sert. Glaive et soc, et sagesse et délire.
De tout temps la trompette a combattu la lyre ;
C'est le double éperon,
C'est la double fanfare aux forces infinies ;
Le prodige jaillit de ce choc d'harmonies ;
Luttez, lyre et clairon.

Lyre, enfante la paix. Clairon, produis la guerre.
Mettez en mouvement cette tourbe vulgaire
Des camps et des cités ;
Luttez ; poussez les uns aux batailles altières,
Les autres aux moissons, et tous aux cimetières ;
Lyre et clairon, chantez !

Chantez ! le marbre entend. La pierre n'est pas sourde,
Les tours sentent frémir leur dalle la plus lourde,
Le bloc est remué,
Le créneau cède au chant qui passe par bouffée,
Et le mur tressaillant qui naît devant Orphée,
Meurt devant Josué.

*

Tout périt. C'est pour moi, dernière créature,
 Que travaille l'effort de toute la nature,
 Le lys prêt à fleurir,
 La mésange au printemps qui dans son nid repose
 Et qui sent l'œuf, cassé par un petit bec rose, 5
 Sous elle s'entr'ouvrir,

Les Moïses emplis d'une puissance telle
 Que le peuple, écoutant leur parole immortelle
 Au pied du mont fumant,
 Leur trouve une lueur de plus en plus étrange, 10
 Tremble, et croit derrière eux voir deux ailes d'archange
 Grandir confusément,

Les passants, le despote aveugle et sans limites,
 Les rois sages avec leurs trois cents sulamites,
 Les pâles inconnus, 15
 L'usurier froid, l'archer habile aux escarmouches,
 Les cultes et les dieux plus nombreux que les mouches
 Dans les joncs du Cydnus.

Tout m'appartient. A moi symboles, mœurs, images,
 A moi ce monde affreux de bourreaux et de mages 20
 Qui passe, groupe noir,
 Sur qui l'ombre commence à tomber, que Dieu marque,
 Qu'un vent pousse, et qui semble une farouche barque
 De pirates le soir.

A moi la courtisane ! à moi la cénobite ! 25
 Dieu me fait Sésostris afin que je l'habite.
 En arrière, en avant,
 A moi tout ! à toute heure, et qu'on entre ou qu'on sorte !
 Ma morsure, qui va finir à Phryné morte,
 Commence à Job vivant, 30

A moi le condamné dans sa lugubre loge !
Il regarde effaré les pas que fait l'horloge ;

Et, quoiqu'en son ennui

La mort soit invisible à ses fixes prunelles,
A d'obscurs battements il sent d'horribles ailes

Qui s'approchent de lui.

Rhode est fière, Chéops est grande, Éphèse est rare,
Le Mausolée est beau, le Dieu ¹ tonne, le Phare

Sauve les mâts penchés,

Babylone suspend dans l'air les fleurs vermeilles,
Et c'est pour moi que l'homme a créé sept merveilles,

Et Satan sept péchés.

A moi la vierge en fleur qui rit et se dérobe,
Fuit, passe les ruisseaux, et relève sa robe

Dans les prés ingénus !

A moi les cris, les chants, la gaiété qui redouble !

A moi l'adolescent qui regarde avec trouble

La blancheur des pieds nus !

Rois, je me roule en cercle et je suis la couronne ;

Buveurs, je suis la soif ; murs, je suis la colonne ;

Docteurs, je suis la loi ;

Multipliez les jeux et les épithalames,

Les soldats sur vos tours, dans vos sérails les femmes ;

Faites, j'en ai l'emploi.

Sage ici-bas celui qui pense à moi sans cesse !

Celui qui pense à moi vit calme et sans bassesse ;

Juste, il craint le remord ;

Sous son toit frêle il songe aux maisons insondables ;

Il voit de la lumière aux deux trous formidables

De la tête de mort.

¹ The statue of Jupiter at Olympia, one of the seven wonders of the world.

Votre prospérité n'est que ma patience.
 Hommes, la volonté, la raison, la science,
 Tentent ; seul j'accomplis.
 Toute chose qu'on donne est à moi seul donnée.
 Il n'est pas de fortune et pas de destinée
 Qui ne m'ait dans ses plis. 5

Le héros qui, dictant des ordres à l'histoire,
 Croit laisser sur sa tombe un nuage de gloire,
 N'est sûr que de moi seul.
 C'est à cause de moi que l'homme désespère. 10
 Je regarde le fils naître, et j'attends le père
 En dévorant l'aïeul.

Je suis l'être final. Je suis dans tout. Je ronge
 Le dessous de la joie, et, quel que soit le songe
 Que les poètes font, 15
 J'en suis, et l'hippogriffe ailé me porte en croupe ;
 Quand Horace en riant te fait boire à sa coupe,
 Chloé, je suis au fond.

La dénudation absolue et complète,
 C'est moi. J'ôte la force aux muscles de l'athlète ; 20
 Je creuse la beauté ;
 Je détruis l'apparence et les métamorphoses ;
 C'est moi qui maintiens nue, au fond du puits des choses,
 L'auguste vérité.

Où donc les conquérants vont-ils ? mes yeux les suivent. 25
 A qui sont-ils ? à moi. L'heure vient ; ils m'arrivent,
 Découronnés, pâlis,
 Et tous je les dépouille, et tous je les mutile,
 Depuis Cyrus vainqueur de Tyr jusqu'à Bathylle
 Vainqueur d'Amaryllis. 30

Le semeur me prodigue au champ qu'il ensemence ;
 Tout en achevant l'être expiré, je commence
 L'être encor jeune et beau.

Ce que Fausta, troublée en sa pensée aride,
 Voit dans le miroir pâle où s'ébauche une ride,
 C'est un peu de tombeau.

5 Toute ivresse m'aura dans sa dernière goutte ;
 Et sur le trône il n'est rien à quoi je ne goûte.

Les Trajans, les Nérons
 Sont à moi, honte et gloire, et la fange est épaisse
 Et l'or est rayonnant pour que je m'en repaisse.
 Tout marche ; j'interromps.

10 J'habite Ombos, j'habite Élis, j'habite Rome.
 J'allonge mes anneaux dans la grandeur de l'homme ;
 J'ai l'empire et l'exil ;

C'est moi que les puissants et les forts représentent ;
 En ébranlant les cieus, les Jupiters me sentent
 Ramper dans leur sourcil.

Je prends l'homme, ébauche humble et tremblante qui pleure,
 Le nerf qui souffre, l'œil qu'en vain le jour effleure,
 Le crâne où dort l'esprit,

20 Le cœur d'où sort le sang ainsi qu'une couleuvre,
 La chair, l'amour, la vie, et j'en fais un chef-d'œuvre,
 Le squelette qui rit.

*

L'eau n'a qu'un bruit ; l'azur n'a que son coup de foudre ;
 Le juge n'a qu'un mot, punir ou bien absoudre ;
 L'arbre n'a que son fruit ;

L'ouragan se fatigue à de vaines huées,
 Et n'a qu'une épaisseur quelconque de nuées ;
 Moi, j'ai l'énorme nuit.

L'Etna n'est qu'un charbon que creuse un peu de soufre ;
 L'erreur de l'océan, c'est de se croire un gouffre ;
 Je dirai : c'est profond,

Quand vous me trouverez un précipice, un piège,
Où l'univers sera comme un flocon de neige
Qui décroît et qui fond.

Quoique l'enfer soit triste et quoique la géhenne
Sans pitié, redoutable aux hommes pleins de haine, 5
Ouvrte au-dessous d'eux,
Soit étrange et farouche, et quoiqu'elle ait en elle
Les immenses cheveux de la flamme éternelle
Qu'agite un vent hideux,

Le néant est plus morne encor, la cendre est pire 10
Que la braise, et le lieu muet où tout expire
Est plus noir que l'enfer ;
Le flamboiement est pourpre et la fournaise montre ;
Moi je bave et j'éteins. L'hydre est une rencontre
Moins sombre que le ver. 15

Je suis l'unique effroi. L'Afrique et ses rivages
Pleins du barrissement des éléphants sauvages,
Magog, Thor, Adrasté,
Sont vains auprès de moi. Tout n'est qu'une surface
Qui sert à me couvrir. Mon nom est Fin. J'efface 20
La possibilité.

J'abolis aujourd'hui, demain, hier. Je dépouille
Les âmes de leur corps ainsi que d'une rouille ;
Et je fais à jamais
De tout ce que je tiens disparaître le nombre 25
Et l'espace et le temps, par la quantité d'ombre
Et d'horreur que j'y mets.

* * * * *

O vie universelle, où donc est ton dictame ?
Qu'est-ce que ton baiser ? un lèchement de flamme.
Le cœur humain veut tout, 30

Prend tout, l'or, le plaisir, le ciel bleu, l'herbe verte . . .
 Et dans l'éternité sinistrement ouverte
 Se vide tout à coup.

5 La vie est une joie où le meurtre fourmille,
 Et la création se dévore en famille. 5
 Baal dévore Pan.

L'arbre, s'il le pouvait, épuiserait la sève,
 Léviathan, bâillant dans les ténèbres, rêve
 D'engloutir l'océan ;

10 L'onagre est au boa qui glisse et l'enveloppe ; 10
 Le lynx tacheté saute et saisit l'antilope ;
 La rouille use le fer ;

15 La mort du grand lion est la fête des mouches ;
 On voit sous l'eau s'ouvrir confusément les bouches
 Des bêtes de la mer ; 15

Le crocodile affreux, dont le Nil cache l'ancre,
 Et qui laisse aux roseaux la marque de son ventre,
 A peur de l'ichneumon ;

20 L'hirondelle devant le gypaète émigre ; 20
 Le colibri, sitôt qu'il a faim, devient tigre ;
 L'oiseau-mouche est démon.

Le volcan, c'est le feu chez lui, tyran et maître,
 Mâchant les durs rochers, féroce et parfois traître,
 Tel qu'un sombre empereur,

25 Essuyant la fumée à sa bouche rougie, 25
 Et son cratère enlê de lave est une orgie
 De flammes en fureur ;

La louve est sur l'agneau comme l'agneau sur l'herbe ;
 Le pâle genre humain n'est qu'une grande gerbe
 De peuples pour les rois ; 30

30 Avril donne aux fleurs l'ambre et la rosée aux plantes
 Pour l'assouvissement des abeilles volantes
 Dans la lueur des bois ;

De toutes parts on broute, on veut vivre, on dévore,
L'ours dans la neige horrible et l'oiseau dans l'aurore ;
C'est l'ivresse et la loi.

Le monde est un festin. Je mange les convives.
L'océan a des bords, ma taim n'a pas de rives ;
Et le gouffre, c'est moi.

Vautour, qu'apportes-tu ? — Les morts de la mêlée,
Les morts des camps, les morts de la ville brûlée,
Et le chat ricanant. —

C'est bien, donne le sang, vautour ; donne la cendre,
Donne les légions, c'est bien ; donne Alexandre,
C'est bien. Toi maintenant !

Le miracle hideux, le prodige sublime,
C'est que l'atome soit en même temps l'abîme ;
Tout d'en haut m'est jeté ;

Je suis d'autant plus grand que je suis plus immonde,
Et l'amointrissement formidable du monde
Fait mon énormité.

*

Fouillez la mort. Fouillez l'éroulement terrible.
Que trouvez-vous ? L'insecte. Et, quoique ayant la bible,
Quoique ayant le coran,

Je ne suis rien qu'un ver. O vivants, c'est peut-être
Parce que je suis fait des croyances du prêtre,
Des splendeurs du tyran,

C'est parce qu'en ma nuit j'ai mangé vos victoires,
C'est parce que je suis composé de vos gloires
Dont l'éclat retentit,

De toutes vos fiertés, de toutes vos duretés.
De toutes vos grandeurs, tour à tour dévorées,
Que je reste petit.

Qu'est-ce que l'univers ? Qu'est-ce que le mystère ?

Une table sans fin servie au ver de terre ;

Le nain partout béant ;

Un engoutissement du géant par l'atome ;

Tout lentement rongé par Rien ; et le fantôme

Créé par le néant.

*

L'épouvante m'adore et, ver, tu fais des pontifes.

Mon spectre prend un bec et mon aile a des griffes.

Vil, infame, masqué,

Chétif, je me dilate et je m'élance comme,

Je plane, et par moments je suis le soleil énorme,

J'écrase l'opprobre des dieux.

*

Dieu qui m'avait fait ver, je vous ferai fumée.

Si je ne puis toucher votre essence innomée,

Je puis ronger du moins

Le tour de l'homme, et l'astre au fond du ciel

Dieu jaillissant, faisant autour de vous le vide,

Vous êtes vos témoins.

Parce que l'astre luit, l'homme aurait tort de croire

Que le ver du tombeau n'atteint pas cette gloire ;

Hors moi, rien n'est réel ;

Le ver est sous l'azur comme il est sous le marbre ;

Je me suis, en même temps que la pomme sur l'arbre,

L'étoile dans le ciel.

L'astre à ronger là-haut n'est pas plus difficile

Que la grappe pendante aux pampres de Sicile ;

J'abrège les rayons ;

L'éternité n'est point aux splendeurs complaisante ;

La mouche, la fourmi, tout meurt, et rien n'exempte

Les constellations.

Dieu subit ma présence ; il en est incurable.
 Toute forme créée, ô nuit, est peu durable,
 O nuit, tout est pour nous ;
 Tout m'appartient, tout vient à moi, gloire guerrière,
 Force, puissance et joie et même la prière, 5
 Puisque j'ai ses genoux.

La démolition, voilà mon diamètre.
 Le zodiaque ardent, que Rhamsès a beau mettre
 Sur son sanglant écu,
 Craint le ver du sépulcre, et l'aube est ma sujette ; 10
 L'escarboucle est ma proie, et le soleil me jette
 Des regards de vaincu.

L'univers magnifique et lugubre a deux cimes.
 O vivants, à ses deux extrémités sublimes,
 Qui sont aurore et nuit, 15
 La création triste, aux entrailles profondes,
 Porte deux Tout-puissants, le Dieu qui fait les mondes,
 Le ver qui les détruit.

(La légende des siècles, 1877)

SUR LA FALAISE

I

Tu souris dans l'invisible.
 O douce âme inaccessible, 20
 Seul, morne, amer,
 Je sens ta robe qui flotte
 Tandis qu'à mes pieds sanglote
 La sombre mer.

La nuit à mes chants assiste. 25
 Je chante mon refrain triste
 A l'horizon.

Ange frissonnant, tu mêles
 Le battement de tes ailes
 A ma chanson. 30

Je songe à ces pauvres êtres,
 Nés sous tous ces toits champêtres,
 Dont le feu luit,
 Barbe grise, tête blonde,
 Qu'emporte cette eau profonde
 Dans l'âpre nuit. 5

Je pleure les morts des autres.
 Hélas ! leurs deuils et les nôtres
 Ne sont qu'un deuil.
 Nous sommes, dans l'étendue,
 La même barque perdue
 Au même écueil. 10

II

Tous ces patrons, tous ces mousses,
 Qu'appelaient tant de voix douces
 Et tant de vœux, 15
 Ils sont mêlés à l'espace,
 Et le poisson d'argent passe
 Dans leurs cheveux.

Au fond des vagues sans nombre,
 On voit, sous l'épaisseur sombre
 Du flot bruni, 20
 Leur bouche ouverte et terrible
 Qui boit la stupeur horrible
 De l'infini.

Ils errent, blêmes fantômes, 25
 Ils ne verront plus les chaumes
 Au pignon noir,
 Les bois aux fraîches ramées,
 Les prés, les fleurs, les fumées
 Dans l'or du soir. 30

Dans leurs yeux l'onde insensée,
Qui fuit sans cesse, poussée
Du vent hagar,
Remplace, sombre passante,
La terre, à jamais absente
De leur regard.

Ils sont l'ombre et le cadavre ;
Ceux qui vont de havre en havre
Dans les reflux,
Qui ne verront plus l'aurore,
Et que l'aube au chant sonore
Ne verra plus.

III

Et cependant sur les côtes
On songe encore à ces hôtes
De l'inconnu,
Partis, dans l'eau qui frissonne,
Pour cette ombre dont personne
N'est revenu.

C'était l'enfant ! c'était l'homme !
On les appelle, on les nomme
Dans les maisons,
Le soir, quand brille le phare,
Et quand la flamme s'effare
Sur les tisons.

L'un dit : — En août, j'espère,
Ils reviendront tous, Jean, Pierre,
Jacques, Louis ;
Quand la vigne sera mûre ; . . . —
Et le vent des nuits murmure :
Évanouis !

L'autre dit : — Dans les tempêtes
 Regardez bien, et leurs têtes
 Apparaîtront.
 On les voit quand le soir tombe.
 Toute vague est une tombe 5
 D'où sort un front. —

IV

C'est dans cette onde effrénée
 Que leur âme au ciel est née,
 Divin oiseau.
 Toute vague est une tombe ; 10
 Toute vague, ô ma colombe,
 Est un berceau.

28 février 1854

(Les quatre vents de l'esprit, 1881)

J'ai beau comme un imbécile
 Regarder dans ma maison,
 Si bien qu'on dit dans la ville 15
 Que j'ai perdu la raison,

J'ai beau chercher ; elle est morte.
 Elle ne reviendra pas.
 Elle est partie, et la porte
 Est encore ouverte, hélas ! 20

Je tressaille quand on sonne.
 Je l'attends, j'en fais l'aveu.
 Où sont ces beaux jours d'automne
 Quand elle était là, mon Dieu ?

Cette âme s'en est allée. 25
 Elle a fui, moi demeurant.
 La nuit, à l'ombre étoilée
 Je tends les bras en pleurant.

Je m'accoude à ma fenêtre,
 Je songe aux jours révolus.
 Hélas ! ce pauvre doux être
 Qui chantait, je ne l'ai plus !

(*Les quatre vents de l'esprit, 1881*)

SOUS TERRE

— Laisse-moi. — Non. — O griffe sombre, 5
 Bouche horrible ! ô torture ! ô deuil !
 Pourquoi te glisses-tu dans l'ombre
 Par les fentes de mon cercueil ?

— Il faut renouveler ma sève,
 O mort, voici le doux été. 10
 Toute la nature qui rêve,
 Spectre, a besoin de ma beauté !

Il faut qu'aucun lys ne m'efface ;
 L'abeille attend de moi le miel ;
 Il me faut un parfum qui fasse 15
 Pâmer les cygnes dans le ciel.

Je dois orner l'ancre morose ;
 Je dois sourire au soir boudeur,
 Et donner à tout quelque chose
 De ma grâce et de ma splendeur. 20

Il faut que je pare le voile
 Des vierges au lever du jour,
 Que je respire pour l'étoile,
 Que je rougisse pour l'amour.

Et pendant que l'aube m'arrose, 25
 Ma racine vers toi descend.

— Qui donc es-tu ? — Je suis la rose.

— Et que veux-tu ? — Boire ton sang.

(*Les quatre vents de l'esprit, 1881*)

CHILD POEMS

Poems in praise of children abound in Hugo from the appearance of "Les feuilles d'automne" until the end of his career. They reveal a tender strain in his nature, and afford an exquisite contrast with the titanic element in his genius. The ocean in calm and the ocean in storm — infinite tenderness and infinite strength — are often encountered in the imagery of his poems. In a poet for whom symbols meant so much this contrast is not without its significance. Hugo's mind knew its tempests and its calms, and he loved children because they had the power to still the tumult of his thoughts. And he loved them again as Wordsworth mystically loved them, or rather as Wordsworth egotistically loved the recollections of his *own* childhood, because the shades of the prison-house have not yet closed about them. They are unconscious messengers who bring us tidings from a world beyond our life. It is a pretty fancy, perhaps, but Hugo believed it.

Le toit s'égaie et rit.

André Chénier

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître, 5
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire. 10
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme

Qui s'élève en priant ;

L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie

Et les poètes saints ! la grave causerie

S'arrête en souriant.

5

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,

L'onde entre les roseaux,

Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,

Sa clarté dans les champs éveille une fanfare

De cloches et d'oiseaux.

10

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine

Quand vous la respirez ;

Mon âme est la forêt dont les sombres ramures

S'emplissent pour vous seul de suaves murmures

Et de rayons dorés.

15

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,

Car vos petites mains, joyeuses et bénies,

N'ont point mal fait encor ;

Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre iange,

Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange

A l'auréole d'or !

20

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.

Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,

Vos ailes sont d'azur.

25

Sans le comprendre encor vous regardez le monde.

Double virginité ! corps où rien n'est immonde,

Ame où rien n'est impur !

30

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
 Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
 Ses pleurs vite apaisés,
 Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
 Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie 5
 Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
 Frères, parents, amis, et mes ennemis même
 Dans le mal triomphants,
 De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles, 10
 La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
 La maison sans enfants !

18 mai 1830

(Les feuilles d'automne)

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.
 Sainte-Beuve

Dans l'alcôve sombre,
 Près d'un humble autel,
 L'enfant dort à l'ombre 15
 Du lit maternel.
 Tandis qu'il repose,
 Sa paupière rose,
 Pour la terre close,
 S'ouvre pour le ciel. 20

Il fait bien des rêves.
 Il voit par moments
 Le sable des grèves
 Plein de diamants ;
 Des soleils de flammes, 25
 Et de belles dames
 Qui portent des âmes
 Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchanté !
 Il voit des ruisseaux ;
 Une voix qui chante
 Sort du fond des eaux.
 Ses sœurs sont plus belles. 5
 Son père est près d'elles.
 Sa mère a des ailes
 Comme les oiseaux.

Il voit mille choses 10
 Plus belles encor ; 10
 Des lys et des roses
 Plein le corridor ;
 Des lacs de délice,
 Où le poisson glisse,
 Où l'onde se plisse 15
 A des roseaux d'or.

Enfant, rêve encore !
 Dors, ô mes amours !
 Ta jeune âme ignore 20
 Où s'en vont tes jours. 20
 Comme une algue morte,
 Tu vas, que t'importe ?
 Le courant t'emporte,
 Mais tu dors toujours !

Sans soin, sans étude, 25
 Tu dors en chemin ;
 Et l'inquiétude,
 A la froide main,
 De son ongle aride
 Sur ton front candide, 30
 Qui n'a point de ride,
 N'écrit pas : Demain !

Il dort, innocence !
 Les anges sereins
 Qui savent d'avance
 Le sort des humains,
 Le voyant sans armes, 5
 Sans peur, sans alarmes,
 Baisent avec larmes
 Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
 Ses lèvres de miel. 10
 L'enfant voit qu'ils pleurent
 Et dit : Gabriel !
 Mais l'ange le touche,
 Et, berçant sa couche,
 Un doigt sur sa bouche, 15
 Lève l'autre au ciel.

Cependant sa mère,
 Prompte à le bercer,
 Croit qu'une chimère 20
 Le vient opprimer.
 Fière, elle l'admire,
 L'entend qui soupire,
 Et le fait sourire
 Avec un baiser.

10 novembre 1831

(Les feuilles d'automne)

L'IDYLLE DU VIEILLARD

LA VOIX D'UN ENFANT D'UN AN

Que dit-il ? Croyez-vous qu'il parle ? J'en suis sûr. 25
 Mais à qui parle-t-il ? A quelqu'un dans l'azur ;
 A ce que nous nommons les esprits ; à l'espace,
 Au doux battement d'aile invisible qui passe,

A l'ombre, au vent, peut-être au petit frère mort.
 L'enfant apporte un peu de ce ciel dont il sort ;
 Il ignore, il arrive ; homme, tu le recueilles.
 Il a le tremblement des herbes et des feuilles.
 5 La jaserie avant le langage est la fleur 5
 Qui précède le fruit, moins beau qu'elle, et meilleur,
 Si c'est être meilleur qu'être plus nécessaire.
 L'enfant candide, au seuil de l'humaine misère,
 Regarde cet étrange et redoutable lieu,
 10 Ne comprend pas, s'étonne, et, n'y voyant pas Dieu, 10
 Balbutie, humble voix confiante et touchante ;
 Ce qui pleure finit par être ce qui chante ;
 Ses premiers mots ont peur comme ses premiers pas.
 Puis il espère.

Au ciel où notre œil n'atteint pas

15 Il est on ne sait quel nuage de figures 15
 Que les enfants, jadis vénérés des augures,
 Aperçoivent d'en bas et qui les fait parler.
 Ce petit voit peut-être un œil étinceler ;
 Il l'interroge ; il voit dans de claires nuées,
 20 Des faces resplendir sans fin diminuées, 20
 Et, fantômes réels qui pour nous seraient vains,
 Le regarder, avec des sourires divins ;
 L'obscurité sereine étend sur lui ses branches ;
 Il rit, car de l'enfant les ténèbres sont blanches.
 C'est là, dans l'ombre, au fond des éblouissements, 25
 Qu'il dialogue avec des inconnus charmants.
 L'enfant fait la demande et l'ange la réponse ;
 Le babil puéril dans le ciel bleu s'enfonce,
 Puis s'en revient, avec les hésitations
 Du moineau qui verrait planer les alcyons. 30
 25 Nous appelons cela bégaiement ; c'est l'abîme
 Où, comme un être ailé qui va de cime en cime,
 La parole, mêlée à l'éden, au matin,
 Essayant de saisir là-haut un mot lointain,

Le prend, le lâche, cherche et trouve, et s'inquiète.
 Dans ce que dit l'enfant le ciel profond s'émiette.
 Quand l'enfant jase avec l'ombre qui le bénit,
 La fauvette, attentive, au rebord de son nid
 Se dresse, et ses petits passent, pensifs et frêles, 5
 Leurs têtes à travers les plumes de ses ailes ;
 La mère semble dire à sa couvée : Entends,
 Et tâche de parler aussi bien. — Le printemps,
 L'aurore, le jour bleu du paradis paisible,
 Les rayons, flèches d'or dont la terre est la cible, 10
 Se fondent, en un rythme obscur, dans l'humble chant
 De l'âme chancelante et du cœur trébuchant.
 Trébucher, chanceler, bégayer, c'est le charme
 De cet âge où le rire éclôt dans une larme.
 O divin clair-obscur du langage enfantin ! 15
 L'enfant semble pouvoir désarmer le destin ;
 L'enfant sans le savoir enseigne la nature ;
 Et cette bouche rose est l'auguste ouverture
 D'où tombe, ô majesté de l'être faible et nu !
 Sur le gouffre ignoré le logos inconnu. 20
 L'innocence au milieu de nous, quelle largesse !
 Quel don du ciel ! Qui sait les conseils de sagesse,
 Les éclairs de bonté, qui sait la foi, l'amour,
 Que versent, à travers leur tremblant demi-jour,
 Dans la querelle amère et sinistre où nous sommes, 25
 Les âmes des enfants sur les âmes des hommes ?
 Le voit-on jusqu'au fond ce langage où l'on sent
 Passer tout ce qui fait tressaillir l'innocent ?
 Non. Les hommes émus écoutent ces mêlées
 De syllabes dans l'aube adorable envolées, 30
 Idiome où le ciel laisse un reste d'accent,
 Mais ne comprennent pas, et s'en vont en disant :
 — Ce n'est rien ; c'est un souffle, une haieine, un murmure ;
 Le mot n'est pas complet quand l'âme n'est pas mûre. —
 Qu'en savez-vous ? Ce cri, ce chant qui sort d'un nid, 35
 C'est l'homme qui commence et l'ange qui finit.

Vénérez-le. Le bruit mélodieux, la gamme
 Dénouée et flottante où l'enfance amalgame
 Le parfum de sa lèvre et l'azur de ses yeux,
 Ressemble, ô vent du ciel, aux mots mystérieux
 5 Que, pour exprimer l'ombre ou le jour, tu proposes 5
 A la grande âme obscure éparse dans les choses.
 L'être qui vient d'éclorre en ce monde où tout ment,
 Dit comme il peut son triste et doux étonnement.
 Pour l'animal perdu dans l'énigme profonde,
 10 Tout vient de l'homme. L'homme ébauche dans ce monde 10
 Une explication du mystère, et par lui
 Au fond du noir problème un peu de jour a lui.
 Oui, le gazouillement, musique molle et vague,
 Brouillard de mots divins confus comme la vague,
 15 Chant dont les nouveau-nés ont le charmant secret, 15
 Et qui de la maison passe dans la forêt,
 Est tout un verbe,¹ toute une langue, un échange
 De l'aube avec l'étoile et de l'âme avec l'ange,
 Idioms des nids, truchement des berceaux,
 20 Pris aux petits enfants par les petits oiseaux. 20

(*La légende des siècles, 1877*)

PRINTEMPS

25 Tout rayonne, tout luit, tout aime, tout est doux ;
 Les oiseaux semblent d'air et de lumière fous ;
 L'âme dans l'infini croit voir un grand sourire.
 A quoi bon exiler, rois ? à quoi bon proscrire ?
 30 Proscrivez-vous l'été ? m'exilez-vous des fleurs ? 25
 Pouvez-vous empêcher les souffles, les chaleurs,
 Les clartés, d'être là, sans joug, sans fin, sans nombre,
 Et de me faire fête. à moi banni, dans l'ombre ?
 Pouvez-vous m'amoindrir les grands flots haletants,
 35 L'océan, la joyeuse écume, le printemps 30

¹ verbe : Gr. 'logos.'

Jetant les parfums comme un prodige en démence,
 Et m'ôter un rayon de ce soleil immense ?
 Non. Et je vous pardonne. Allez, trônez, vivez,
 Et tâchez d'être rois longtemps, si vous pouvez.
 Moi, pendant ce temps-là, je maraude, et je cueille, 5
 Comme vous un empire, un brin de chèvrefeuille,
 Et je l'emporte, ayant pour conquête une fleur.
 Quand, au-dessus de moi, dans l'arbre, un querelleur,
 Un mâle, cherche noise à sa douce femelle,
 Ce n'est pas mon affaire et pourtant je m'en mêle, 10
 Je dis : Paix là, messieurs les oiseaux, dans les bois !
 Je les réconcilie avec ma grosse voix ;
 Un peu de peur qu'on fait aux amants les rapproche.
 Je n'ai point de ruisseau, de torrent, ni de roche ;
 Mon gazon est étroit, et, tout près de la mer, 15
 Mon bassin n'est pas grand, mais il n'est pas amer.
 Ce coin de terre est humble et me plaît ; car l'espace
 Est sur ma tête, et l'astre y brille, et l'aigle y passe,
 Et le vaste Borée y plane éperdument.
 Ce parterre modeste et ce haut firmament 20
 Sont à moi ; ces bouquets, ces feuillages, cette herbe
 M'aiment, et je sens croître en moi l'oubli superbe.
 Je voudrais bien savoir comment je m'y prendrais
 Pour me souvenir, moi l'hôte de ces forêts,
 Qu'il est quelqu'un là-bas, au loin, sur cette terre, 25
 Qui s'amuse à proscrire, et règne, et fait la guerre,
 Puisque je suis là seul devant l'immensité,
 Et puisqu'ayant sur moi le profond ciel d'été
 Où le vent souffle avec la douceur d'une lyre,
 J'entends dans le jardin les petits enfants rire. 30

(L'art d'être grand-père, 1877)

JEANNE ENDORMIE

LA SIESTE

Elle fait au milieu du jour son petit somme ;
 Car l'enfant a besoin du rêve plus que l'homme,
 Cette terre est si laide alors qu'on vient du ciel !
 L'enfant cherche à revoir Chérubin, Ariel,
 Ses camarades, Puck, Titania, les fées, 5
 Et ses mains quand il dort sont par Dieu réchauffées.
 Oh ! comme nous serions surpris si nous voyions,
 Au fond de ce sommeil sacré, plein de rayons,
 Ces paradis ouverts dans l'ombre, et ces passages
 D'étoiles qui font signe aux enfants d'être sages, 10
 Ces apparitions, ces éblouissements !
 Donc, à l'heure où les feux du soleil sont calmants,
 Quand toute la nature écoute et se recueille,
 Vers midi, quand les nids se taisent, quand la feuille
 La plus tremblante oublie un instant de frémir, 15
 Jeanne a cette habitude aimable de dormir ;
 Et la mère un moment respire et se repose,
 Car on se lasse, même à servir une rose.
 Ses beaux petits pieds nus dont le pas est peu sûr
 Dorment ; et son berceau qu'entoure un vague azur 20
 Ainsi qu'une auréole entoure une immortelle,
 Semble un nuage fait avec de la dentelle ;
 On croit, en la voyant dans ce frais berceau-là,
 Voir une lueur rose au fond d'un falbala ;
 On la contemple, on rit, on sent fuir la tristesse, 25
 Et c'est un astre, ayant de plus la petitesse ;
 L'ombre, amoureuse d'elle, a l'air de l'adorer ;
 Le vent retient son souffle et n'ose respirer.
 Soudain, dans l'humble et chaste alcôve maternelle,
 Versant tout le matin qu'elle a dans sa prunelle, 30
 Elle ouvre la paupière, étend un bras charmant,
 Agite un pied, puis l'autre, et, si divinement
 Que des fronts dans l'azur se penchent pour l'entendre,

Elle gazouille. . . . — Alors, de la voix la plus tendre,
 Couvant des yeux l'enfant que Dieu fait rayonner,
 Cherchant le plus doux nom qu'elle puisse donner
 A sa joie, à son ange en fleur, à sa chimère :
 — Te voilà réveillée, horreur ! lui dit sa mère.

(*L'art d'être grand-père, 1877*)

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
 Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
 J'allai voir la proscrire en pleine forfaiture,
 Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
 Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
 Repose le salut de la société,
 S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
 — Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
 Je ne me ferai plus griffer par le minet.
 Mais on s'est écrié : — Cette enfant vous connaît ;
 Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
 Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
 Pas de gouvernement possible. A chaque instant
 L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;
 Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
 Vous démolissez tout. — Et j'ai baissé la tête,
 Et j'ai dit : — Je n'ai rien à répondre à cela,
 J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
 Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
 Qu'on me mette au pain sec. — Vous le méritez, certe.
 On vous y mettra. — Jeanne alors, dans son coin noir,
 M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
 Pleins de l'autorité des douces créatures :
 — Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

(*L'art d'être grand-père, 1877*)

CHANSON DE GRAND-PÈRE

Dansez, les petites filles,
Toutes en rond.
En vous voyant si gentilles,
Les bois riront.

Dansez, les petites reines,
Toutes en rond. 5
Les amoureux sous les frênes
S'embrasseront.

Dansez, les petites folles,
Toutes en rond. 10
Les bouquins dans les écoles
Bougonneront.

Dansez, les petites belles,
Toutes en rond. 15
Les oiseaux avec leurs ailes
Applaudiront. 15

Dansez, les petites fées,
Toutes en rond.
Dansez, de bleuets coiffées,
L'aurore au front. 20

Dansez, les petites femmes,
Toutes en rond.
Les messieurs diront aux dames
Ce qu'ils voudront.

(L'art d'être grand-père, 1877)

JEANNE ENDORMIE

L'oiseau chante ; je suis au fond des rêveries.

Rose, elle est là qui dort sous les branches fleuries,
 Dans son berceau tremblant comme un nid d'alcyon,
 Douce, les yeux fermés, sans faire attention
 Au glissement de l'ombre et du soleil sur elle. 5
 Elle est toute petite, elle est surnaturelle.
 O suprême beauté de l'enfant innocent !
 Moi je pense, elle rêve ; et sur son front descend
 Un entrelacement de visions sereines ;
 Des femmes de l'azur qu'on prendrait pour des reines, 10
 Des anges, des lions ayant des airs bénins,
 De pauvres bons géants protégés par des nains,
 Des triomphes de fleurs dans les bois, des trophées
 D'arbres célestes, pleins de la lueur des fées,
 Un nuage où l'éden apparaît à demi, 15
 Voilà ce qui s'abat sur l'enfant endormi.
 Le berceau des enfants est le palais des songes ;
 Dieu se met à leur faire un tas de doux mensonges ;
 De là leur frais sourire et leur profonde paix.
 Plus d'un dira plus tard : Bon Dieu, tu me trompais. 20

Mais le bon Dieu répond dans la profondeur sombre :
 — Non. Ton rêve est le ciel. Je t'en ai donné l'ombre.
 Mais ce ciel, tu l'auras. Attends l'autre berceau :
 La tombe. —

Ainsi je songe. O printemps ! Chante, oiseau !
 (*L'art d'être grand-père, 1877*)

LOVE POEMS AND LYRICS

5 The personal note of love-passion is not so marked in Hugo as in
the poetry of Musset. But, if we cannot discover in Hugo's love
poems the poignant sincerity of Musset, their feeling is sufficiently
genuine to redeem them from the charge of being merely the experi-
ments of a great artist on an inviting lyrical theme. The "Tristesse
d'Olympio" is one of the famous pieces of modern poetry. In this
10 poem, written in evident emulation of Lamartine's "Le lac," the
feeling may appear to be simulated, and even, in spite of the magnif-
icence of the setting, somewhat overelaborated; yet its absence from
Hugo's work would be a definite loss to literature, though we might
spare it better than many of his poems that are less ambitious but
more spontaneous and more instinct with lyric passion.

15 Oh primavera! gioventù dell' anno.
Oh gioventù! primavera della vita.

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse;
20 Je vous lis à genoux.

Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge!
Laissez-moi me cacher, moi, l'heureux et le sage, 5
Pour pleurer avec vous!

J'avais donc dix-huit ans! j'étais donc plein de songes!
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui!

u!
877) J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme! 10
J'étais donc cet enfant, hélas! devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui!

O temps de rêverie, et de force, et de grâce!
Attendre tous les soirs une robe qui passe!
Baiser un gant jeté!

15

Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire !
 Être pur, être fier, être sublime et croire
 A toute pureté !

A présent, j'ai senti, j'ai vu, je sais. — Qu'importe
 Si moins d'illusions viennent ouvrir ma porte 5
 Qui gémit en tournant ?

Oh ! que cet âge ardent, qui me semblait si sombre,
 A côté du bonheur qui m'abrite à son ombre,
 Rayonne maintenant !

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années, 10
 Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
 Me croyant satisfait ?

Hélas ! pour revenir m'apparaître si belles,
 Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes, 15
 Que vous ai-je donc fait ?

Oh ! quand ce doux passé, quand cet âge sans tache,
 Avec sa robe blanche où notre amour s'attache,
 Revient dans nos chemins,

On s'y suspend, et puis que de larmes amères 20
 Sur les lambeaux flétris de vos jeunes chimères
 Qui vous restent aux mains !

Oublions ! oublions ! Quand la jeunesse est morte,
 Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
 A l'horizon obscur.

Rien ne reste de nous ; notre œuvre est un problème. 25
 L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
 Son ombre sur le mur !

NOUVELLE CHANSON

(Sur un vieil air)

S'il est un charmant gazon
 Que le ciel arrose,
 Où brille en toute saison
 Quelques fleurs écloses,
 Où l'on cueille à pleine main
 Lys, chèvrefeuille et jasmin,
 J'en veux faire le chemin
 Où ton pied se pose !

S'il est un sein bien aimant
 Dont l'honneur dispose,
 Dont le ferme dévouement
 N'ait rien de morose,
 Si toujours ce noble sein
 Bat pour un digne dessein,
 J'en veux faire le coussin
 Où ton front se pose !

S'il est un rêve d'amour
 Parfumé de rose,
 Où l'on trouve chaque jour
 Quelques douce chose,
 Un rêve que Dieu bénit,
 Où l'âme à l'âme s'unit,
 Oh ! j'en veux faire le nid
 Où ton cœur se pose !

18 février 1834

(Les chants du crépuscule)

AUTRE CHANSON

L'aube naît et ta porte est close.
 Ma belle, pourquoi sommeiller ?

A l'heure où s'éveille la rose
Ne vas-tu pas te réveiller ?

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

5

'Tout frappe à ta porte bénie.
L'aurore dit : Je suis le jour !
L'oiseau dit : Je suis l'harmonie !
Et mon cœur dit : Je suis l'amour !

10

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

Je t'adore ange et t'aime femme.
Dieu qui par toi m'a complété
A fait mon amour pour ton âme
Et mon regard pour ta beauté.

15

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

20

Février 18-

(Les chants du crépuscule, 1835)

La pauvre fleur disait au papillon céleste :

— Ne fuis pas !

Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas !

25

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,

Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux !

30

Mais hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne,
Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel !

5 Mais non, tu vas trop loin ! Parmi des fleurs sans nombre 5
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds.

10 Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore 10
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs !

15 Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes 15
Comme à toi ! —

ENVOI A —

20 Roses et papillons, la tombe nous rassemble
Tôt ou tard.
Pourquoi l'attendre, dis ? Veux-tu pas vivre ensemble
Quelque part ? 20

25 Quelque part dans les airs, si c'est là que se berce
Ton essor ;
Aux champs, si c'est aux champs que ton calice verse
Son trésor.

30 Où tu voudras ! qu'importe ? oui, que tu sois haleine 25
Ou couleur,
Papillon rayonnant, corolle à demi pleine,
Aile ou fleur !

Vivre ensemble, d'abord ! c'est le bien nécessaire
Et réel.

Après on peut choisir au hasard, ou la terre
Ou le ciel !

7 décembre 1835

(*Les chants du crépuscule*)

- Puisqu'ici-bas toute âme 5
Donne à quelqu'un
Sa musique, sa flamme,
Ou son parfum ;
- Puisqu'ici toute chose 10
Donne toujours
Son épine ou sa rose
A ses amours ;
- Puisqu'avril donne aux chênes
Un bruit charmant ;
Que la nuit donne aux peines 15
L'oubli dormant ;
- Puisque l'air à la branche
Donne l'oiseau ;
Que l'aube à la pervenche
Donne un peu d'eau ; 20
- Puisque, lorsqu'elle arrive
S'y reposer,
L'onde amère à la rive
Donne un baiser ;
- Je te donne, à cette heure, 25
Penché sur toi,
La chose la meilleure
Que j'aie en moi !

Reçois donc ma pensée,
 Triste d'ailleurs,
 Qui, comme une rosée,
 T'arrive en pleurs !

Reçois mes vœux sans nombre, 5
 O mes amours !
 Reçois la flamme ou l'ombre
 De tous mes jours !

Mes transports pleins d'ivresses,
 Purs de soupçons, 10
 Et toutes les caresses
 De mes chansons !

Mon esprit qui sans voile
 Vogue au hasard,
 Et qui n'a pour étoile 15
 Que ton regard !

Ma muse, que les heures
 Bercent rêvant,
 Qui, pleurant quand tu pleures,
 Pleure souvent ! 20

Reçois, mon bien céleste,
 O ma beauté,
 Mon cœur, dont rien ne reste,
 L'amour ôté !

19 mai 1836

(Les voix intérieures)

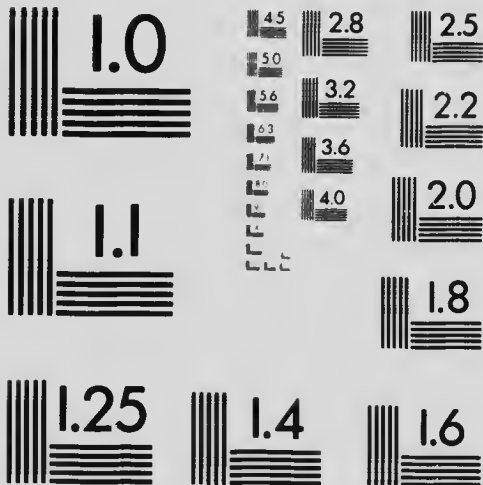
GUI-TARE

Gastibelza, l'homme à la carabine, 25
 Chantait ainsi :
 « Quelqu'un a-t-il connu doña Sabine ?
 Quelqu'un d'ici ?



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Dansez, chantez, villageois ! la nuit gagne
 Le mont Falù.*
 — Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou !

« Quelqu'un de vous a-t-il connu Sabine, 5
 Ma señora ?
 Sa mère était la vieille maugrabine
 D'Antequera,
 Qui chaque nuit criait dans la Tour-Magne
 Comme un hibou. . . — 10
 Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou.

« Dansez, chantez ! Des biens que l'heure envoie
 Il faut user.
 Elle était jeune et son œil plein de joie 15
 Faisait penser. —
 A ce vieillard qu'un enfant accompagne
 Jetez un sou ! . . . —
 Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou. 20

« Vraiment, la reine eût près d'elle été laide
 Quand, vers le soir,
 Elle passait sur le pont de Tolède
 En corset noir.
 Un chapelet du temps de Charlemagne 25
 Ornait son cou. . . —
 Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou.

« Le roi disait, en la voyant si belle,
 A son neveu : 30
 — Pour un baiser, pour un sourire d'elle,
 Pour un cheveu,

* Le *mont Falù*. Prononcer *mont Falou*.

Infant don Ruy, je donnerais l'Espagne
 Et le Pérou ! —
 Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou.

5 « Je ne sais pas si j'aimais cette dame, 5
 Mais je sais bien
 Que, pour avoir un regard de son âme,
 Moi, pauvre chien,
 J'aurais gaîment passé dix ans au baigne
 10 Sous le verrou. . . . — 10
 Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou.

« Un jour d'été que tout était lumière,
 Vie et douceur,
 15 Elle s'en vint jouer dans la rivière 15
 Avec sa sœur,
 Je vis le pied de sa jeune compagne
 Et son genou. . . . —
 Le vent qui vient à travers la montagne
 20 Me rendra fou. 20

« Quand je voyais cette enfant, moi le pâtre
 De ce canton,
 Je croyais voir la belle Cléopâtre,
 Qui, nous dit-on,
 25 Menait César, empereur d'Allemagne, 25
 Par le licou. . . . —
 Le vent qui vient à travers la montagne
 Me rendra fou.

« Dansez, chantez, villageois, la nuit tombe.
 30 Sabinc, un jour, 30
 A tout vendu, sa beauté de colombe,
 Et son amour,

L'automne souriait ; les coteaux vers la plaine
 Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine ;
 Le ciel était doré ;
 Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,
 Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme, 5
 Chantaient leur chant sacré.

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
 La mesure où l'aumône avait vidé leur bourse,
 Le vieux frêne plié,
 10 Les retraites d'amour au fond des bois perdues, 10
 L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
 Avaient tout oublié.

Il chercha le jardin, la maison isolée,
 15 La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,
 Les vergers en talus. 15
 Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre
 Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
 Des jours qui ne sont plus.

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
 Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même, 20
 Y réveille l'amour,
 Et, remuant le chêne ou balançant la rose,
 Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose
 Se poser tour à tour.

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire, 25
 25 S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
 Couraient dans le jardin ;
 Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées
 S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
 Puis retombent soudain. 30

Il contempla longtemps les formes magnifiques
 Que la nature prend dans les champs pacifiques ;
 Il rêva jusqu'au soir ;
 Tout le jour il erra le long de la ravine,
 Admirant tour à tour le ciel, face divine, 5
 Le lac, divin miroir.

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,
 Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,
 Ainsi qu'un paria,
 Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe, 10
 Il se sentit le cœur triste comme une tombe,
 Alors il s'écria :

— « O douleur ! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,
 Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
 Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée 15
 De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
 Nature au front serein, comme vous oubliez !
 Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
 Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés ! 20

« Nos chambres de feuillage en halliers sont changées ;
 L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé ;
 Nos roses dans l'enclos ont été ravagées
 Par les petits enfants qui sautent le fossé.

« Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée, 25
 Folâtre, elle buvait en descendant des bois ;
 Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
 Et laissait retomber des perles de ses doigts !

« On a pavé la route âpre et mal apaisée,
 Où, dans le sable pur se dessinant si bien, 30

Et de sa petitesse étalant l'ironie,
Son pied charmant semblait rire à côté du mien.

5 « La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,
Où jadis pour m'entendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre, 5
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

10 « La forêt ici manque et là s'est agrandie. . . .
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant :
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent ! 10

lée,
15 « N'existons-nous donc plus ? Avons-nous eu notre heure ?
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus ?
L'air joue avec la branche au moment où je pleure ;
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

es !
20 « D'autres vont maintenant passer où nous passâmes. 15
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir ;
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir !

es ;
25 « Car personne ici-bas ne termine et n'achève ;
Les pires des humains sont comme les meilleurs ; 20
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

25 « Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,
Puiser dans cet asile heureux, calme, et chanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache 25
Mêle de rêverie et de solennité !

30 « D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites.
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus. 30

« Quoi donc ! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes !
 Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris
 Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes !
 L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres, 5
 Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
 Est-ce que vous serez pour d'autres vos murmures ?
 Est-ce que vous serez à d'autres vos chansons ?

« Nous vous comprenions tant ! doux, attentifs, austères,
 Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix ! 10
 Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,
 L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois !

« Répondez, vallon pur, répondez, solitude,
 O nature abritée en ce désert si beau,
 Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude 15
 Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau ;

« Est-ce que vous serez à ce point insensible
 De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
 Et de continuer votre fête paisible,
 Et de toujours sourire et de chanter toujours ? 20

« Est-ce que, nous sentant errer dans vos retraites,
 Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,
 Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes
 Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois ?

« Est-ce que vous pourriez, sans tristesse et sans plainte, 25
 Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,
 Et la voir m'entraîner, dans une morne étreinte,
 Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas ?

« Et s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,
 Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports, 30

Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :
— Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts ?

« Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours ;

« Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme.
Il plonge dans la nuit l'ancre où nous rayonnons ;
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

« Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré nous tenant par la main !

« Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

« Mais toi, rien ne t'efface, amour ! toi qui nous charmes !
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard !
Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes ;
Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard.

« Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine
Où gisent ses vertus et ses illusions ;

« Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles,
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,
Comme on compte les morts sur un champ de batailles,
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

« Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe, 5
Loin des objets réels, loin du monde rieur,
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ;

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile, 10
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile . . . —
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir ! »

Octobre 183-

(*Les rayons et les ombres, 1840*)

Mes vers fuiraient, doux et frêles,
Vers votre jardin si beau,
Si mes vers avaient des ailes, 15
Des ailes comme l'oiseau.

Ils voleraient, étincelles,
Vers votre foyer qui rit,
Si mes vers avaient des ailes,
Des ailes comme l'esprit. 20

Près de vous, purs et fidèles,
Ils accourraient nuit et jour,
Si mes vers avaient des ailes,
Des ailes comme l'amour.

Paris, mars 18—

(*Les contemplations, 1856*)

* * *

Viens ! — une flûte invisible
 Soupire dans les vergers. —
 La chanson la plus paisible
 Est la chanson des bergers.

5 Le vent ride sous l'yeuse 5
 Le sombre miroir des eaux. —
 La chanson la plus joyeuse
 Est la chanson des oiseaux.

10 Que nul soin ne te tourmente. 10
 Aimons-nous ! aimons toujours ! —
 La chanson la plus charmante
 Est la chanson des amours.

40) Les Metz, août 18—

(*Les contemplations, 1856*)

15 Je respire où tu palpites,
 Tu sais ; à quoi bon, hélas,
 Rester là si tu me quittes, 15
 Et vivre si tu t'en vas ?

A quoi bon vivre, étant l'ombre
 De cet ange qui s'enfuit ?
 A quoi bon sous le ciel sombre,
 N'être plus que de la nuit ? 20

20 Je suis la fleur des murailles
 Dont avril est le seul bien.
 Il suffit que tu t'en ailles
 Pour qu'il ne reste plus rien.

856) Tu m'entoures d'auréoles ; 25
 Te voir est mon seul souci.
 Il suffit que tu t'envoles
 Pour que je m'envole aussi.

Si tu pars, mon front se penche ;
Mon âme au ciel, son berceau,
F'aira, car dans ta main blanche
Tu tiens ce sauvage oiseau.

Que veux-tu que je devienne
Si je n'entends plus ton pas ?
Est-ce ta vie ou la mienne
Qui s'en va ? Je ne sais pas.

5

Quand mon courage succombe,
J'en reprends dans ton cœur pur ;
Je suis comme la colombe
Qui vient boire au lac d'azur.

10

L'amour fait comprendre à l'âme
L'univers sombre et béni,
Et cette petite flamme
Seule éclaire l'infini.

15

Sans toi, toute la nature
N'est plus qu'un cachot fermé,
Où je vais à l'aventure,
Pâle et n'étant plus aimé.

20

Sans toi, tout s'effeuille et tombe,
L'ombre emplit mon noir sourcil.
Une fête est une tombe,
La patrie est un exil.

Je t'implore et te réclame,
Ne fuis pas loin de mes maux,
O fauvette de mon âme
Qui chantes dans mes rameaux !

25

De quoi puis-je avoir envie,
De quoi puis-je avoir effroi,
Que ferai-je de la vie
Si tu n'es plus près de moi ?

5 Tu portes dans la lumière, 5
Tu portes dans les buissons,
Sur une aile ma prière,
Et sur l'autre mes chansons.

10 Que dirai-je aux champs que voile 10
L'inconsolable douleur ?
Que ferai-je de l'étoile ?
Que ferai-je de la fleur ?

15 Que dirai-je au bois morose 15
Qu'illuminait ta douceur ?
Que répondrai-je à la rose
Disant : Où donc est ma sœur ?

J'en mourir : fuis, si tu l'oses.
A quoi bon, jours révolus !
Regarder toutes ces choses
Qu'elle ne regarde plus ? 20

20 Que ferai-je de la lyre,
De la vertu, du destin ?
Hélas ! et, sans ton sourire,
Que ferai-je du matin ?

25 Que ferai-je seul, farouche, 25
Sans toi, du jour et des cieus,
De mes baisers sans ta bouche,
Et de mes pleurs sans tes yeux ?

CHANSON

Si vous n'avez rien à me dire,
 Pourquoi venir auprès de moi ?
 Pourquoi me faire ce sourire
 Qui tournerait la tête au roi ?
 Si vous n'avez rien à me dire, 5
 Pourquoi venir auprès de moi ?

Si vous n'avez rien à m'apprendre,
 Pourquoi me pressez-vous la main ?
 Sur le rêve angélique et tendre,
 Auquel vous songez en chemin, 10
 Si vous n'avez rien à m'apprendre,
 Pourquoi me pressez-vous la main ?

Si vous voulez que je m'en aille,
 Pourquoi passez-vous par ici ?
 Lorsque je vous vois, je tressaille, 15
 C'est ma joie et c'est mon souci.
 Si vous voulez que je m'en aille,
 Pourquoi passez-vous par ici ?

Mai 18—

(Les contemplations, 1856)

CHANSON D'AUTREFOIS

Jamais elle ne raille,
 Étant un calme esprit ; 20
 Mais toujours elle rit. —
 Voici des brins de mousse avec des brins de paille ;
 Fauvette des roseaux,
 Fais ton nid sur les eaux.
 Quand, sous la clarté douce 25
 Qui sort de tes beaux yeux,
 On passe, on est joyeux. —

Voici des brins de paille avec des brins de mousse ;
Martinet de l'azur,
Fais ton nid dans mon mur.

Dans l'aube avril se mire,
Et les rameaux fleuris
Sont pleins de petits cris. —

Voici de son regard, voici de son sourire,
Amour, ô doux vainqueur,
Fais ton nid dans mon cœur.

(Les quatre vents de l'esprit, 1881)

5

5

10

15

1856)

20

25

SATIRIC POEMS

Evidence of powers of invective had not been wanting in Hugo's poetry before the appearance of "Les châtimens," but he had never revealed the full measure of his vituperative talent. The political events — crimes he preferred to call them — which led to his exile wrought in his mind a ferment which boiled over in the fierce denunciation of "Les châtimens" (1853) and in the prose volumes "L'histoire d'un crime" and "Napoléon le petit." Wounded vanity and defeated ambitions may have contributed their quota to the vindictiveness of his attack upon the promoters of the Coup d'État. We do not read these two volumes as history. But, though facts may be distorted and the enormity of certain acts exaggerated beyond recognition, there is in his rendering of events a sufficient substratum of truth to give a biting edge to his attack. The satire is venomous, but it affords vigorous reading. The lyrical interludes are restful spots of calm beauty in a turbulent sea.

CHANSON

Courtisans ! attablés dans la splendide orgie,
La bouche par le rire et la soif élargie,
Vous célébrez César, très bon, très grand, très pur ;
Vous buvez, apostats à tout ce qu'on révère,
Le chypre à pleine coupe, et la honte à plein verre . . . — 5
Mangez, moi je préfère,
Vérité, ton pain dur.

Boursier qui tonds le peuple, usurier qui le triches,
Gais soupeurs de Chevet, ventrus, coquins et riches,
Amis de Fould le juif et de Maupas le grec,¹ 10
Laissez le pauvre en pleurs sous la porte cochère,
Engraissez-vous, vivez, et faites bonne chère . . . —
Mangez, moi je préfère,
Probité, ton pain sec.

¹ juif and grec : used in an opprobrious sense.

L'opprobre est une lèpre et le crime une dartre.
 Soldats qui revenez du boulevard Montmartre,
 Le vin, au sang mêlé, jaillit sur vos habits ;
 Chantez ! la table emplit l'École militaire,
 Le festin fume, on trinque, on boit, on roule à terre . . . — 5
 Mangez, moi je préfère,
 O gloire, ton pain bis.

O peuple des faubourgs, je vous ai vu sublime.
 Aujourd'hui vous avez, serf grisé par le crime,
 Plus d'argent dans la poche, au cœur moins de fierté. 10
 On va, chaîne au cou, rire et boire à la barrière.
 Et vive l'empereur ! et vive le salaire ! . . . —
 Mangez, moi je préfère
 Ton pain noir, liberté !

Jersey, décembre 1852

(*Les châtiments*)

CHANSON

La femelle ? elle est morte. 15
 Le mâle ? un chat l'emporte
 Et dévore ses os.
 Au doux nid qui frissonne
 Qui reviendra ? personne.
 Pauvres petits oiseaux ! 20

Le pâtre absent par fraude !
 Le chien mort ! le loup rôde,
 Et tend ses noirs panneaux.
 Au bercail qui frissonne,
 Qui veillera ? personne. 25
 Pauvres petits agneaux !

L'homme au bain ! la mère
 A l'hospice ! ô misère !
 Le logis tremble aux vents ;

L'humble berceau frissonne.
 Que reste-t-il ? personne.
 Pauvres petits enfants !

Jersey, février 1853

(*Les châtiments*)

LE MANTEAU IMPÉRIAL

Oh ! vous dont le travail est joie,
 Vous qui n'avez pas d'autre proie 5
 Que les parfums, souffles du ciel,
 Vous qui fuyez quand vient décembre,
 Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre
 Pour donner aux hommes le miel,

Chastes buveuses de rosée, 10
 Qui, pareilles à l'épousée,
 Visitez le lys du coteau,
 O sœurs des corolles vermeilles,
 Filles de la lumière, abeilles,¹
 Envolez-vous de ce manteau ! 15

Ruez-vous sur l'homme, guerrières !
 O généreuses ouvrières,
 Vous le devoir, vous la vertu,
 Ailes d'or et flèches de flamme,
 Tourbillonnez sur cet infâme ! 20
 Lites-lui : — « Pour qui nous prends-tu ?

« Maudit ! nous sommes les abeilles !
 Des chalets ombragés de treilles
 Notre ruche orne le fronton ;
 Nous volons, dans l'azur écloses, 25
 Sur la bouche ouverte des roses
 Et sur les lèvres de Platon.

¹ The emblem of Napoleon's dynasty was the bee.

« Ce qui sort de la fange y rentre.
 Va trouver Tibère en son antre,
 Et Charles neuf sur son balcon.
 Va ! sur ta pourpre il faut qu'on mette,
 Non les abeilles de l'Hymette, 5
 Mais l'essaim noir de Montfaucon ! »

Et percez-le toutes ensemble,
 Faites honte au peuple qui tremble,
 5 Aveuglez l'immonde trompeur,
 Acharnez-vous sur lui, farouches 10
 Et qu'il soit chassé par les mouches,
 Puisque les hommes en ont peur !

Jersey, juin 1853

(*Les châtimens*)

10 Il est des jours abjects où, séduits par la joie
 Sans honneur,
 Les peuples au succès se livrent, triste proie 15
 Du bonheur.

15 Alors des nations, que berce un fatal songe
 Dans leur lit,
 La vertu coule et tombe, ainsi que d'une éponge
 L'eau jaillit. 20

20 Alors devant le mal, le vice, la folie,
 Les vivants
 Imitent les saluts du vil roseau qui plie
 Sous les vents.

25 Alors festins et jeux ; rien de ce que dit l'âme 25
 Ne s'entend ;
 On boit, on mange, on chante, on danse, on est infâme
 Et content.

Le crime heureux, servi par d'immondes ministres,
 30 Sous les cieux 30

Rit, et vous frissonnez, grands ossements sinistres
Des aïeux.

On vit honteux, les yeux troubles, le pas oblique,
Hébéte ;

Tout à coup un clairon jette aux vents : République ! 5
Liberté !

Et le monde, éveillé par cette âpre fanfare,
Est pareil

Aux ivrognes de nuit qu'en se levant effare
Le soleil. 10

Jersey, 1853

(*Les châtiments*)

LES INSULTEURS

Pourvu que son branchage, au-dessus du marais,
Verdisse, et soit le dôme énorme des forêts,
Qu'importe au chêne l'eau hideuse où ses pieds trempent !

Les insectes affreux de la poussière rampent
Sous le bloc immobile aux broussailles mêlé ; 15

Mais au géant de marbre, auguste et mutilé,
Au sphinx de granit, rose¹ et sinistre, qu'importe
Ce que de lui, sous lui, peut penser le cloporte !

Dans la nuit où frémit le palmier convulsif,
Le colosse, les mains sur ses genoux, pensif, 20

Calme, attend le moment de parler à l'aurore ;
Si la limace bave à sa base, il l'ignore ;

Ce dieu n'a jamais su qu'un crapaud remuait ;
Pendant qu'un ver sur lui glisse, il garde, muet,
Son mystère effrayant de sonorité sombre ; 25

Et le fourmillement des millepieds sans nombre
N'ôte pas à Memnon, subitement vermeil,
La formidable voix qui répond au soleil.

(*L'année terrible, 1872*)

¹ In the Egyptian part of the *Musée du Louvre* in Paris there are sphinxes, as well as sarcophagi, steles, etc., in pink granite.

5 HUMANITARIAN POEMS AND POEMS
OF PROGRESS

10 These poems demand the briefest comment. We have noted the
deepening pessimism in Hugo's nature. This pessimism moves him
to passionate pity for human suffering, and is strangely blended with,
and mitigated by, immense hopes for the future of the race. These
hopes may not be entirely consistent with his views of life, nor in
philosophical accord with facts ; it is sufficient that they inspire him
with poems that do lasting honor to his name.

POUR LES PAUVRES

Qui donne au pauvre prête à Dieu.

V. H.

15 Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres, 5
20 Et la danse, et la joie au front des conviés ;

Tandis qu'un timbre d'or sonnait dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
25 Peut-être un indigent dans les carrefours sombres 10
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ?

30 Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège ?
Et qu'il se dit tout bas : — Pour un seul que de biens ! 15

A son large festin que d'amis se récrient !
 Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
 Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! —

Et puis à votre fête il compare en son âme
 Son foyer où jamais ne rayonne une flamme, 5
 Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
 Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
 L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
 Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines. 10
 Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines ;
 Au banquet du bonheur bien peu sont conviés ;
 Tous n'y sont point assis également à l'aise.
 Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
 Dit aux uns : *Jouissez !* aux autres : *Enviez !* 15

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
 Et fermente en silence au cœur du misérable.
 Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
 Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
 Tous ces biens superflus où son regard s'attache ; 20
 Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre !
 Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
 Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
 Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute, 25
 Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
 Dira : Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang.

Que ce soit elle, oh ! oui, riches, que ce soit elle
 Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
 Perles, saphirs, bijoux toujours faux, toujours vains, 30
 Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,

LA CARAVANE

I

Sur la terre, tantôt sable, tantôt savane,
 L'un à l'autre liés en longue caravane,
 Échangeant leur pensée en confuses rumeurs,
 Emmenant avec eux les lois, les faits, les mœurs,
 Les esprits, voyageurs éternels, sont en marche. 5
 L'un porte le drapeau, les autres portent l'arche ;
 Ce saint voyage a nom Progrès. De temps en temps,
 Ils s'arrêtent, rêveurs, attentifs, haletants,
 Puis repartent. En route ! ils s'appellent, ils s'aident,
 Ils vont. Les horizons aux horizons succèdent, 10
 Les plateaux aux plateaux, les sommets aux sommets.
 On avance toujours, on n'arrive jamais.
 A chaque étape un guide accourt à leur rencontre ;
 Quand Jean Huss disparaît, Luther pensif se montre ;
 Luther s'en va, Voltaire alors prend le flambeau ; 15
 Quand Voltaire s'arrête, arrive Mirabeau.
 Ils sonnent, plein d'espoir, une terre inconnue ;
 A chaque pas qu'on fait, la brume diminue ;
 ils marchent, sans quitter des yeux un seul instant
 Le terme du voyage et l'asile où l'on tend, 20
 Point lumineux au fond d'une profonde plaine,
 La liberté sacrée, éclatante et lointaine,
 La Paix dans le travail, l'universel Hymen,
 L'Idéal, ce grand but, Mecque du genre humain.

Plus ils vont, plus la foi les pousse et les exalte. 25

Pourtant, à de certains moments, lorsqu'on fait halte,
 Que la fatigue vient, qu'on voit le jour blêmir,
 Et qu'on a tant marché qu'il faut enfin dormir,
 C'est l'instant où le Mal, prenant toutes les formes,
 Morne oiseau, vil reptile ou monstre aux bonds énormes, 30
 Chimère, préjugé, mensonge ténébreux,

C'est l'heure où le Passé, qu'ils laissent derrière eux,
 Voyant dans chacun d'eux une proie échappée,
 Surprend la caravane assoupie et campée,
 Et, sortant hors de l'ombre et du néant profond,
 Tâche de ressaisir ces esprits qui s'en vont.

5

II

Le jour baisse ; on atteint quelque colline chauve
 Que l'âpre solitude entoure, immense et fauve,
 Et dont pas même un arbre, une roche, un buisson
 Ne coupe l'immobile et lugubre horizon ;
 Les tchaouchs, aux lueurs des premières étoiles,
 Piquent des pieux en terre et déroulent les toiles ;
 En cercle autour du camp les feux sont allumés,
 Il est nuit. Gloire à Dieu ! voyageurs las, dormez.

10

Non, veillez ! car autour de vous tout se réveille.
 Écoutez ! écoutez ! debout ! prêtez l'oreille !
 Voici qu'à la clarté du jour zodiacal,
 L'épervier gris, le singe obscène, le chacal,
 Les rats abjects et noirs, les belettes, les fouines,
 Nocturnes visiteurs des tentes bédouines,
 L'hyène au pas boiteux qui menace et qui fuit,
 Le tigre au crâne plat où nul instinct ne luit,
 Dont la férocité ressemble à de la joie,
 Tous les oiseaux de deuil et les bêtes de proie,
 Vers le feu rayonnant-poussant d'étranges voix,
 De tous les points de l'ombre arrivent à la fois.
 Dans la brume, pareils aux brigands qui maraudent,
 Bandits de la nature, ils sont tous là qui rôdent.
 Le foyer se reflète aux yeux des léopards.
 Fourmillement terrible ! on voit de toutes parts
 Des prunelles de braise errer dans les ténèbres.
 La solitude éclate en hurlements funèbres.
 Des pierres, des fossés, des ravins tortueux,

15

20

25

30

De partout, sort un bruit farouche et monstrueux.
 Car lorsqu'un pas humain pénètre dans ces plaines,
 Toujours, à l'heure où l'ombre épanche ses haleines,
 Où la création commence son concert,
 Le peuple épouvantable et rauque du désert, 5
 Horrible et bondissant sous les pâles nuées,
 Accueille l'homme avec des cris et des huées.
 Bruit lugubre ! chaos des forts et des petits
 Cherchant leur proie avec d'immondes appétits !
 L'un glapit, l'autre rit, miaule, aboie ou gronde. 10
 Le voyageur invoque en son horreur profonde
 Ou son saint musulman ou son patron chrétien.

Soudain tout fait silence et l'on n'entend plus rien.

Le tumulte effrayant cesse, râles et plaintes
 Meurent comme des voix par l'agonie éteintes, 15
 Comme si, par miracle et par enchantement,
 Dieu même avait dans l'ombre emporté brusquement
 Renards, singes, vautours, le tigre, la panthère,
 Tous ces monstres hideux qui sont, sur notre terre,
 Ce que sont les démons dans le monde inconnu. 20
 Tout se tait.

Le désert est muet, vaste et nu.
 L'œil ne voit sous les cieus que l'espace sans borne.

Tout à coup, au milieu de ce silence morne
 Qui monte et qui s'accroît de moment en moment,
 S'élève un formidable et long rugissement ! 25

C'est le lion.

III

Il vient, il surgit où vous êtes,
 Le roi sauvage et roux des profondeurs muettes !

Il vient de s'éveiller comme le soir tombait,
Non, comme le loup, triste à l'odeur du gibet,
Non, comme le jaguar, pour aller dans les havres
Flairer si la tempête a jeté des cadavres,
5 Non, comme le chacal furtif et hasardeux, 5
Pour déterrer la nuit les morts, spectres hideux,
Dans quelque champ qui vit la guerre et ses désastres ;
Mais pour marcher dans l'ombre à la clarté des astres.
Car l'azur constellé plaît à son œil vermeil ;
10 Car Dieu fait contempler par l'aigle le soleil, 10
Et fait par le lion regarder les étoiles.
Il vient, du crépuscule il traverse les voiles,
Il médite, il chemine à pas silencieux,
Tranquille et satisfait sous la splendeur des cieux ;
Il aspire l'air pur qui manquait à son antre ; 15
15 Sa queue à coups égaux revient battre son ventre,
Et, dans l'obscurité qui le sent approcher,
Rien ne le voit venir, rien ne l'entend marcher.
Les palmiers frissonnant comme des touffes d'herbe,
Frémissent. C'est ainsi que, paisible et superbe, 20
20 Il arrive toujours par le même chemin,
Et qu'il venait hier, et qu'il viendra demain,
A cette heure où Vénus à l'occident décline.

Et quand il s'est trouvé proche de la colline,
Marquant ses larges pieds dans le sable mouvant, 25
Avant même que l'œil d'aucun être vivant
Ait pu, sous l'éternel et mystérieux dôme,
Voir poindre à l'horizon son vague et noir fantôme.
25 Avant que dans la plaine il se soit avancé,
Il se taisait, son souffle a seulement passé, 30
30 Et ce souffle a suffi, flottant à l'aventure,
Pour faire tressaillir la profonde nature,
Et pour faire soudain taire au plus fort du bruit
Toutes ces sombres voix qui hurlent dans la nuit.

IV

Ainsi, quand, de ton antre enfin poussant la pierre,
 Et las du long sommeil qui pèse à ta paupière,
 O peuple, ouvrant tes yeux d'où sort une clarté,
 Tu te réveilleras dans ta tranquillité,
 Le jour où nos pillards, où nos tyrans sans nombre 5
 Comprendront que quelqu'un remue au fond de l'ombre,
 Et que c'est toi qui viens, ô lion ! ce jour-là,
 Ce vil groupe où Falstaff s'accouple à Loyola,
 Tous ces gueux devant qui la probité se cabre,
 Les traîneurs de soutane et les traîneurs de sabre, 10
 Le général Soufflard, le juge Barrabas,
 Le jésuite au front jaune, à l'œil féroce et bas,
 Disant son chapelet dont les grains sont des balles,
 Les Mingrats bénissant les Héliogabales,
 Les Veuillots qui naguère, errant sans feu ni lieu, 15
 Avant de prendre en main la cause du bon Dieu,
 Avant d'être des saints, traînaient dans les ribotes
 Les haillons de leur style et les trous de leurs*bottes,
 L'archevêque, ouléma¹ du Christ ou de Mahom,
 Mâchant avec l'hostie un sanglant Te Deum, 20
 Les Troplong, les Rouher, violateurs de chartes,
 Grecs² qui tiennent les lois comme ils tiendraient les cartes,
 Les beaux fils dont les mains sont rouges sous leurs gants,
 Ces dévots, ces viveurs, ces bedeaux, ces brigands,
 Depuis les hommes vils jusqu'aux hommes sinistres, 25
 Tout ce tas monstrueux de gredins et de cuistres
 Qui grincent, l'œil ardent, le mufie ensanglanté,
 Autour de la raison et de la vérité,
 Tous, du maître au goujat, du bandit au maroufle,
 Pâles, rien qu'à sentir au loin passer ton souffle, 30
 Feront silence, ô peuple ! et tous disparaîtront
 Subitement, l'éclair ne sera pas plus prompt,

¹ culéma : ulema, a Turkish word for 'learned men.'

² grecs : 'sharpers.'

Cachés, évanouis, perdus dans la nuit sombre,
 Avant même qu'on ait entendu, dans cette ombre
 Où les justes tremblants aux méchants sont mêlés,
 Ta grande voix monter vers les cieux étoilés !

Jersey, juin 1853

(*Les châtiments*)

LUX

I

Temps futurs ! vision sublime ! 5
 Les peuples sont hors de l'abîme.
 Le désert morne est traversé.
 Après les sables, la pelouse ;
 Et la terre est comme une épouse,
 Et l'homme est comme un fiancé ! 10

Dès à présent l'œil qui s'élève
 Voit distinctement ce beau rêve
 Qui sera le réel un jour ;
 Car Dieu dénouera toute chaîne,
 Car le passé s'appelle haine 15
 Et l'avenir se nomme amour !

Dès à présent dans nos misères
 Germe l'hymen des peuples frères ;
 Volant sur nos sombres rameaux,
 Comme un frelon que l'aube éveille, 20
 Le progrès, ténébreuse abeille,
 Fait du progrès avec nos maux.

Oh ! voyez ! la nuit se dissipe.
 Sur le monde qui s'émancipe,
 Oubliant Césars et Capets, 25
 Et sur les nations nubiles,
 S'ouvrent dans l'azur, immobiles,
 Les vastes ailes de la paix !

O libre France enfin surgie !
 O robe blanche après l'orgie !
 O triomphe après les douleurs !
 Le travail bruit dans les forges,
 Le ciel rit, et les rouges-gorges
 Chantent dans l'aubépine en fleurs !

5

La rouille mord les hallebardes.
 De vos canons, de vos bombardes,
 Il ne reste pas un morceau
 Qui soit assez grand, capitaines,
 Pour qu'on puisse prendre aux fontaines
 De quoi faire boire un oiseau.

10

Les rancunes sont effacées ;
 Tous les cœurs, toutes les pensées,
 Qu'anime le même dessein,
 Ne font plus qu'un faisceau superbe ;
 Dieu prend pour lier cette gerbe
 La vieille corde du tocsin.

15

Au fond des cieux un point scintille.
 Regardez, il grandit, il brille,
 Il approche, énorme et vermeil.
 O République universelle,
 Tu n'es encor que l'étincelle,
 Demain tu seras le soleil.

20

II

Fêtes dans les cités, fêtes dans les campagnes !
 Les cieux n'ont plus d'enfers, les lois n'ont plus de bagnes.
 Où donc est l'échafaud ? ce monstre a disparu.
 Tout renaît. Le bonheur de chacun est accru
 De la félicité des nations entières.
 Plus de soldats l'épée au poing, plus de frontières,

25

30

Plus de fisc, plus de glaive ayant forme de croix.
 L'Europe en rougissant dit : — Quoi ! j'avais des rois !
 Et l'Amérique dit : — Quoi ! j'avais des esclaves !
 Science, art, poésie, ont dissous les entraves
 5 De tout le genre humain. Où sont les maux soufferts ? 5
 Les libres pieds de l'homme ont oublié les fers.
 Tout l'univers n'est plus qu'une famille unie.
 Le saint labeur de tous se fond en harmonie ;
 Et la société, qui d'hymnes retentit,
 10 Accueille avec transport l'effort du plus petit ; 10
 L'ouvrage du plus humble au fond de sa chaumière
 Émeut l'immense peuple heureux dans la lumière ;
 Toute l'humanité, dans sa splendide ampleur,
 Sent le don que lui fait le moindre travailleur ;
 15 Ainsi les verts sapins, vainqueurs des avalanches, 15
 Les grands chênes remplis de feuilles et de branches,
 Les vieux cèdres touffus, plus durs que le granit,
 Quand la fauvette en mai vient y faire son nid,
 Tressaillent dans leur force et leur hauteur superbe,
 20 Tout joyeux qu'un oiseau leur apporte un brin d'herbe. 20

20 Radieux avenir ! essor universel !
 Épanouissement de l'homme sous le ciel !

III

O proscrits ! hommes de l'épreuve,
 Mes compagnons vaillants et doux,
 Bien des fois, assis près du fleuve, 25
 J'ai chanté ce chant parmi vous ;

25 Bien des fois, quand vous m'entendîtes,
 Plusieurs m'ont dit : « Perds ton espoir.
 Nous serions ¹ des races maudites,
 30 Le ciel ne serait pas plus noir ! 30

¹ nous serions : 'if we were.'

« Que veut dire cette inclémence ?
 Quoi ! le juste a le châtement !
 La vertu s'étonne et commence
 A regarder Dieu fixement.

« Dieu se dérobe et nous échappe. 5
 Quoi donc ! l'iniquité prévaut !
 Le crime, voyant où Dieu frappe,
 Rit d'un rire impie et dévot.

« Nous ne comprenons pas ses voies. 10
 Comment ce Dieu des nations
 Fera-t-il sortir tant de joies
 De tant de désolations ?

« Ses desseins nous semblent contraires
 A l'espoir qui luit dans tes yeux. . . . »
 — Mais qui donc, ô proscrits, mes frères, 15
 Comprend le grand mystérieux ?

Qui donc a traversé l'espace,
 La terre, l'eau, l'air et le feu,
 Et l'étendue où l'esprit passe ?
 Qui donc peut dire : « J'ai vu Dieu ! 20

« J'ai vu Jéhova ! je le nomme !
 Tout à l'heure il me réchauffait.
 Je sais comment il a fait l'homme,
 Comment il fait tout ce qu'il fait.

« J'ai vu cette main inconnue,
 Qui lâche en s'ouvrant l'âpre hiver,
 Et les tonnerres dans la nue,
 Et les tempêtes sur la mer,

« Tendre et ployer la nuit livide ;
Mettre une âme dans l'embryon ;
Appuyer dans l'ombre du vide
Le pôle du septentrion ;

5 « Amener l'heure où tout arrive ;
Faire au banquet du roi fêté
Entrer la mort, ce noir convive
Qui vient sans qu'on l'ait invité ;

10 « Créer l'araignée et sa toile,
Peindre la fleur, mûrir le fruit,
Et, sans perdre une seule étoile,
Mener tous les astres la nuit ;

15 « Arrêter la vague à la rive ;
Parfumer de roses l'été ;
Verser le temps comme une eau vive
Des urnes de l'éternité ;

20 « D'un souffle, avec ses feux sans nombre,
Faire, dans toute sa hauteur,
Frissonner le firmament sombre
Comme la tente d'un pasteur ;

« Attacher les globes aux sphères
Par mille invisibles liens . . .
Toutes ces choses sont très claires,
Je sais comment il fait ! j'en viens ! »

Qui peut dire cela ? personne. 25
Nuit sur nos cœurs ! nuit sur nos yeux !
L'homme est un vain clairon qui sonne.
Dieu seul parle aux axes des cieux.

IV

Ne doutons pas ! croyons ! La fin, c'est le mystère.
Attendons. Des Nérons comme de la panthère
Dieu sait briser la dent.

Dieu nous essaie, amis. Ayons foi, soyons calmes,
Et marchons. O désert ! s'il fait croître des palmes, 5
C'est dans ton sable ardent !

Parce qu'il ne fait pas son œuvre tout de suite,
Qu'il livre Rome au prêtre et Jésus au jésuite,
Et les bons au méchant,
Nous désespérerions ! de lui ! du juste immense ! 10
Non ! non ! lui seul connaît le nom de la semence
Qui germe dans son champ.

Ne possède-t-il pas toute la certitude ?
Dieu ne remplit-il pas ce monde, notre étude,
Du nadir au zénith ? 15
Notre sagesse auprès de la sienne est démente.
Et n'est-ce pas à lui que la clarté commence,
Et que l'ombre finit !

Ne voit-il pas ramper les hydres sur leurs ventres ?
Ne regarde-t-il pas jusqu'au fond de leurs antres 20
Atlas et Pélion ?
Ne connaît-il pas l'heure où la cigogne émigre ?
Sait-il pas ton entrée et ta sortie, ô tigre,
Et ton antre, ô lion ?

Hirondelle, réponds, aigle à l'aile sonore, 25
Parle, avez-vous des nids que l'Éternel ignore !
O cerf, quand l'as-tu fui ?
Renard, ne vois-tu pas ses yeux dans la broussaille ?
Loup, quand tu sens la nuit une herbe qui tressaille,
Ne dis-tu pas : c'est lui ! 30

Puisqu'il sait tout cela, puisqu'il peut toute chose,
 Que ses doigts font jaillir les effets de la cause
 Comme un noyau d'un fruit,
 Puisqu'il peut mettre un ver dans les pommes de l'arbre,
 Et faire disperser les colonnes de marbre 5
 Par le vent de la nuit ;

Puisqu'il bat l'océan pareil au bœuf qui beugle,
 Puisqu'il est le voyant et que l'homme est l'aveugle,
 Puisqu'il est le milieu,
 Puisque son bras nous porte, et puisqu'à son passage 10
 La comète frissonne ainsi qu'en une cage
 Tremble une étoupe et feu ;

Puisque l'obscur nuit le connaît, puisque l'ombre
 Le voit, quand il lui plaît, sauver la nef qui sombre,
 Comment douterions-nous, 15
 Nous qui, fermes et purs, fiers dans nos agonies,
 Sommes debout devant toutes les tyrannies,
 Pour lui seul, à genoux !

D'ailleurs, pensons. Nos jours sont des jours d'amertume,
 Mais, quand nous étendons les bras dans cette brume, 20
 Nous sentons une main ;
 Quand nous marchons, courbés, dans l'ombre du martyr,
 Nous entendons quelqu'un derrière nous nous dire :
 C'est ici le chemin.

O proscrits, l'avenir est aux peuples ! Paix, gloire, 25
 Liberté, reviendront sur des chars de victoire
 Aux foudroyants essieux ;
 Ce crime qui triomphe est fumée et mensonge.
 Voilà ce que je puis affirmer, moi qui songe
 30 L'œil fixé sur les cieux. 30

Les césars sont plus fiers que les vagues marines,
 Mais Dieu dit : — Je mettrai ma boucle en leurs narines,
 Et dans leur bouche un mors,
 Et je les traînerai, qu'on cède ou bien qu'on lutte,
 Eux et leurs histrions et leurs joueurs de flûte, 5
 Dans l'ombre où sont les morts !

Dieu dit ; et le granit que foulait leur semelle
 S'écroule, et les voilà disparus pêle-mêle
 Dans leurs prospérités !
 Aquilon ! aquilon ! qui viens battre nos portes, 10
 Oh ! dis-nous, si c'est toi, souffle, qui les emportes,
 Où les as-tu jetés ?

V

Bannis ! bannis ! bannis ! c'est là la destinée.
 Ce qu'apporte le flux sera dans la journée
 Repris par le reflux. 15
 Les jours mauvais fuiront sans qu'on sache leur nombre,
 Et les peuples joyeux et se penchant sur l'ombre
 Diront : Cela n'est plus !

Les temps heureux luiront, non pour la seule France,
 Mais pour tous. On verra, dans cette délivrance, 20
 Funeste au seul passé,
 Toute l'humanité chanter, de fleurs couverte,
 Comme un maître qui rentre en sa maison déserte,
 Dont on l'avait chassé.

Les tyrans s'éteindront comme des météores. 25
 Et, comme s'il naissait de la nuit deux aurores
 Dans le même ciel bleu,
 Nous vous verrons sortir de ce gouffre où nous sommes,
 Mêlant vos deux rayons, fraternité des hommes,
 Paternité de Dieu ! 30

Oui, je vous le déclare, oui, je vous le répète,
Car le clairon redit ce que dit la trompette,
Tout sera paix et jour !

Liberté ! plus de serf et plus de prolétaire !
O sourire d'en haut ! ô du ciel pour la terre
Majestueux amour !

L'arbre saint du Progrès, autrefois chimérique,
Croîtra, couvrant l'Europe et couvrant l'Amérique,
Sur le passé détruit,
Et, laissant l'ether pur luire à travers ses branches,
Le jour, apparaîtra plein de colombes blanches,
Plein d'étoiles, la nuit.

Et nous qui serons morts, morts dans l'exil peut-être,
Martyrs saignants, pendant que les hommes, sans maître,
Vivront, plus fiers, plus beaux,
Sous ce grand arbre, amour des cieus qu'il avoisine,
Nous nous réveillerons pour baiser sa racine,
Au fond de nos tombeaux !

Jersey, 16-20 décembre 1853

(*Les châtiments*)

Le pesant chariot porte une énorme pierre ;
Le limonier, suant du mors à la croupière,
Tire, et le roulier fouette, et le pavé glissant
Monte, et le cheval triste a le poitrail en sang.
Il tire, traîne, geint, tire encore et s'arrête.
Le fouet noir tourbillonne au-dessus de sa tête ;
C'est lundi ; l'homme hier buvait aux Porcherons
Un vin plein de fureur, de cris et de jurons ;
Oh ! quelle est donc la loi formidable qui livre
L'être à l'être, et la bête effarée à l'homme ivre ?
L'animal éperdu ne peut plus faire un pas ;

Il sent l'ombre sur lui peser ; il ne sait pas,
 Sous le bloc qui l'écrase et le fouet qui l'assomme,
 Ce que lui veut la pierre et ce que lui veut l'homme ;
 Et le roulier n'est plus qu'un orage de coups
 Tombant sur ce forçat qui traîne des licous, 5
 Qui souffre, et ne connaît ni repos ni dimanche.
 Si la corde se casse, il frappe avec le manche,
 Et, si le fouet se casse, il frappe avec le pied ;
 Et le cheval, tremblant, hagard, estropié,
 Baisse son cou lugubre et sa tête égarée ; 10
 On entend, sous les coups de la botte ferrée,
 Sonner le ventre nu du pauvre être muet ;
 Il râle ; tout à l'heure encore il remuait,
 Mais il ne bouge plus et sa force est finie.
 Et les coups furieux pleuvent ; son agonie 15
 Texte un dernier effort ; son pied fait un écart,
 Il tombe, et le voilà brisé sous le brancard ;
 Et, dans l'ombre pendant que son bourreau redouble,
 Il regarde Quelqu'un de sa prunelle trouble ;
 Et l'on voit lentement s'éteindre, humble et terni, 20
 Son œil plein des stupeurs sombres de l'infini,
 Où luit vaguement l'âme effrayante des choses.

Extract from *Melancholia*, 1838.

(*Les contemplations*, 1856)

LA NATURE

— La terre est de granit, les ruisseaux sont de marbre,
 C'est l'hiver ; nous avons bien froid. Veux-tu, bon arbre,
 Être dans mon foyer la bûche de Noël ? 25
 — Bois, je viens de la terre, et, feu, je monte au ciel.
 Frappe, bon bûcheron. Père, aïeul, homme, femme,
 Chauffez au feu vos mains, chauffez à Dieu votre âme.
 Aimez, vivez. — Veux-tu, bon arbre, être timon
 De charrue ? — Oui, je veux creuser le noir limon, 30
 Et tirer l'épi d'or de la terre profonde.

Quand le soc a passé, la plaine devient blonde,
 La paix aux doux yeux sort du sillon entr'ouvert,
 Et l'aube en pleurs sourit. — Veux-tu, bel arbre vert,
 Arbre du hallier sombre où le chevreuil s'échappe,
 De la maison de l'homme être le pilier ? — Frappe. 5
 Je puis porter les toits, ayant porté les nids.
 Ta demeure est sacrée, homme, et je la bénis ;
 Là, dans l'ombre et l'amour, pensif, tu te recueilles ;
 Et le bruit des enfants ressemble au bruit des feuilles.
 — Veux-tu, dis-moi, bon arbre, être mâât de vaisseau ? 10
 — Frappe, bon charpentier. Je veux bien être oiseau.
 Le navire est pour moi, dans l'immense mystère,
 Ce qu'est pour vous la tombe ; il m'arrache à la terre,
 Et, frissonnant, m'emporte à travers l'infini.
 J'irai voir ces grands cieux d'où l'hiver est banni, 15
 Et dont plus d'un essaim me parle en son passage.
 Pas plus que le tombeau n'épouvante le sage,
 Le profond océan, d'obscurité vêtu,
 Ne m'épouvante point ; oui, frappe. — Arbre, veux-tu
 Être gibet ? — Silence, homme ! va-t'en, cognée ! 20
 J'appartiens à la vie, à la vie indignée !
 Va-t'en, bourreau ! va-t'en, juge ! fuyez, démons !
 Je suis l'arbre des bois, je suis l'arbre des monts,
 Je porte les fruits mûrs, j'abrite les pervenches.
 Laissez-moi ma racine et laissez-moi mes branches ! 25
 Arrière ! Hommes, tuez, ouvriers du trépas,
 Soyez sanglants, mauvais, durs ; mais ne venez pas,
 Ne venez pas, traînant des cordes et des chaînes,
 Vous chercher un complice au milieu des grands chênes !
 Ne faites pas servir à vos crimes, vivants, 30
 L'arbre mystérieux à qui parlent les vents !
 Vos lois portent la nuit sur leurs ailes funèbres.
 Je suis fils du soleil, soyez fils des ténèbres.
 Allez-vous-en ! laissez l'arbre dans ses déserts.
 A vos plaisirs, aux jeux, aux festins, aux concerts, 35
 Accouplez l'échafaud et le supplice ; faites.

Soit. Vivez et tuez. Tuez entre deux fêtes
 Le malheureux, chargé de fautes et de maux.
 Moi, je ne mêle pas de spectre à mes rameaux !

Janvier 1843

(Les contemplations)

LE MENDIANT

Un pauvre homme passait dans le givre et le vent,
 Je cognai sur ma vitre ; il s'arrêta devant 5
 Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.
 Les ânes revenaient du marché de la ville,
 Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.
 C'était le vieux qui vit dans une niche au bas
 De la montée, et rêve, attendant, solitaire, 10
 Un rayon du ciel triste, un liard de la terre,
 Tendait les mains pour l'homme et les joignant pour Dieu.
 Je lui criai : — Venez vous réchauffer un peu.
 Comment vous nommez-vous ? — Il me dit : — Je me nomme
 Le pauvre. — Je lui pris la main. — Entrez, brave homme. — 15
 Et je lui fis donner une jatte de lait.
 Le vieillard grelottait de froid ; il me parlait,
 Et je lui répondais pensif et sans l'entendre.
 — Vos habits sont mouillés, dis-je, il faut les étendre
 Devant la cheminée. — Il s'approcha du feu. 20
 Son manteau tout mangé des vers, et jadis bleu,
 Étala largement sur la chaude fournaise,
 Piqué de mille trous par la lueur de braise,
 Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.
 Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé 25
 D'où ruisselaient la pluie et l'eau des fondrières,
 Je songeais que cet homme était plein de prières,
 Et je regardais, sourd à ce que nous disions,
 Sa bure où je voyais des constellations.

Décembre 1854

(Les contemplations)

L'AVENIR

Polynice, Étéocle, Abel, Caïn ! ô frères !
 Vieille querelle humaine ! échafauds ! lois agraires !
 Batailles ! ô drapeaux, ô linceuls ! noirs lambeaux !
 Ouverture hâtive et sombre des tombeaux !
 Dieu puissant ! quand la mort sera-t-elle tuée ? 5
 O sainte paix !

La guerre est la prostituée ;
 Elle est la concubine infâme du hasard.
 Attila sans génie et Tamerlan sans art
 Sont ses amants ; elle a pour eux des préférences ;
 Elle traîne au charnier toutes nos espérances, 10
 Égorge nos printemps, foule aux pieds nos souhaits,
 Et comme elle est la haine, ô ciel bleu, je la hais !
 J'espère en toi, marcheur qui viens dans les ténèbres,
 Avenir !

Nos travaux sont d'étranges algèbres ;
 Le labyrinthe vague et triste où nous rôdons 15
 Est plein d'effrois subits, de pièges, d'abandons ;
 Mais toujours dans la main le fil obscur nous reste ;
 Malgré le noir duel d'Atrée et de Thyeste,
 Malgré Léviathan combattant Béhémoth, 20
 J'aime et je crois. L'énigme enfin dira son mot. 20
 L'ombre n'est pas sur l'homme à jamais acharnée.
 Non ! non ! l'humanité n'a point pour destinée
 D'être assise immobile au seuil froid des tombeaux,
 Comme Jérôme, morne et blême, dans Ombos, 25
 Ou comme dans Argos la douloureuse Électre. 25

Un jour, moi qui ne crains l'approche d'aucun spectre,
 J'allai voir le lion de Waterloo. Je vins
 Jusqu'à la sombre plaine à travers les ravins ;
 C'était l'heure où le jour chasse le crépuscule ;
 J'arrivai ; je marchai droit au noir monticule. 30

Indigné, j'y montai ; car la gloire du sang,
 Du glaive et de la mort me laisse frémissant.
 Le lion se dressait sur la plaine muette ;
 Je regardais d'en bas sa haute silhouette ;
 Son immobilité défait l'infini ; 5
 On sentait que ce fauve, au fond des cieux banni,
 Relégué dans l'azur fier de sa solitude,
 Portait un souvenir affreux sans lassitude ;
 Farouche, il était là, ce témoin de l'affront.
 Je montais, et son ombre augmentait sur mon front. 10
 Et, tout en gravissant vers l'âpre plate-forme,
 Je disais : Il attend que la terre s'endorme ;
 Mais il est implacable ; et, la nuit, par moment
 Ce bronze doit jeter un sourd rugissement ;
 Et les hommes, fuyant ce champ visionnaire, 15
 Doutent si c'est le monstre ou si c'est le tonnerre.
 J'arrivai jusqu'à lui pas à pas m'approchant . . .

J'attendais une foudre et j'entendis un chant.

Une humble voix sortait de cette bouche énorme.
 Dans cette espèce d'ancre effroyable et difforme 20
 Un rouge-gorge était venu faire son nid ;
 Le doux passant ailé que le printemps bénit,
 Sans peur de la mâchoire affreusement levée,
 Entre ces dents d'airain avait mis sa couvée ;
 Et l'oiseau gazouillait dans le lion pensif. 25
 Le mont tragique était debout comme un récif
 Dans la plaine jadis de tant de sang vermeille ;
 Et comme je songeais, pâle et prêtant l'oreille,
 Je sentis un esprit profond me visiter,
 Et, peuples, je compris que j'entendais chanter 30
 L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère,
 Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.

(L'année terrible, 1872)

A VIANDEN

Il songe. Il s'est assis rêveur sous un érable.
 Entend-il murmurer la forêt vénérable ?
 Regarde-t-il les fleurs ? regarde-t-il les cieux ?
 5 Il songe. La nature au front mystérieux
 Fait tout ce qu'elle peut pour apaiser les hommes ; 5
 Du coteau plein de vigne au verger plein de pommes
 Les mouches viennent, vont, reviennent ; les oiseaux
 Jettent leur petite ombre errante sur les eaux ;
 10 Le moulin prend la source et l'arrête au passage ;
 L'étang est un miroir où le frais paysage 10
 Se renverse et se change en vague vision ;
 Tout dans la profondeur fait une fonction ;
 Pas d'atome qui n'ait sa tâche ; tout s'agite ;
 15 Le grain dans le sillon, la bête dans son gîte,
 Ont un but ; la matière obéit à l'aimant ; 15
 L'immense herbe infinie est un fourmillement ;
 Partout le mouvement sans relâche et sans trêve,
 Dans ce qui pousse, croît, monte, descend, se lève,
 Dans le nid, dans le chien harcelant les troupeaux,
 Dans l'astre ; et la surface est le vaste repos ; 20
 20 En dessous tout s'efforce, en dessus tout sommeille ;
 On dirait que l'obscur immense vermeille
 Qui balance la mer pour bercer l'alcyon,
 Et que nous appelons Vie et Création,
 Charmante, fait semblant de dormir, et caresse 25
 25 L'universel travail avec de la paresse.
 Quel éblouissement pour l'œil contemplateur !
 De partout, du vallon, du pré, de la hauteur,
 Du bois qui s'épaissit et du ciel qui rougeoie,
 Sort cette ombre, la paix, et ce rayon, la joie. 30
 30 Et maintenant, tandis qu'à travers les ravins
 Une petite fille, avec des yeux divins
 Et de lestes pieds nus dignes de Praxitèle,
 Chasse à coups de sarment sa chèvre devant elle,
 Voici ce qui remue en l'âme du banni : 35

— Hélas ! tout n'est pas dit et tout n'est pas fini
 Parce qu'on a creusé dans la rue une fosse,
 Parce qu'un chef désigne un mur où l'on adosse
 De pauvres gens devant les feux de pelotons,
 Parce qu'on exécute au hasard, à tâtons, 5
 Sans choix, sous la mitraille et sous la fusillade,
 Pères, mères, le fou, le brigand, le malade,
 Et qu'on fait consumer en hâte par la chaux
 Des corps d'hommes sanglants et d'enfants encore chauds.

(L'année terrible, 1872)

PROGRÈS

En avant, grande marche humaine ! 10
 Peuple, change de région.
 O larve, deviens phénomène ;
 O troupeau, deviens légion.
 Cours, aigle, où tu vois l'aube éclore.
 L'acceptation de l'aurore 15
 N'est interdite qu'aux hiboux.
 Dans le soleil Dieu se devine ;
 Le rayon a l'âme divine
 Et l'âme humaine à ses deux bouts.

Il vient de l'une et vole à l'autre ; 20
 Il est pensée, étant clarté ;
 En haut archange, en bas apôtre,
 En haut flamme, en bas liberté.
 Il crée Horace ainsi que Dante,
 Dore la rose au vent pendante, 25
 Et le chaos où nous voguons ;
 De la même émeraude il touche
 L'humble plume de l'oiseau-mouche
 Et l'âpre écaille des dragons.

Prenez les routes lumineuses,
Prenez les chemins étoilés.

Esprits semeurs, âmes glaneuses,
Allez, allez, allez, allez !

Esclaves d'hier, tristes hommes,
Hors des bagnes, hors des sodomes,
Marchez, soyez vaillants, montez ;

Ayez pour triomphe la gloire
Où vous entrez, ô foule noire,
Et l'opprobre dont vous sortez !

Homme, franchis les mers. Secoue
Dans l'écume tout le passé ;
Allume en étoupe à ta proue
Le chanvre du gibet brisé.

Gravis les montagnes. Écrase
Tous les vieux monstres dans la vase ;
Ressemble aux anciens Aillons ;
Quand l'épée est juste, elle est pure ;
Va donc ! car l'homme a pour parure
Le sang de l'hydre à ses talons.

(L'art d'être grand-père, 1877)

Ah ! prenez garde à ceux que vous jetez au bain !

La colère devient leur sinistre compagne.

Cet homme était né bon, et le voilà méchant.

Dans ce cerveau pensif qui va se desséchant,
La conscience meurt comme expire une lampe.

L'innocence est un feu redoutable qui rampe

Et couve sous la peine injuste, et lentement.

Emplit un cœur de fiel et de ressentiment.

On sent en soi grandir une fournaise infâme

Faite de ce qu'on a de plus noble dans l'âme.

Quel spectre qu'un forçat sans tache, en qui se tord

Une rage à laquelle on ne peut donner tort !
 Lui, l'honnête homme, il est dans le gouffre de honte !
 Vous tous, s'il peut jamais vous en demander compte,
 Oh ! comme il châtiara votre exécrable cœur !
 Plus il eut de vertu, plus il a de fureur. 5
 Noircissement étrange et terrible du cygne !
 N'espérez pas qu'au bain inique on se résigne.
 On attise sa haine avec tous ses amours ;
 Vengeance ! on songe aux cœurs adorés, aux beaux jours,
 A cet azur charmant de la vie innocente, 10
 A la mère, à la sœur, à la femme, à l'absente,
 Aux chansons, au travail probe, libre, assidu,
 A tout ce paradis doré qu'on a perdu,
 Aux doux petits enfants qu'avec furie on nomme,
 Aux anges, et ce ciel creuse un enfer dans l'homme. 15
 (*Toute la lyre*)

INSCRIPTION DE SÉPULCRE

Je nais. Que suis-je ? O deuil, j'ai peur, j'ai froid, je pleure,
 Je souffre, je suis homme, hélas !
 Il faudra que je vive, il faudra que je meure.
 Avant de marcher, je suis las.

Je suis le frais jeune homme, altier comme un génie, 20
 J'aime une femme au pur regard,
 Et voici les douleurs, les larmes, l'insomnie.
 On aime, on pleure. Hélas ! plus tard,

L'âme de souvenirs doucement remuée,
 On crie : O beaux jours ! temps joyeux ! — 25
 Car nos amours s'en vont ainsi que la nuée,
 Pluie à nos fronts, pourpre à nos yeux.

Je saigne ; tous les cœurs sont ingrats. Je travaille,
 La terre est plus ingrate encor :

Mon maître prend l'épi, mon lit garde la paille ;
J'ai faim, devant la gerbe d'or !

Voici l'âpre vieillesse et je me sens décroître ;
Mes amours, mon cœur en lambeaux,
Gisent en moi ; mes jours sont les arches d'un cloître
Jetant leur ombre à des tombeaux.

Ma vie est un suaire et j'en suis le squelette.
Les ans, des maux accompagnés,
Me garrottent ; chaque heure est une bandelette
Sur mes ossements décharnés.

Suis-je une âme ? est-ce un Dieu qui m'attend ? Rien ne semble
L'explication à mes yeux ;
Et ce double inconnu, sous mon grabat qui tremble,
Croise ses X mystérieux.

La blême horreur du gouffre effare mes prunelles ;
Mon jour s'éteint, pâle et terni. . . .
Azur ! azur ! azur ! Dieu vivant ! j'ai des ailes !
O bleu profond de l'infini !

26 juillet 1854

(*Toute la lyre*)

[The page contains extremely faint and illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the paper. The text is too light to be transcribed accurately.]

GLOSSARY OF NAMES

This glossary will be found to contain words which are hardly proper names but which seemed not out of place in such a list. One will find, too, proper names hardly needing explanation but inserted to show differences between French and English orthography, to give exact dates, or the like.

Hugo makes a liberal use of proper names. He takes them from the Bible, from ancient classical history and mythology, from modern history, and, in his capacity as chronicler of the events of his own day, from the literary and political occurrences in which he himself participated. He uses these names in varying degrees of appositeness. Sometimes they are vague and uncertain, sometimes striking and illuminating. In many cases he has made errors; sometimes he appears to have invented names. Frequently the proper name is used as a dignified method of generalization, frequently also as a vividly concrete characterization. These words often add a sonorous or picturesque note; and in satirical passages, when the poet is denouncing his enemies, the effect of a word like *Cartouche* or *Mandrin* as applied to Napoleon III or his ministers is sometimes powerful, although not seldom grotesque. In the case of *Falù* in "Guitare," *Jérimadeth* in "Booz endormi," *Béit-Cifresil* and *Abdallah-Béit* in "La rose de l'infante," *Moganez* in "La chanson des doreurs de proues," *Teb* in "L'océan," and *Sinnagog* in "Le mariage de Roland" the editors are able to give no information.

Achab: Ahab, a wicked king of Israel (918-896 B.C.)

Adige: an important river of Italy, flowing into the Adriatic. In the vicinity of this river are Arcole and Rivoli, where in 1796 and 1797 respectively, important military actions occurred which redounded to the glory of Napoleon

Adour: a river of France flowing into the Bay of Biscay

Adrasté, more properly *Adraste*: Adrastus, king of Argos. He led the expedition of the "Seven against Thebes"

Afrique: Africa

Alcyon: halcyon, Greek name of the "kingfisher," which, according to the ancient Greeks, builds a

- nest floating on the water and there broods its eggs for the fourteen shortest days of the year, the sea remaining calm so as not to disturb it
- Aldébaran**: a brilliant star in Taurus
- Alecton**: Alecto, in Greek mythology one of the Furies. Usually represented as of a grim and frightful aspect
- Alep**: Aleppo, a town in the north of Syria
- Alexandre**: Alexander the Great (356-323 B.C.)
- Alhambra**: the palace of the Moorish kings of Granada, in southern Spain; partly ruined, but still very beautiful
- Allemagne**: Germany
- Alpes**: Alps. Napoleon crossed the Alps on his Italian expeditions in 1797 and 1800. His crossing of St. Bernard in the latter year is a famous episode
- Amaryllis**: the name given to a shepherdess by Virgil in the first and eighth Eclogues
- Amérique**: America
- Ammon**: the highest god in Egyptian mythology
- Amphictyon**: a member of the Amphictyonic Council, an international governing body among the states of ancient Greece
- Angleterre**: England
- Annibal**: Hannibal (247-183 B.C.), the famous Carthaginian general
- Antequera**: a town in the province of Malaga, in the south of Spain
- Antisthène**: Antisthenes (444-365 B.C.), a Greek philosopher, chief of the Cynics. He held that virtue mainly consists in voluntary abstinence from pleasure
- Apollo**: in line 6 of "Le mariage de Roland" the *Apollyon* of Rev. ix, 11 may be meant
- Apollon**: Apollo, one of the Greek gods, the impersonation of Greek life in its most beautiful form. One of his attributes is the administration of retributive justice, and in this capacity he shoots his glittering shafts at insolent offenders
- Aquilon**: Aquilo, the north wind
- Aquitaine**: a province in the south of France
- Arabe**: Arab, Arabian
- Aranjuez**: a town in Spain, seat of a royal residence
- Arche**: (1) Noah's ark, Gen. vi-viii; (2) the Ark of the Covenant, the sacred chest, covered with gold, in which the Israelites kept their holiest record, the tables of stone with the ten commandments
- Archonte**: archon, a magistrate of ancient Athens
- Arcole**: a village of northern Italy, where Napoleon defeated the Austrians, November 15-17, 1796
- Arcturus**: a brilliant star in the constellation Boötes
- Argos**: a city in the Peloponnesus
- Argyraspides**: ('silver-shielded') a regiment of Alexander's army

- Ariel** : in Jewish tradition, a water-spirit; introduced into Shakespeare's "Tempest" and Milton's "Paradise Lost." For other senses of the word see Ezra viii, 16 and Isaiah xxix, 1, 2, 7
- Arno** : a river of Italy, on whose banks Florence is situated
- Asie** : Asia
- Assur** : Latinized form of Asshur, the country which we call Assyria
- Astolphe** : Astolfo, one of the heroes of Ariosto's poem "Orlando Furioso"
- Asturie** : Asturias, a province of northern Spain
- Athènes** : Athens, the famous city of Greece, a center of intellectual and artistic activity
- Athos** : a mountain in Macedonia. Alexander the Great rejected a plan proposed by Dinocrates for carving this mountain into a gigantic statue
- Atlas** : a chain of mountains in northern Africa
- Atrée** : Atreus, in Greek mythology, son of Pelops and brother of Thyestes. The brothers were enemies
- Attila** : the famous king of the Huns, called the "Scourge of God"; after many victories, he was defeated at Châlons-sur-Marne in 451 A. D. by an army of Romans, Franks, and Visigoths. He died in 453 in Hungary
- Aude** : Alda, the sister of Oliver and the betrothed of Roland. Mentioned in various French medieval poems; e.g. in "La chanson de Roland," in which she does not wed Roland, but falls dead when she hears the news of his being slain
- Austerlitz** : a small town in Moravia near which Napoleon, on December 2, 1805, defeated the Austrians and Russians. The morning was foggy, but later in the day the sun shone brightly, a fact referred to in such expressions as "le soleil d'Austerlitz," "Austerlitz rayonnante," etc.
- Autriche** : Austria
- Avranches** : a town in the northwest of France
- Baal** : the supreme god of the Phœnician religion
- Babel, Babylone** : the greatest of ancient capitals east of the Mediterranean, situated on the Euphrates. The name is Babel in Hebrew, Babylon in Greek. Its gigantic walls and its hanging gardens (artificial fertile terraces supported on pillars) were one of the seven wonders of the world. The immense pyramidal structures of its temples, with their spiral ascents, were also famous. For the story of building the first tower there see Gen. xi. The name is used of a great city, as in "A la colonne"

- Bacchus**: the god of wine among the ancient Greeks and Romans
- Balthazar**: Belshazzar, last king of Babylon; see Daniel v
- Barberousse**: Barbarossa (1123?-1190), Frederick I, emperor of Germany, one of the most popular of German heroes. One of the traditions about him is that he is asleep under a mountain, from which he will issue to help Germany in some hour of sore need
- Barra** (1780-1793): a boy who distinguished himself by his valor in la Vendée. He was killed in a battle at thirteen years of age
- Barrabas**: Barabbas, a robber, whom Pilate released to please the Jewish mob. See Matt. xxvii
- Bathylle**: Bathyllus, an exceedingly beautiful boy in the Anacreontic poems
- Beauharnais**: The Empress Josephine, before her marriage to Napoleon, was Madame Beauharnais. She had by her first husband a son, and a daughter Hortense. Hortense was married to Louis, the brother of Napoleon, and had a son who became Napoleon III, the object of Hugo's denunciations. See "L'expiation," p. 71, l. 28
- Bédouin**: Bedouin, an Arab of the desert
- Béhémot**: behemoth, a monster mentioned in Job xl, 15-24
- Bellérophon**: Bellerophon, a Greek mythical hero, who, mounted on the winged steed Pegasus, slew the Chimera
- Bélus**: Belus, a legendary king of Tyre, who, says Virgil, "laid waste rich Cyprus"
- Bennigssen** (1745-1826): a Russian general, beaten by Napoleon at Eylau
- Bergare**: Bergara or Vergara, a small town in the north of Spain
- Berlin**: the capital of Germany. Napoleon entered Berlin in triumph after the battle of Jena, in 1806
- Berthier** (1753-1815): a famous Napoleonic general
- Bertrand** (1773-1844): the faithful attendant of Napoleon. He returned from St. Helena with the ashes of his master in 1840
- Bismarck** (1815-1898): the great Prussian statesman
- Blücher** (1742-1819): a Prussian general, who fought at Waterloo against Napoleon
- Bonaparte, Napoléon** (1769-1821): *Napoleone Buonaparte* is the Italian form of the name. Royalists liked to write his name *Buonaparte*, as if to show that he was only a Corsican and not a Frenchman. *Bonaparte* is the name given to him when referring to his career as a republican soldier. *Napoléon* might be called the imperial form of his name. In the poem "Buonaparte" Hugo assumes a critical

- attitude towards Napoleon which in his later poetry he abandons
- Booz**: Boaz; see the Book of Ruth
- Borée**: Boreas, the north wind in classical mythology
- Borgia**: an Italian family including several notorious persons. Cesare Borgia (1476-1507) was noted for energy, ability, and unscrupulousness in all kinds of foul play
- Borysthène**: Borysthenes, ancient name of the Dnieper, a river of Russia flowing into the Black Sea
- Brabant**: a province of Belgium, in which Brussels is situated
- Bretagne**: Brittany, the westernmost province of France
- Brumaire**: one of the months of the republican calendar, corresponding to part of October and November. On the 18th of Brumaire in the year VIII of the Republic (i.e. November 9, 1799) Napoleon overturned the Directory and made himself despot of France
- Brumoy** (1688-1742): a French Jesuit, one of the editors of the *Journal de Trévoux*, and known particularly for his "Théâtre des Grecs"
- Burgos**: a city of Spain, 225 miles north of Madrid. It has a famous Gothic cathedral, founded in 1221
- Burrhus**: Burrus, a Roman general, preceptor of Nero. He was poisoned in 62 A.D.
- Busiris**: a fabulous king of Egypt, who offered on the altars of his gods all strangers who entered his dominions
- Cacus**: in classical mythology a famous robber, who stole some of the cattle Hercules had taken from Geryon. For this he was slain by Hercules
- Cadix**: Cadiz, a town in the southwest corner of Spain, blockaded by the French in 1810-1812
- Cain**: Cain, son of Adam
- Caire (le)**: Cairo, a city of Egypt. Napoleon entered Cairo on July 24, 1798
- Calderon** (1600-1681): a celebrated dramatic poet of Spain
- Caligula**: Roman emperor, a half-insane tyrant; reigned from 37 to 41 A.D.
- Callichore**: Callichorus (literally, 'beautiful for dances'), a place in Phocis where the orgies of Bacchus were celebrated
- Callot** (1592-1635): a French painter and engraver, who made burlesque scenes of low life. He ranks high as an engraver. Hugo speaks of him sometimes too disparagingly
- Calvaire**: Calvary. See Luke xxiii, 33
- Calymno**, or *Calymna*, earlier form *Calydna*: an island off the coast of Troas. Also an island off the coast of Caria

- Cambyse** : Cambyses, son of Cyrus the Great; reigned cruelly over Persia from 529 to 522 B.C.
- Capet, Hugh** : king of France, founder of the Capetian dynasty in 987
- Capitole** : Capitol, the national temple of ancient Rome; built on *Mons Capitolinus*, one of the seven hills of Rome
- Carlier (1799-1858)** : a French politician, aided Napoleon III in the Coup d'État of December 2, 1851
- Cartouche (1693-1721)** : a celebrated robber. Hugo often applied this name to Napoleon III
- Cenis** : Mont Cenis, one of the Alps, between Savoy and Piedmont. Napoleon constructed a road over the pass. A railroad tunnel pierces it now
- Cerbère** : Cerberus, the three-headed dog which guarded the gates of the lower world
- Cerdagne** : a district in the eastern part of the Pyrenees, partly in France, partly in Spain
- Cérès** : Ceres, the Roman name of the goddess of the fruits of the earth. *Alma Cérès* = benign Ceres, mother Earth
- César** : Cæsar; especially Julius Cæsar (100-44 B.C.), the great Roman. Also a general name for monarchs more or less absolute
- Chaix-d'Est-Ange (1800-1876)** : a lawyer, attorney-general under Napoleon III, later senator and vice president of the Conseil d'État
- Cham** : Ham, one of the sons of Noah, progenitor of the Egyptians, the Phœnicians, etc.
- Champaubert** : a village in France, department of the Marne, where Napoleon defeated the allied armies on February 10, 1814
- Champs-Élysées** : a park and fine avenue in Paris
- Charlemagne (742-814)** : the great emperor of the West
- Charles IX** : king of France (1560-1574). On the occasion of the massacre of St. Bartholomew's Day, August 24, 1572, it is said Charles fired upon the Protestants from a balcony of the Louvre
- Charles-Quint** : Charles V (1500-1558), king of Spain and emperor of Germany
- Chénier, André (1762-1794)** : a distinguished French poet, born at Constantinople, guillotined during "the Terror." His most famous poem is "La jeune captive"
- Chéops** : Cheops, builder of the largest of the Egyptian pyramids; used by Hugo as the name of the pyramid itself
- Chérubin** : cherub; used by Hugo in "La sieste" as if it denoted a personage. There is a lively page of the name of Chérubin in Beaumarchais's "Mariage de Figaro" (1784), but it is not

- certain that this one is referred to by Hugo
- Chevet** : a restaurant keeper of the period of the Second Empire
- Chypre** : Cyprus, an island in the eastern Mediterranean, celebrated for its wines
- Cléopâtre** : Cleopatra (69-30 B.C.), the famous luxurious and beautiful queen of Egypt
- Closamont** : in the medieval poem (see p. 158, note) this was the name of a man, not of sword as Hugo has it
- Colline (porte)** : the *Porta Collina*, one of the gates of Rome
- Colomb** : Columbus (1436?-1506), the discoverer of America
- Constantin** : the name of several Eastern emperors. Constantine the Great was emperor of Rome from 306 to 337 A.D. His actions as emperor were not quite appropriate to his profession of Christianity
- Coran** : the Mohammedan Bible
- Corse** : Corsica. *Corse* is also the adjective = Corsican
- Cosaque** : Cossack, member of a tribe belonging to the Ukraine, famous as Russian cavalry
- Cyclades** : islands in the Greek Archipelago
- Cydnus** : a river of Cilicia
- Cyrus** (6th century B.C.) : founder of the Persian empire; he conquered Babylon and all western Asia
- Daniel** : for the story of Daniel and the lions see Daniel vi
- Dante** (1265-1321) : the great Italian poet, author of the "Divine Comedy"; he held high office for a short period in his native city of Florence, but was driven into exile and died at Ravenna
- Danube** : the great river of Europe, rising in the Black Forest and flowing east into the Black Sea
- Déméter** : Demeter, the earth goddess in Greek mythology
- Démosthène** : Demosthenes (384?-322 B.C.), the famous Greek orator
- Desportes** (1545-1606) : a French poet, who in his day won a considerable reputation, but lacked in originality and feeling
- Deutz** : a man who for a reward betrayed the Duchesse de Berri to the government of Louis-Philippe after she had unsuccessfully tried to create a revolt in la Vendée (1832)
- Djinn** : jinn or genii, the chief race of spirits (some good, some malignant) with which Arabian mythology has peopled the world. "Eccentric movements of a dust whirlwind are supposed to be the visible signs of a battle between two clans of jinn" (Thompson, "Semitic Magic")
- Dupin** (1783-1865) : a French lawyer and politician under the Second Empire
- Durandal** : the famous sword of the hero Roland, nephew of Charlemagne; mentioned in medieval poems

- Ecbatane**: Ecbatana, capital of ancient Media
- Écosse**: Scotland
- Égine**: Ægina, one of the islands of Greece, famous for its artistic productions
- Égisthe**: Ægisthus, king of Mycenæ. He married Clytemnestra and slew her husband Agamemnon. Orestes and Electra, children of Agamemnon, avenged his murder by slaying Ægisthus and Clytemnestra
- Églé**: Ægle, name of several nymphs. One of this name triumphed over the love of Ariadne in the heart of Theseus
- Égypte**: Egypt
- Elbe**: Elba, an island in the Mediterranean. It was the place of Napoleon's exile from May, 1814, to February, 1815
- Elbe**: a river of Germany, which rises in Bohemia, and flows through Saxony and Prussia into the North Sea. In the region of the Elbe, e.g. at Dresden and Leipzig, there were important contests during the Napoleonic period
- Électre**: Electra, daughter of Agamemnon, sister of Iphigenia and Orestes. Ægisthus, having killed her father, inflicted great hardships on Electra for seven years, while her brother Orestes was growing up abroad; then Orestes returned to Mycenæ, and upon hearing her complaint he killed Ægisthus
- Élie**: Elijah
- Élis**: Elis, one of the ancient divisions of the Peloponnesus. It contained Olympia, the site of the sanctuary of Zeus and of the Olympic games
- Élysée**: a palace in Paris, built in 1718, to which Napoleon came after Waterloo. It is at present the residence of the President of the Republic
- Encelade**: Enceladus, the most powerful of the giants who conspired against Jupiter
- Énos**: see Gen. iv, 26
- Éole**: Æolus, in classical mythology the god of the winds
- Éphèse**: Ephesus, once a great city in Asia Minor. Its temple of Diana was one of the seven wonders of the world
- Épicure**: Epicurus (342?-270 B.C.), a famous Greek philosopher, who taught that happiness was the supreme good, and that it was to be attained by temperance, tranquillity, and intelligence
- Escaut**: Scheldt, a river of the Netherlands, on which Antwerp is situated
- Eschyle**: Æschylus (525-456 B.C.), the father of Greek tragedy
- Escurial**: a royal palace, mausoleum, and monastery; 27 miles northwest of Madrid
- Espagne**: Spain
- Essling**: a village in Austria, at which on May 21 and 22, 1809, the French won a victory over the Austrians

- Étéocle** : Eteocles, son of Œdipus and brother of Polynices. The brothers were enemies
- Etna** : Ætna, a volcano in Sicily
- Euphrate** : Euphrates, a famous river of western Asia, on whose banks Babylon was situated
- Europe** : Europa, a Phœnician princess, whom Zeus, in the form of a bull, bore over the waters to Crete
- Ève** : Eve, the mother of men. Certain sectaries have held that the eating of the fruit in Eden, as recorded in Genesis, was a figurative expression for the first experience of love in the physical sense
- Eylau** : a small town in eastern Prussia, where on February 8, 1807, Napoleon defeated the Russians and Prussians. The battle was fought in a snow storm. Hugo several times speaks of the *brume* which prevailed
- Ézéchiël** : Ezekiel, the Hebrew prophet. For his vision of dry bones see Ezekiel xxxvii, 1-10
- Fakir** : a mendicant priest of the East
- Falstaff** : a fat, unblushing debauchee in Shakespeare. See "King Henry IV," Parts 1 and 2, and "The Merry Wives of Windsor"
- Fausta** : wife of Constantine the Great; she was dissolute and was put to death
- Flandre** : Flanders, a part of the Low Countries, now divided between France, the Netherlands, and Belgium
- Florence** : a famous city of Italy
- Fougères** : a town in the north of France
- Fould (1800-1867)** : a French financier and statesman under the Second Empire
- Friedland** : a town in eastern Prussia, where Napoleon defeated the Russians on June 14, 1807
- Fulton, Robert (1765-1815)** : the first to apply steam successfully to navigation
- Gabriel** : one of the seven archangels of the Jews
- Galgacus** : an ancient Gaelic hero, who struggled against the Romans; mentioned by Tacitus. *Fils de Galgacus* = Englishmen
- Galgala** : Gilgal. See Joshua iv, 19
- Gange** : Ganges, a great river of India
- Garin** : Garin de Monglane, a French medieval epic hero
- Géhenne** : Gehenna, a place of torment
- Gênes** : Genoa, a city of northern Italy
- Gépide** : belonging to the Gepidæ, a Germanic people, who appear in history from the third to the sixth century of our era
- Gérard or Girart** : the hero of the epic poem "Girart de Vienne,"

- the chief episode of which is the siege of Vienne by Charlemagne. During this siege occurs the fight between Oliver and Roland which Hugo has imitated in the "Mariage de Roland"
- Géryon**: Geryon, a three-bodied and three-headed monster of classical mythology, whose cattle Hercules seized and drove away
- Gethsémani**: Gethsemane, a small farm at the foot of Mount Olivet, about half a mile from Jerusalem. It was the scene of our Saviour's agony on the night before his Passion
- Gibraltar**: the famous rock that guards the entrance to the Mediterranean
- Gomorrhe**: Gomorrah, one of the cities of the plain destroyed by fire from Heaven. See Gen. xix
- Gorgone**: Gorgo or Gorgon. There were three Gorgons, one of whom was Medusa, who was slain by Perseus
- Goth**: an ancient nation of Germans. (In the pronunciation of the word in French *th* is silent)
- Grec**: Greek; used also in the sense of 'thief,' 'sharper'
- Grouchy** (1766-1847): a French general, who, after much distinguished service under Napoleon, failed to render his master the expected aid at Waterloo
- Hanovrien**: Hanoverian
- Harfleur**: a small seaport near Havre
- Harz (le)**: the Harz, a mountainous region, about fifty miles long and twenty wide, lying near the center of Germany. The Brocken (or Blocksberg), made famous by Goethe's Faust, is the highest point in the region. The scene of many weird, legendary tales is laid here
- Haute-Claire**: the name of a sword in the poem "Girart de Vienne"
- Hébrides**: Hebrides, islands west of Scotland
- Héliogabale**: Heliogabalus, a profligate Roman emperor; reigned from 218 to 222 A.D.
- Hénoch**: Enoch; see Gen. iv, 17
- Hercule**: Hercules, the mightiest hero of Greek mythology
- Hermès**: Hermes, according to Greek mythology the son of Zeus. He was identified with Mercury by the Romans. The *Hermès* mentioned in the "Épopée du ver" is the Egyptian god Thoth, who was regarded as the originator of Egyptian culture. He was called by the Greeks Hermes Trismegistos, and round the name there gathered a considerable bulk of literature, treating of religion, art, and science, to which the name 'Hermetic' has been given
- Hésiode**: Hesiod, a Greek poet of the eighth or ninth century B.C.

- Hobbes** (1588-1679): a celebrated English philosopher
- Homère**: Homer, the father of poets
- Homérique**: Homeric. In "Le retour de l'empereur," the phrase *spectacle homérique* has the sense of 'tragically grand spectacle.'
- Hongrie**: Hungary, an important country of Europe
- Horace** (65-8 B.C.): the famous Latin poet. In two of his odes (1.23; 3.9) he mentions Chloë
- Huss, Jean** (1369-1415): the celebrated Bohemian reformer
- Hydre**: hydra, a many-headed swamp serpent in Greek mythology. It was slain by Hercules
- Hymette**: Hymettus, a mountain of Attica, in Greece; famous for its honey
- Iblis**: Iblees, Eblis, the greatest of the jinn (see *Djinns*) in the Mohammedan demonology; corresponds to Satan
- Icare**: Icarus, son of Dædalus. The two escaped from Crete by using wings fastened with wax; but Icarus came too near the sun, the wax melted, and he fell into the Ægean Sea. He gave his name to the part into which he fell
- Iéna**: Jena, a city of Germany; near this town Napoleon defeated the Prussians on October 14, 1806
- Inde**: India
- Indus**: a river of India
- Invalides**: a vast building in Paris, built by Louis XIV. It takes its name from the fact that it is a home for old soldiers. Under its dome, which crowns the chapel, Napoleon's remains were placed in 1840. In "Napoléon II" there is a reference to its containing the foreign flags captured by the French army, and another to the cannon placed on the esplanade in front of the building
- Irun**: a Spanish town near the French frontier
- Ischia**: an island to the north of the entrance to the Bay of Naples
- Ispahan**: a famous city of Persia
- Ithaque**: Ithaca, one of the Ionian islands, the home of Ulysses
- Ivan III** (1440-1505): surnamed the Great, ruler of Russia
- Jabel**: Jabal; see Gen. iv, 20
- Jacob**: Jacob. For the statement that the "God" of Gen. xxxii, 24-32, was an angel, see Hosea xii, 4
- Jacquart** or **Jacquard** (1752-1834): inventor of a loom which bears his name
- Jaffa**: Jaffa or Joppa, the seaport of Palestine, stormed by Napoleon in 1799
- Japhet**: Japheth, one of the sons of Noah
- Jardin des plantes**: the famous botanical and zoological gardens of Paris

- Jérôme** (about 340-420): Jerome, the most learned of the early Latin church fathers. He spent years of retreat in lonely places
- Josaphat**: Jehoshaphat. The valley of Jehoshaphat, where Jehovah was to judge the heathen, is mentioned in Joel iii, 2, 12
- Josué**: Joshua. See Joshua vi for description of the destruction of the walls of Jericho by Joshua
- Jubal**: see Gen. iv, 21
- Judas**: the betrayer of our Lord
- Judith**: a Jewish heroine who saved her native town, Bethulia, by a deed of great daring. She made her way into the tent of Holofernes, general of Nebuchadnezzar, and plied him with wine till he sank overpowered upon his couch. Then she cut off his head and carried it away with her. See the Book of Judith in the Apocrypha
- Jupiter**: the chief of the Roman gods
- Juvéna!l**: Juvenal, the famous Roman satirist, born about 55 A.D.
- Kant** (1724-1804): the celebrated German philosopher
- Kremlin**: an inclosure in the center of Moscow in Russia, containing cathedrals, palaces, etc.
- Lafayette** (1757-1834): a famous French general and statesman; he took an active part in the American Revolution
- Lais**: a celebrated Greek courtesan of the fifth century B.C.
- Lannes** (1769-1809): a famous Napoleonic general; wounded at Essling, he died at Vienna, and was buried first in the Invalides, afterwards in the Panthéon
- Latude** (1725-1805): a famous prisoner, who made ingenious attempts to escape, sometimes successfully; he was regarded at the time of the Revolution as a victim of despotism
- Lausanne**: a town in Switzerland, on the north shore of the Lake of Geneva (or Lake Lemán)
- Lépante**: Lepanto, a port of Greece, on the Strait of Lepanto. A naval battle was fought near here in 1571, in which the Turks were defeated by Don John of Austria
- Lerne**: Lerna, a region of Argolis; the home of the hydra (see *Hydre*)
- Léviathan**: leviathan, a water-monster mentioned in Job xli, 1, and in other passages of the Bible
- Libyen**: Libyan, belonging to Libya, an ancient name of Africa
- Lisbonne**: Lisbon, capital of Portugal
- Lodi**: a town in northern Italy, where Bonaparte won a victory over the Austrians in 1796. At this battle Bonaparte distinguished himself greatly by his bravery in rushing a bridge,

- he himself carrying the flag at the head of his soldiers
- Logos**: a Greek word meaning 'discourse,' 'reason,' 'word.' When the Greek form is used in modern language, it is commonly an allusion to the first words of the Gospel of John
- Lorette**: see *Notre-Dame de Lorette*
- Louis XI**: king of France from 1461 to 1483; an unscrupulous aggrandizer of the royal power
- Louvre**: a former royal palace in Paris, now a museum
- Lowe, Sir Hudson (1769-1844)**: governor of St. Helena during Napoleon's captivity
- Loyola, Ignatius de (1491-1556)**: the founder of the Jesuit order
- Luther (1483-1546)**: the celebrated Protestant reformer. He was born and died at Eisleben; nailed his ninety-five theses on the door of the church in Wittenberg in 1517
- Lutzen**: Lützen, a town in Saxony; two great battles were fought there, the one in 1632 when Gustavus Adolphus was killed, the other in 1813 when Napoleon defeated the Russians and Prussians
- Macrin**: Macrinus, a Roman emperor; reigned for a year, 217 A.D.; a rigid disciplinarian
- Madrid**: the capital of Spain
- Magnan (1791-1865)**: a French general, one of the ministers of Napoleon III
- Magog**: Gog and Magog are enemies of the kingdom. See Ezek. xxxviii, 2; Rev. xx, 8
- Mahomet or Mohammed (570-632)**: the great prophet and founder of Islam. Written also *Mahom*
- Malte**: Malta, an island between Sicily and Africa
- Mamelouk**: Mameluke, from Arabic *mamluk*, 'slave'; a name given to a corps of Egyptian soldiery, composed originally of slaves (at first especially Turks, later especially Circassians), from about 1240 to 1811, and to those members of this soldiery who ruled Egypt from 1250 to 1517. The Mameluke cavalry was famous when Napoleon invaded Egypt
- Mandrin (1724-1755)**: a famous robber. A name Hugo applied to Napoleon III
- Mantoue**: Mantua, in the north of Italy. Napoleon took it in 1797
- Marabout**: a type of Mohammedan devotee in northern Africa
- Marengo**: a village of northern Italy, where on June 14, 1800, Napoleon defeated the Austrians
- Marthe**: Martha (see Luke x, 38). There is a legend that she came to France, conquered a monster called the *tarasque*, and died at Tarascon
- Maugrabin, -e**: an inhabitant of Barbary
- Maupas (1818-1888)**: a French politician, minister under Napoleon III

Mausolée : Mausoleum, one of the seven wonders of the world, erected at Halicarnassus in 353 B.C. by Artemisia in honor of her husband Mausolus, king of Caria

Mecque : Mecca, the most celebrated city in Arabia, the birth-place of Mohammed, and center of Mohammedan pilgrimages

Méduse : Medusa, one of the Gorgons, whose hair was composed of serpents

Membré : Mamre, a locality near Hebron in Palestine, associated with Abraham. See Gen. xiii, 18; xiv, 13; xviii, 1; xxiii, 17, 19

Memnon : a colossal statue at Thebes on the banks of the Nile. It had the peculiar property of emitting at sunrise a sound like the snapping of a chord, which the Greeks said was the voice of Memnon, the son of the Dawn, greeting his mother

Memphis : a city of Egypt, near the Pyramids. Here Napoleon defeated the Mamelukes in 1798

Ménade : a mænad, a bacchante

Messaline : Messalina, dissolute wife of the Roman emperor Claudius; she was put to death in 48 A.D.

Michel : Michael, the warrior archangel. See Dan. x, 13; Jude 9; Rev. xii, 7

Milan : a city in northern Italy. Napoleon entered Milan in triumph after the battle of Lodi, on May 15, 1796

Milet : Miletus, in ancient times a flourishing city of Ionia in Asia Minor, famous for its woolen cloth, etc.

Mingrat (1794-1825) : a French priest, accused of dreadful crimes, although not convicted of them

Mirabeau (1749-1791) : the foremost leader in the early part of the French Revolution

Moïse : Moses, the lawgiver of Israel. For his poems see Ex. xv; Deut. xxxii and xxxiii; Ps. xc; Rev. xv, 3; for the terrifying light that shone from his face see Ex. xxxiv, 29-30

Moloch : Moloch or Molech, a god of the ancient Ammonites, sometimes worshiped with horrible rites. See 1 Kings xi, 7; 2 Kings xxiii, 10

Moltke (1800-1891) : the great Prussian general in the war of 1870-1871

Montfaucon : a slight elevation, now included in Paris, upon which criminals were executed. The *essaim noir* of "Le manteau impérial" is the swarm of insects which gathered about the dead bodies

Montmartre : one of the boulevards of Paris, famous for its cafés

Montmirail : a town in France in the department of Marne, where the French gained a victory over the Russians and Prussians on February 11, 1814

More : Moor

- Morgane** : Morgana, a famous fairy of the Arthurian legends
- Mortagne** : a small town in the north of France
- Moscou** : Moscow, the ancient capital of Russia, which was taken in 1812 by Napoleon, but was burned by the Russian governor as soon as the French were in possession
- Moskova** : Moskva, a river somewhat west of Moscow. Near it, in 1812, was fought what is called in English the battle of Borodino
- Musulman** : Mussulman, a Mohammedan
- Nabo** : Nabu or Nebo, a god of ancient Babylon and Assyria
- Nantes** : an important seaport of France, in the province of Brittany
- Naples** : a famous city of southern Italy
- Néméen** : Nemean. The killing of the Nemean lion was one of the twelve labors of Hercules
- Némésis** : Nemesis, the goddess of vengeance in Greek mythology
- Nemrod** : Nimrod. See Gen. x, 8-12
- Néron** : Nero, Roman emperor from 54 to 68 A.D. *Néron-Scapin*, a name of contempt, signifying approximately "cruel-clown," applied by Hugo to Napoleon III
- Néva** : Neva, a river of Russia, on which St. Petersburg is situated
- Ney** (1769-1815) : one of the bravest of the French generals under Napoleon
- Nil** : Nile, the great river of Egypt
- Ninive** : Nineveh, the ancient capital of Assyria
- Nodier, Charles** (1780-1844) : a French writer of verse and prose
- Noé** : Noah. *Arche de Noé*, Noah's ark
- Normand** : Norman, an inhabitant of Normandy
- Notre-Dame de Lorette** : Our Lady of Loretto. Loretto or Loreto is a town of Italy on the Adriatic, not far from Ancona; famous for its *Santa Casa*, reputed to be the house in which the Virgin Mary resided at Nazareth
- Numide** : Numidian. Numidia was the name given to part of the north coast of Africa, — what is now Algeria. Numidian cavalry was celebrated in ancient times
- Octave** (63 B.C.—14 A.D.) : Octavius, the Roman emperor Augustus
- Olivier** : Oliver, a hero of medieval French poetry, friend of Roland
- Ombos** : the Greek name of the Egyptian town Noubouît .oubît, called to-day Kom-Ombo. It is famous for ruins of temples
- Omphale** : a queen of Lydia, with whom Hercules lived as a slave for three years

- Ophir** : a locality, of much-disputed situation, mentioned in the Old Testament. From it gold and precious stones were brought
- Oriflamme** : ancient banner of the kings of France. This celebrated banner, of red sprinkled with flames of gold (hence the name), belonged originally to the Abbey of Saint-Denis. It was first borne by the kings in 1121 and for the last time in 1465
- Orphée** : Orpheus, a Greek hero; according to some, son of Apollo and the Muse Calliope. Apollo bestowed upon him the lyre which Hermes invented. By its aid Orpheus moved men, beasts, and even rocks; but the musician whose playing caused stones to build themselves into a wall was Amphion
- Ossa** : a mountain of Thessaly, near Pelion
- Pæstum** : a place in Italy (now *Pesto*) on the Gulf of Salerno, famous for its ruins of Greek temples
- Paillasse** : *Pagliaccio*, a low type of Italian comedy character; the name is applied sometimes to facile politicians
- Pan** : a Greek god who protected the flocks
- Panthéon** : a public building in Paris (once the church of Sainte-Geneviève), in whose vaults are the tombs of distinguished men, Hugo's among others
- Papin** (1647-1714) : French physicist who contributed to the development of the steam engine
- Parieu** (1791-1876) : a French statesman, minister under the Second Empire. His son (1815-1893) was also a prominent political personage
- Parthe** : Parthian, of Parthia, in what is now northern Persia. The Parthians were a warlike people, and troubled the Romans. They had the custom of turning and discharging their arrows as they fled
- Pasquin** : *Pasquino*, a low type of Italian comedy character
- Pathmos** : *Patmos*, a barren island in the Ægean Sea, to which the apostle John was banished, and on which he wrote the Book of Revelation
- Paul-Émile** : Lucius Æmilius Paulus (died 160 B.C.), a Roman general. For his conquest of Macedonia he celebrated the most splendid triumph that Rome had ever seen; it lasted three days
- Pausilippe** : *Posilipo*, a promontory near Naples, on which is the traditional tomb of Virgil. This fact explains the expression in "Lui," *chante Tasse à Virgile*
- Pélage** : *Pelayo*, a Spanish hero, king of Asturias, who died about 737. *Fils de P'lage* = Spaniards

- Péllion**: Pelion, a mountain of Thessaly; one of the mountains which the Giants, in their war against the gods, heaped one upon the other so as to scale the heavens more easily
- Pépin**: there are several interesting historical personages (kings, etc.) of this name in France from the seventh to the ninth century. The most important one was the father of Charlemagne
- Périclès**: Pericles, died 429 B.C.; the greatest statesman of ancient Greece
- Pérou**: Peru, a country of South America
- Perse**: Persia
- Persée**: Perseus, the Greek hero who killed Medusa
- Phalaris**: tyrant of Agrigentum in Sicily (565?-549 B.C.). It is related of him that he caused his victims to be burned in a brazen bull, and that he found their cries sweeter than any music
- Pharaon**: Pharaoh, name of the kings of Egypt
- Phare (le)**: the Pharos, the famous lighthouse of Alexandria in Egypt, one of the seven wonders of the world
- Philippe deux** (1527-1598): Philip II of Spain, whose fleet, the Invincible Armada, was in 1588 defeated by the English and then almost wholly destroyed by storms
- Phryné**: Phryne, a celebrated Athenian courtesan of about 328 B.C., famous for her beauty
- Pierre**: Peter. *Le czar Pierre* referred to in "A la colonne" is Peter the Great (1672-1725), the famous Russian emperor.
- Piétri** (1809-1864): a French statesman. He had a brother, born in 1820. Both were attached to Napoleon III
- Pindare** (521-441 B.C.): Pindar, prince of the lyric poets of Greece
- Platon** (427-347 B.C.): Plato, the great philosopher of ancient Greece. There was a tradition regarding him that bees from Hymettus had fed him with honey in his infancy
- Poissy**: a small town, not far from Paris, where there was a penitentiary
- Pologne**: Poland. The tragic history of Poland since the various so-called partitions (1772, 1793, 1795) and the consequent revolutions have endeared the country to its sons
- Polonais**: Pole, inhabitant of Poland
- Polynice**: Polynices; in Greek legend, son of Œdipus and Jocasta, and brother of Eteocles. The brothers were enemies and slew each other in fight
- Pompée** (106-48 B.C.): Pompey, a great Roman general, rival of Cæsar

- Pompéi**: Pompeii; a city near Naples; destroyed by an eruption of Vesuvius in 79 A.D.
- Porcherons (les)**: a suburb of Paris in the eighteenth century, where there were many low drinking-places
- Portici**: a town on the slope of Vesuvius, five miles from Naples
- Pouzzoles**: Pozzuóli, a town on the Bay of Naples, famous for remains of classic times
- Praxitèle**: Praxiteles, a great Grecian sculptor of the fourth century B.C.
- Prusse**: Prussia
- Puck**: see "A Midsummer Night's Dream"
- Punique**: Punic, Carthaginian. Used sometimes as a general adjective, as in the phrase *foi punique* = *mauvaise foi*. In "Le retour de l'empereur" in the sense approximately of 'perfidiously cruel'
- Pyramides**: Pyramids. The battle of the Pyramids was won over the Mamelukes by Napoleon in 1798
- Pyrrhon**: Pyrrho, a Greek philosopher of the fourth century B.C. He held that nothing could be certainly known. "I do not even know that I know nothing"
- Ratisbonne**: Ratisbon, a town in Bavaria, where Napoleon defeated the Austrians in 1809
- Rhamsès**: Rameses, the name of several Egyptian kings
- Rhin**: Rhine, the river dividing France and Germany, which Napoleon often crossed
- Rhodes**: an island and city at the southeast corner of the Greek Archipelago. The Colossus of Rhodes, a statue more than 100 feet high, was one of the seven wonders of the world
- Rhône**: Rhone, an important river of Switzerland and France, rising in the Alps, flowing by way of Lake Lemán into France, and, thence southwards into the Mediterranean
- Rivoli**: a village in Italy, where Bonaparte defeated the Austrians in 1797
- Roland**: a famous epic hero of French medieval poetry, the nephew of Charlemagne and friend of Oliver. According to the "Chanson de Roland" he is slain at Roncevaux in the Pyrenees. The story of the poem "Girars de Viane" or "Girart de Vienne" is the one imitated by Hugo in the "Mariage de Roland." Charlemagne has besieged Vienne for seven years. The siege is to be closed and the quarrel decided by Roland and Oliver in single combat. Charlemagne interrupts the fight, the two heroes become friends, and Roland marries *la belle Aude*
- Rollon**: Rollo, first duke of Normandy, died in 932
- Romain**: Roman

- Rome**: the capital of the greatest ancient empire, of the Catholic Church, and of modern Italy. *La Rome française* = Paris. Napoleon gave the title *roi de Rome* to his son
- Rouen**: an important city on the banks of the Seine, formerly the capital of Normandy
- Rouher** (1814-1884): a French statesman, minister of Napoleon III
- Ruth**: see the Book of Ruth
- Sagittaire (le)**: Sagittarius, the Archer, a sign of the zodiac; the special sign of November (which means that in November it is not in the sky at night)
- Saint Antoine** (251-356): St. Antony, a famous father of the church. In his old age he retired into the desert, where he was attacked by evil spirits who tempted him. The temptations of St. Antony are a favorite subject for painters, poets, and the music
- Sainte-Beuve** (1804-1869): a poet and critic, closely connected with Hugo in the earlier part of his career
- Sainte Brigitte**: St. Bridget or Brigitta. There were two persons bearing this name, one in Ireland, the companion of St. Patrick, in the fifth century, the other in Sweden in the fourteenth century
- Saint-Cloud**: a royal palace of France, just west of Paris; a favorite residence of Napoleon; destroyed by the Germans in 1871
- Saint-Cyr**: a famous military school, not far from Versailles
- Saint-Denis**: a suburb of Paris, in which is the church of Saint-Denis, where the kings of France were buried
- Saint Gildas**: patron saint of Vannes, a town in Brittany; lived in the sixth century
- Sainte-Hélène**: St. Helena, an island in mid-Atlantic, belonging to England, where Napoleon died; over his grave grew a willow tree. See "A la colonne"
- Saint-Valery-sur-Somme**: a watering-place on the English Channel at the mouth of the Somme
- Saldagne**: Saldaña, a small town in the northwest of Spain
- Salomon**: Solomon, the famous king of the Jews
- Sardaigne**: Sardinia, an island in the Mediterranean
- Saturne**: Saturn, one of the planets
- Satyre**: Satyr; in classical mythology, a being with goat's feet, existing in the forest
- Scapin**: a clever rascal found in such plays of Molière as "Les fourberies de Scapin"
- Schinderhannes** (1779-1803): a notorious German bandit, who committed depredations in the

- Rhenish provinces and was executed at Mainz
- Schmitz** (1820-1892): chief of staff of the French general Trochu at the time of the siege of Paris in 1870-1871
- Seine**: the river on whose banks Paris is situated
- Señora**: Spanish for 'lady'
- Sésostris**: Sesostris, the Greek name of a king of Egypt who is said to have achieved almost universal empire. The story is founded partly on the deeds of Rameses II (about 1300 B.C.)
- Seth**: see Gen. iv. 25
- Séville**: Seville, an important city in Spain
- Sforce**: Sforza. The founder of the famous Sforza family was a peasant, Muzio Attendolo (1369-1424), who received the nickname Sforza because of his habit of forcible action
- Sibour** (1792-1857): archbishop of Paris under the Second Empire, denounced by Hugo because he was favorable to Napoleon III
- Sicile**: Sicily
- Sinai, Sina**: Sinai, the sacred mountain on which Moses in the midst of thunder and lightning received the tables of the law
- Sion**: Zion, Jerusalem
- Sirius**: the most brilliant of the fixed stars
- Socrate** (469-399 B.C.): Socrates, the famous Athenian philosopher
- Sodome**: Sodom. See Gen. xix
- Soufflard**: leader of a band of robbers in Paris. He committed suicide, in 1839, in order to prevent execution.
- Sparte**: Sparta, a state of ancient Greece, specialized almost exclusively in the direction of military efficiency. All life was regulated by the laws with a strictness perhaps unparalleled. The arts cultivated by the Spartans were war, athletics, dancing, music, and poetry
- Sphinx**: among the Egyptians a monster with a lion's body and usually a female human head. Representations of this monster seem to have been placed at the entrance to temples, tombs, etc. Often they were made of granite or porphyry brought from a distance. The great sphinx of Gizeh, however, is hewn out of the natural rock. In addition to those having female human head, there are some with a man's head, and others with a ram's or a hawk's head. They have a grave and mysterious air. In Greece the sphinx has usually the mixed human and leonine form, but has greater variety, and is sometimes winged, sometimes with a serpent's tail, etc. The Cretan sphinx presides at the famous riddle: What animal goes on four feet in the morning, on two at noon, and on three in the evening? Cræteus gave the

- answer, Man, and the sphinx hurled herself from the rock, as she had hurled hitherto all those who failed to solve the riddle
- Spinosa or Spinoza (1632-1677):** a celebrated philosopher. Born at Amsterdam. Had a 17th Hague
- Sulamite:** Samaritanite. See Song of Solomon.
- Sund (le):** the strait which connects the Atlantic with the Indian Ocean
- Suse:** Susa, or Susa, four capitals of ancient Persia
- Sylla (107-78 B.C.):** Sulla, Roman dictator, a sensual man and cruelly vindictive
- Tafila or Taflelt:** part of Morocco
- Tagus:** Tagus, a great river of Spain and Portugal
- Tamerlan (1336-1405):** Tamerlane, a Mongol chief; he conquered a large part of western Asia
- Tamise:** Thames, the English river on which London is situated
- Tasse (1544-1595):** Tasso, a great Italian poet, author of the epic poem "Jerusalem Delivered." He was born at Sorrento and died at Rome; part of his life was spent in Naples and the country adjoining
- Taygète:** Taygetus, the chief mountain in the Spartan territory. It was dedicated to the sun, and here sacrifices were offered to that luminary
- Tchaouch (usually, less accurately, *chaouch* or *chiaoux*):** a chouse, a Turkish or Algerian interpreter, messenger, or attendant
- Templier:** Templar, one of a religious order of knights, founded in the twelfth century
- Tétuan or Tétouan:** Tetuan, a town of Morocco
- Thabor:** Tabor, a mountain in Palestine, where Bonaparte gained victory over the Mamelukes on April 17, 1799
- Thalès:** Thales, a Greek philosopher of the seventh century B.C.; he is regarded as the first to have speculated on the constitution of the universe
- Thèbes:** Thebes, in Egypt, anciently called the oldest city in the world; burned by Cambyses. Ruins are among the greatest of existence. Another famous and powerful Thebes, in Greece, was razed to the ground by Alexander the Great, all but one house.
- Thésée:** Theseus, a mythical Greek hero, who killed the Minotaur and several formidable beasts and robbers
- Thor:** god of war among the Scandinavians
- Thyeste:** Thyestes, brother of Atreus, and his enemy
- Tibère:** Tiberius, Roman emperor (14-37 A.D.), secretive, severe, and suspicious. In his later years he retired into seclusion at Capri; it was popularly

believed that he spent his time there in debauchery. In his time it became common to put men to death on the charge of lese-majesty

Tibre : the Tiber, on whose banks Rome is situated

Titan : in Greek mythology a giant son of Uranus (Heaven) and Gæa (Earth). The Titans rebelled against their father, deposed him, and liberated their brothers. Prometheus was the son of the Titan Iapetus

Titania : see "A Midsummer Night's Dream"

Tolède : Toledo, a famous city near the center of Spain, capital of that country under the Goths

Tour-Magne : a tower on the top of a hill near Nîmes, in the south of France, which probably was a watch tower in ancient times

Tournon : a place on the Rhone in France, famous for its wines

Trajan : Roman emperor (98-117 A.D.); a good ruler

Troplong (1795-1869) : a French lawyer, president of the senate under the Second Empire

Tsilla : Zillah. See Gen. iv, 19

Tubalcain : Tubal-cain. See Gen. iv, 22

Turin : an important city in northern Italy

Typhon : (as a Greek word, proper noun) the demon of volcanic action or of the whirlwind; (as

a Chinese word, common noun) typhoon, a hurricane of the China Sea

Tyr : Tyre, the greatest city of ancient Phœnicia

Ukraine : a region in Russia, on the Dnieper, in which dwell a branch of the Cossacks, famous for their cavalry

Ulm : a town in Württemberg, where in 1805 the Austrian army capitulated to the French

Ur : see Gen. xi, 28. The distance of "Ur of the Chaldees" from Bethlehem is so considerable that the reason for speaking of it in "Booz endormi" is not easy to understand

Urgel or **Urgèle** : a beneficent fairy popularized by a comic opera of Favart in 1765

Valladolid : a famous Spanish city, capital of Spain in the sixteenth century

Varsovie : Warsaw, an important city in Poland

Vasco : Vasco da Gama (1469-1524), the greatest of Portuguese navigators

Vatican : the splendid palace of the popes at Rome

Védas : Vedas, sacred books of the Hindus, written in Sanskrit

Vendôme (la place) : a square in Paris in which stands a column of which the exterior was made (1806-1810) from cannon captured by the French armies

- during the Napoleonic wars. In 1814 the statue of Napoleon which crowned the column was taken down by the Royalists. In 1831 Louis-Philippe caused a new statue to be placed on the summit, and in 1863 Napoleon III had this replaced by one resembling the original figure. The column was thrown down by the Communists in 1871, and restored in 1875 with Napoleon's statue at the top.
- Vénus**: Venus, goddess, star, etc. The favorite birds of Venus were doves and swans
- Vesta**: the goddess of the hearth among the Romans
- Vésuve**: Vesuvius, the famous volcano near Naples
- Veillot (1813-1883)**: a journalist of ability, who defended ultramontanism under the Second Empire
- Vianden**: a small town in the grand-duchy of Luxemburg, where Hugo spent some time in the summer of 1871
- Vienne**: Vienna, the capital of Austria; also Vienne, one of the most ancient towns in France, on the left bank of the Rhone, about twenty miles south of Lyons. According to the poem "Girart de Vienne," it was besieged by Charlemagne
- Vincennes**: a town just outside Paris. It was here that the duc d'Enghien was executed in 1804. To this event Hugo refers in "Buonaparte" when he says, *L'anarchie, à Vincenne, admiration complice*
- Virgile (70-19 B.C.)**: Virgil, the great Latin poet, author of the *Æneid*
- Visconti, Marco**: an Italian hero of the fourteenth century, whose memory was revived by a writer called Grossi about 1840. There are many famous persons of the name
- Vitellius**: Roman emperor, reigned for eight months in the year 69 A.D. He was notorious for debauchery and cruelty
- Vittoria**: a town in northern Spain, where Wellington gained a victory over the French in 1813
- Volga**: the greatest river of Russia, emptying into the Caspian Sea
- Voltaire (1694-1778)**: the celebrated rationalistic writer. Hugo quite frequently places Voltaire among the emancipators of mankind
- Wagram**: a village of Austria, where on July 5-6, 1809, Napoleon defeated the Austrians
- Waterloo**: a village in Belgium, where Napoleon was beaten by the allies on June 18, 1815. A monumental lion commemorates the battle
- Watt, James (1736-1819)**: usually called the inventor of the steam engine

Wellington (1769-1852): the famous English general, who defeated Napoleon at Waterloo

Xercès: Xerxes, king of Persia (485-465 B.C.) He attempted to conquer Greece, whipped the sea because a storm broke his bridge of boats over the Hellespont, was defeated at Salamis 480 B.C.

Yvon: a common baptismal name in Brittany

Zénon (about 300 B.C.): Zeno, a famous Greek philosopher, founder of the Stoic sect, the chief opponents of the Epicureans. His doctrine was that virtue was the only true good

ANNOUNCEMENTS

INTERNATIONAL MODERN LANGUAGE SERIES

FRENCH

	List price	Mailing price
About: La Mère de la Marquise et La Fille du Chanoine (Super)	\$0.50	\$0.55
Aldrich and Foster: French Reader50	.55
Augier: La Pierre de Touche (Harper)45	.50
Boileau-Despreaux: Dialogue, Les Héros de Roman (Crane)75	.85
Bourget: Extraits Choisis (Van Daell)50	.55
Colin: Contes et Saynètes40	.45
Corneille: Polyeucte, Martyr (Henning)45	.50
Daudet: La Belle-Nivernaise (Freeborn)25	.30
Daudet: Le Nabab (Wells)50	.55
Daudet: Morceaux Choisis (Freeborn)50	.55
Eckmann-Chatrion: Madame Thérèse (Rollins)50	.55
Féval: La Fée des Grèves (Hawtrey)60	.65
Fortier: Napoléon: Extraits de Mémoires et d'Histoires	.35	.40
Guerlac: Selections from Standard French Authors50	.55
Herdler: Scientific French Reader60	.65
Hugo: Notre-Dame de Paris (Wightman)80	.85
Hugo: Quatrevingt-Treize (Boielle)60	.65
Jaques: Intermediate French40	.45
Josselyn and Talbot: Elementary Reader of French History	.30	.35
Labiche: La Grammaire and Le Baron de Fourchevif (Piatt)35	.40
Labiche and Martin: Le Voyage de M. Perrichon (Spiers)	.30	.35
La Fayette, Mme. de: La Princesse de Clèves (Sledd and Gorrell)45	.50
La Fontaine: One Hundred Fables (Super)40	.45
Lazare: Contes et Nouvelles		
First Series35	.40
Second Series35	.40
Lazare: Elementary French Composition35	.40
Lazare: Lectures Faciles pour les Commencants30	.35
Lazare: Les Plus Jolis Contes de Fées35	.40
Lazare: Premières Lectures en Prose et en Vers35	.40
Legouvé and Labiche: La Cigale chez les Fourmis (Van Daell)20	.25

INTERNATIONAL MODERN LANGUAGE SERIES

FRENCH — *continued*

Lemaître: Morceaux Choisis (Mellé)	\$0.75
Leune: Difficult Modern French60
Luquiens: Places and Peoples50
Luquiens: Popular Science60
De Maistre: Les Prisonniers du Caucase (Robson)30
Marique and Gilson: Exercises in French Composition40
Maupassant: Ten Short Stories (Schinz)40
Meilhac and Halévy: L'Été de la Saint-Martin; Labiche: La Lettre Chargée; d'Hervilly: Vent d'Ouest (House)35
Mellé: Contemporary French Writers50
Mérimée: Carmen and Other Stories (Manley)60
Mérimée: Colomba (Schinz)40
Michelet: La Prise de la Bastille (Luquiens)20
Moireau: La Guerre de l'Indépendance en Amérique (Van Daell)20
Molière: L'Avare40
Molière: Le Malade Imaginaire (Olmsted)50
Molière: Le Misanthrope (Bôcher)20
Molière: Les Précieuses Ridicules (Davis)50
Montaigne: De l'Institution des Enfants (Bôcher)20
Musset, Alfred de: Selections (Kuhns)60
Pailleron: Le Monde où l'on s'ennuie (Price)40
Paris: Chanson de Roland, Extraits de la50
Potter: Dix Contes Modernes30
Racine: Andromaque (Bôcher)20
Renard: Trois Contes de Noël (Meylan)15
Rostand: Les Romanesques (Le Daum)35
Rotrou: Saint Genest and Venceslas (Crane)	1.00
Sainte-Beuve: Selected Essays (Effinger)35
Sand: La Famille de Germandre (Kimball)30
Sand: La Mare au Diable (Gregor)35
Sévignt, Madame de: Letters of (Harrison)50
Van Daell: Introduction to French Authors50
Van Daell: Introduction to the French Language	1.00

S

\$0.75

.60

.50

.60

.30

.40

.40

.35

.50

.60

.40

.20

.20

.40

.50

.20

.50

.20

.60

.40

.50

.30

.20

.15

.35

1.00

.35

.30

.35

.50

.50

1.00

8 1/2

RS

